

GEO VOYAGE

MAI-JUIN 2012

N°7

Andalousie



PATRIMOINE Du palais de l'Alhambra aux cités Renaissance

VILLES Dans l'intimité de Séville, Cadix et Málaga

NATURE Le désert de Cabo de Gata et les villages de la Sierra Nevada

M 03328 - 7 - F: 6,90 € - RD
GROUPE PRISMA MEDIA

BEL: 7,50 € - CH: 13 CHF - CAN: 14 CAD - D: 11 € - ESP: 8 € - GR: 8 € - ITA: 8 € - PORT.CONT: 8 € - DOM.Aviator: 11 €, Bateau: 7,50 € - Maroc: 85DH - Tunisie: 9 TND - Zone CFA Bateau: 6000 XAF - Zone CFP Avion: 20000 XPF Bateau: 1100 XPF.

+ 28 PAGES D'AUTRES DÉCOUVERTES

ARGENTINE LA PATAGONIE DE LUIS SEPÚLVEDA **SINGAPOUR** LA CITÉ-JARDIN DE L'ASIE

L'AVENTURE AU QUOTIDIEN.



Jeep® Wrangler : une liberté d'esprit légendaire.

Existe en 3 ou 5 portes - Moteur 2.8 CRD de 200 ch⁽¹⁾ avec filtre à particules - Système Stop & Start™ (versions BVM diesel) - Transmission 4x4 non permanente avec boîte courte ABS, ESP, antipatinage, système préventif antiretournement - Climatisation automatique Régulateur de vitesse. Gamme Jeep Wrangler à partir de 28 500 €⁽²⁾. Refusez les conventions et découvrez l'esprit de la liberté chez votre distributeur Jeep®.

Jeep® partenaire Premium des WINTER GAMES TIGNES

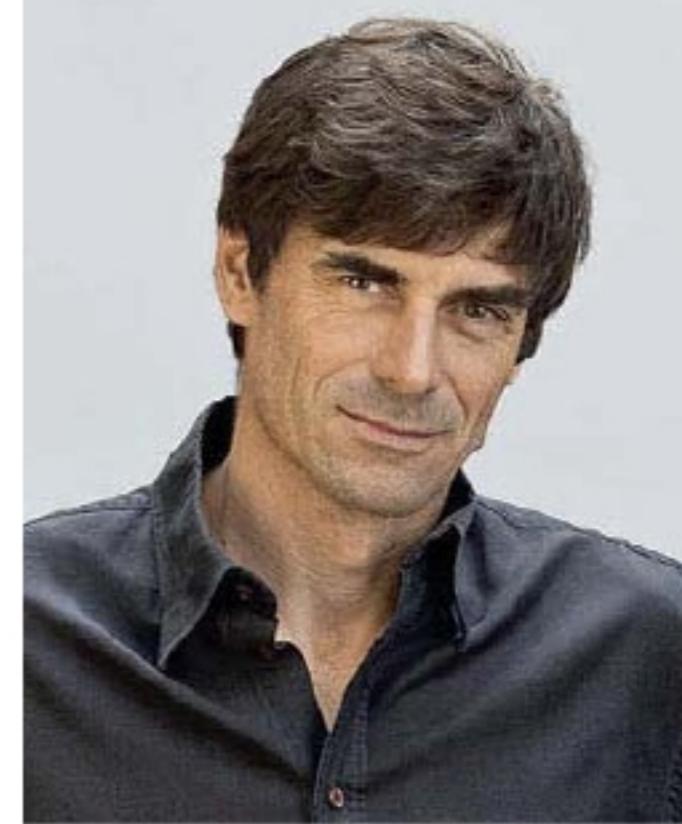
Modèle présenté Jeep Wrangler Sahara 2,8 l CRD BVM6 : 33 550 € TTC clés en main selon tarif du 02/01/2012.
(1) Consommations mini-maxi (l/100 km) cycle urbain/extr-urbain/mixte Wrangler (2,8 l CRD BVM6) : 8,3/6,5/7,1 - Wrangler Unlimited (3,6 l V6 Pentastar™ BVA5) : 16,1/9,2/11,7. Émissions de CO₂ : 187 g/km (Wrangler 2,8 l CRD BVM6) - 273 g/km (Wrangler Unlimited 3,6 l V6 Pentastar™ BVA5). Homologué en France sous le numéro de réception CEE e4*2001/116*0116*13 du 30/11/2011. (2) Prix clés en main conseillé du Wrangler Sport 2,8 l CRD selon tarif du 02/01/2012. I am Jeep® : « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam Jeep 00 800 0 426 5337
00 800 0 IAM JEEP



Suivez Jeep® sur la page facebook.com/jeepfrance.

Jeep®



Derek Hudson

Les citronniers de l'Alhambra

C'est comme sur la photo, page 32, à l'heure où le soleil dore les pierres. On est assis sur le muret. En face, l'Alhambra rôtit aux dernières heures du jour, la forteresse devient paradis, le lieu de pouvoir, jardin de plaisirs. Au loin, les crêtes de la Sierra Nevada, encore couvertes de neige, tracent une ligne blanche. On cueille un citron sur l'arbre. Et on se dit que les endroits sont rares dans le monde où l'on peut embrasser d'un même regard un citronnier et une montagne enneigée.

L'Andalousie, dit Antonio Muñoz Molina, dans le texte qu'il écrit sur la région de Jaén, est une «terre de frontières perméables». Frontières climatiques, entre plages et sommets, champs d'oliviers et déserts de sable. Frontière maritime entre Atlantique et Méditerranée. Frontière religieuse entre cathédrales et mosquées. Le plaisir d'un voyage en Andalousie est alors un plaisir de circuler entre ces mondes, de sentir ces démarcations de l'histoire et de la géographie, qui s'entremêlent. Bien sûr, il faut du temps pour cela, souvent on ne le prend pas. On vient trop vite, en avion, et on court. La Giralda de Séville, la Grande Mosquée de Cordoue, l'Alhambra, deux heures de file d'attente, et on repart. Il faudrait plutôt, comme le suggère l'un de nos auteurs, venir lentement, par l'étroit défilé de Despeñaperros, là où l'Espagne castillane s'ouvre sur celle andalouse. Après, on devrait s'attarder à Cadix pour sentir l'Amérique, à Ubeza pour retrouver la Renaissance, dans les Alpujarras pour découvrir l'héritage morisque. A Málaga aussi pour se convaincre que le béton et l'industrie du tourisme n'ont pas le dernier mot, qu'en Andalousie – pour reprendre l'expression d'un autre de nos reporters, un connaisseur – «la terre s'achève dans les caresses de la mer».

L'Andalousie d'aujourd'hui est paradoxale aussi. Les chiffres disent qu'avec 31 % de chômeurs, elle est la plus touchée des régions par

la crise qui met le pays à genoux et les manifestants dans la rue. Pourtant, de promenades en tavernes, malgré la colère et l'inquiétude, l'humeur noire n'apparaît pas. On savoure le temps qu'il fait et celui qui passe.

Il faut alors s'arrêter, le soir, sans guide, sans appareil photo, dans un coin des jardins de l'Alhambra, juste pour regarder. Telle variété de grenade venue de Syrie au XI^e siècle. Telle espèce de figuier dont les semences furent rapportées de Constantinople par un poète voyageur, entre les pages d'un livre. Toutes ces plantes, ces essences venues d'autres mondes, portées par les marchands et les pèlerins et qui finirent par trouver racine dans le sol andalou et y façonner le paysage (*). Perdu entre les dédales, seul dans la cour du Canal ou sur l'Escalera del Agua, on comprend pourquoi, à l'Alhambra, se sont accumulés les rêves et l'imagination des hommes (dont celle d'ailleurs de notre photographe Juan Manuel Castro Prieto : regardez pages 31 à 39). Ces jardins-là ne sont pas simplement des jardins, mais une fabrique de l'imaginaire. Un lieu où, assis sur le muret, on finit par rêver que les citronniers pourraient pousser dans la neige. Et où passe dans la mémoire cette phrase de Proust, qu'on a griffonnée un jour, au fond d'un carnet de route : «Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages mais à avoir de nouveaux yeux.»

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF

(*) On peut lire à ce propos le document de D Fairchild Ruggles, «Gardens, landscape, and vision in the palaces of Islamic Spain» (Pennsylvania State University Press), qui recense l'histoire du paysage andalou.

18

MUTATION

Málaga change de visage. En témoigne cette élégante pergola érigée dans le port.



Pierre Sorgue

64

HÉRITAGE

La place du Pópulo figure parmi les bijoux Renaissance de la ville de Baeza.



Björn Götzlicher/Contacto



6

PANORAMA**Passion andalouse**

Semaine sainte, carnaval... L'Andalousie ne fait jamais la fête à moitié, qu'elle soit religieuse ou profane.

GRENADE**L'Alhambra, l'Orient rêvé**

Le photographe Juan Manuel Castro Prieto a revisité le monument le plus célèbre de l'Espagne, le dernier palais musulman médiéval encore debout.

CADIX**Si loin de l'Amérique...**

La découverte du Nouveau Monde lui avait apporté une richesse aujourd'hui enfuie. Rencontre avec cette cousine de La Havane, dont les noms de rues évoquent les Caraïbes.

ALMERÍA**Cabo de Gata,****l'esprit du désert**

Derrière l'ultime côte sauvage d'Andalousie s'étendent les



En couverture :
le palais de l'Alhambra,
à Grenade. Photo :
Sime/Photononstop.
Abonnement :
carte jetée à l'intérieur
du magazine
sur le tirage France.

sierras arides d'un parc naturel. Une immensité hantée par les souvenirs des pirates et des chercheurs d'or.

JAÉN**Ubeda et Baeza, deux joyaux de la Renaissance**

Ces deux villes voisines, presque jumelles, ont connu un destin commun et jouissent d'un patrimoine unique en Andalousie, aux influences castillane et italienne.

68**La terre, les hommes et l'olivier**

Fils d'agriculteur, l'écrivain espagnol Antonio Muñoz Molina évoque pour GEO la campagne de la province de Jaén, où il a grandi.

18

MÁLAGA**La Méditerranéenne se refait une beauté**

Jadis peu soucieuse du pittoresque, la cité portuaire déploie ses charmes et devient l'une des plus agréables de la région.

28

JEREZ**«L'Andalousie est une ivresse fine»**

L'écrivain Francis Marmande, raconte les petits plaisirs qui font le bonheur d'un voyage dans la région de Jerez.



31

CHEF-D'ŒUVRE

L'Alhambra vue de la colline de l'Albaicín. Le fabuleux palais, emblème du royaume maure de Grenade, fêtera son millénaire l'an prochain.



42

COMMERCE

Depuis la tour Tavira, la vue embrasse Cadix. La cité compte encore 126 de ces miradors d'où l'on guettait les navires de retour des Amériques.



54

ATMOSPHÈRE

Spectacle insolite : l'église désaffectée d'Amadraba de Monteleva se dresse près d'une plage, dans le parc naturel de Cabo de Gata.

70 GASTRONOMIE

Les racines de l'avant-garde
Des jeunes chefs puisent dans les richesses de la tradition culinaire andalouse pour créer des recettes de haute volée.

78 SIERRA NEVADA

Alpujarras, le pays de nulle part
Ici, des villages oubliés s'agrippent à des ravins encaissés. Bergers et artistes y vivent en harmonie avec la nature.

84 QUOI DE NEUF ?

Du solaire à l'élection régionale

L'essor de l'héliothermie menacé par la dette publique, la hausse des trafics de drogues, l'élection du 25 mars dernier en Andalousie, etc.

88 GUIDE

Côté ville, côté campagne
Un parcours dans la Séville des Sévillans, des échappées belles sur les sentiers de randonnées de l'Andalousie.

92 L'Andalousie à la carte

Les sites à ne pas manquer pour réussir votre séjour.

94 Quinze hôtels où l'on se sent bien

Une sélection d'étapes de charme en terre andalouse.

96 EN SAVOIR PLUS

Livres, DVD, applis...

Un beau livre sur l'Alhambra, un documentaire sur le flamenco, une application iPhone pour visiter 217 lieux en Andalousie...

+ 28 PAGES D'AUTRES VOYAGES

98 ENVIRONNEMENT

En vert et contre tout

Singapour se transforme en une île-jardin... mais au détriment de sa forêt tropicale et de ses terres agricoles.

108 DÉCOUVERTE

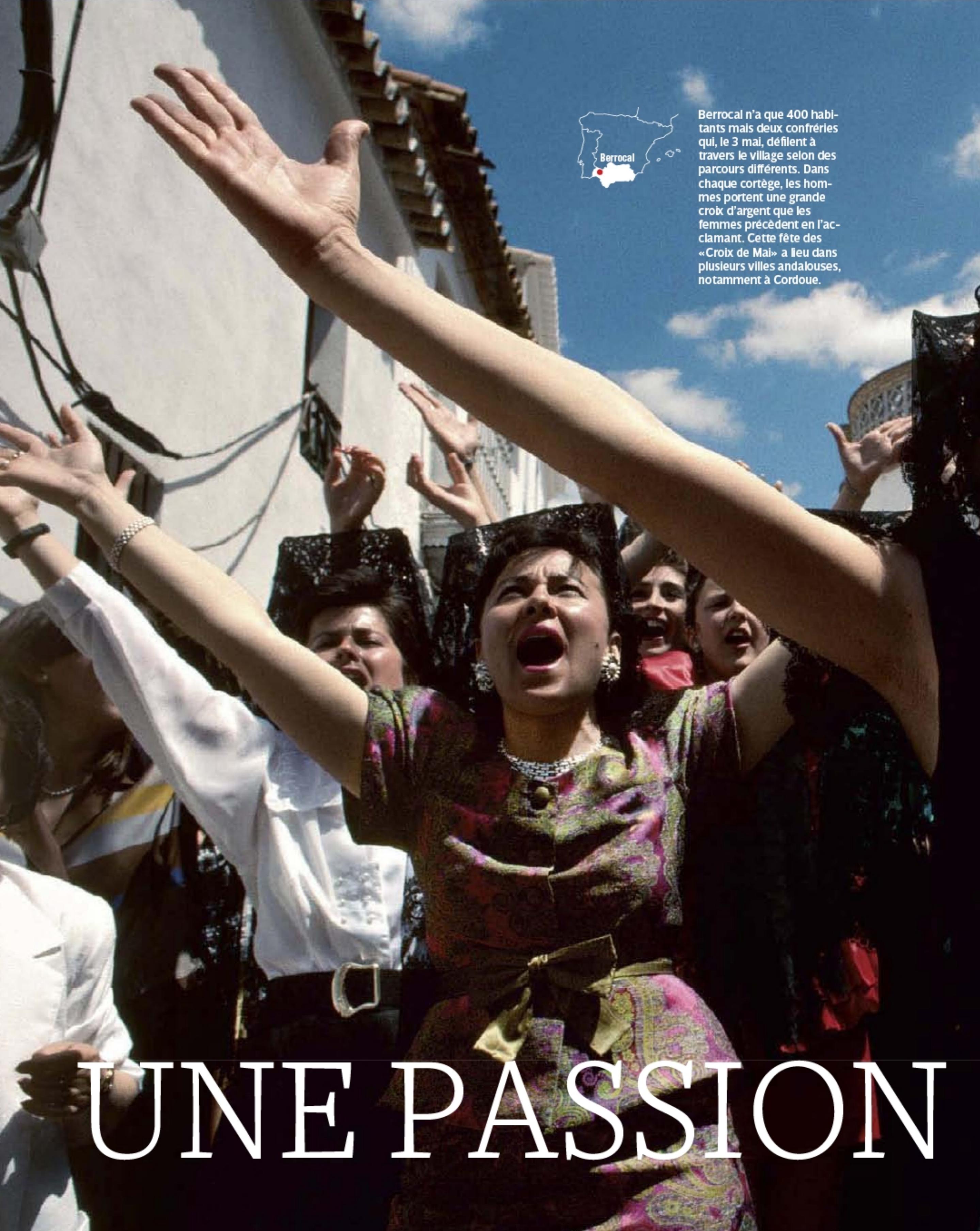
Sur les routes de Patagonie

L'écrivain chilien L. Sepúlveda et le photographe argentin D. Mordzinski explorent le grand Sud.

124 À LIRE, À VOIR

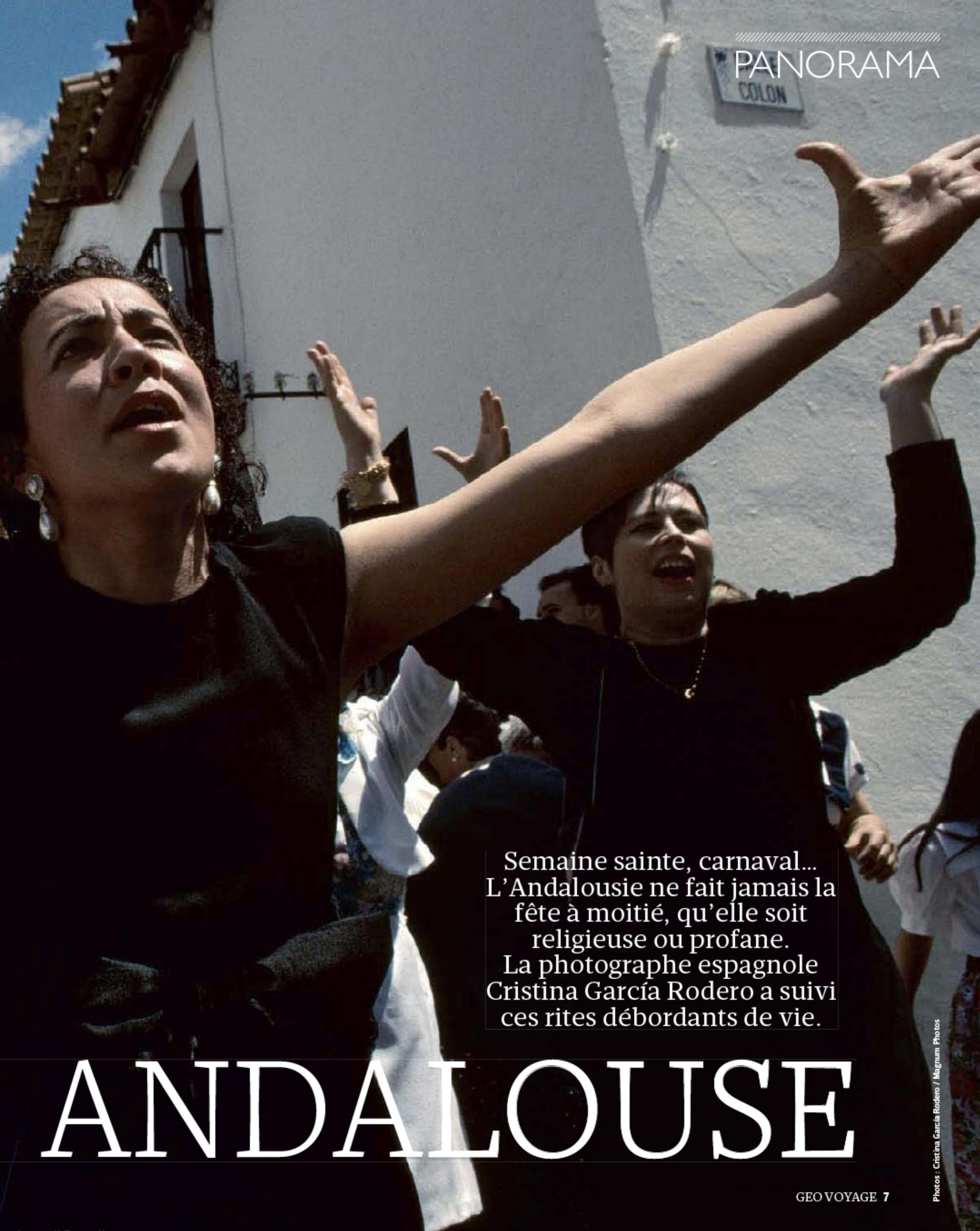
Notre sélection du mois

Les carnets de route inédits de Nicolas Bouvier, le festival de l'Imaginaire, etc.



Berrocal n'a que 400 habitants mais deux confréries qui, le 3 mai, défilent à travers le village selon des parcours différents. Dans chaque cortège, les hommes portent une grande croix d'argent que les femmes précèdent en l'acclamant. Cette fête des «Croix de Mai» a lieu dans plusieurs villes andalouses, notamment à Cordoue.

UNE PASSION



Semaine sainte, carnaval...
L'Andalousie ne fait jamais la
fête à moitié, qu'elle soit
religieuse ou profane.
La photographe espagnole
Cristina García Rodero a suivi
ces rites débordants de vie.

ANDALOUSE



Chaque année, le Christ s'arrête à Riogordo

Depuis 1951, tous les vendredi et samedi saints, Jésus fait son entrée triomphale dans ce village de la province de Huelva transformé en Jérusalem. Vêtus de costumes antiques, plus de 500 habitants de Riogordo font revivre la Passion du Christ sur une aire à ciel ouvert pouvant accueillir 6000 spectateurs. La représentation, qui suit à la lettre le texte de l'Evangile, dure trois heures et comprend dix-sept tableaux : le sermon sur la montagne, la Cène, le jugement de Ponce Pilate, la crucifixion.. La ferveur des acteurs et la mise en scène soignée en font un spectacle prenant.







Des bœufs conduisent les autels à la Vierge d'El Rocio



Inauguré en 1653, le plus important pèlerinage d'Andalousie rassemble aujourd'hui près d'un million de fidèles et de spectateurs. A la Pentecôte, une centaine de confréries venant de toutes les régions d'Espagne convergent vers le village d'El Rocio, dans la province de Huelva, pour honorer sa statue de la Vierge. Les participants cheminent à pied, à cheval ou dans des chariots fleuris tirés par des bœufs. Celui placé en tête de chaque cortège abrite le «simpecado», sorte d'autel portant l'étendard ou l'insigne de la congrégation (notre photo). Cette année, le pèlerinage se tiendra les 27 et 28 mai.





Le Jésus de Moclin redonne la vue et guérit de la stérilité



Au XV^e siècle, la citadelle maure de Moclin gardait la frontière entre l'émirat de Grenade et les terres chrétiennes de Jaén. Après la conquête de la place forte, en 1486, les Rois Catholiques firent don à ses nouveaux habitants d'un tableau du Christ portant la croix. La légende veut qu'un siècle plus tard, un sacristain devenu presque aveugle recouvrira miraculeusement la vue en nettoyant la toile. Depuis, la population de Moclin défile tous les 5 octobre dans les rues escarpées du bourg en portant l'image géante censée guérir les personnes âgées de la cataracte et rendre leur fécondité aux femmes stériles.



Des pénitents anonymes surgissent dans la nuit de Séville



Pendant la semaine sainte, la dévotion atteint son paroxysme dans la capitale andalouse. Au fil des jours, les soixante confréries de la ville se rendent en procession à la cathédrale, puis regagnent leur siège. Vêtus de tuniques et les visages cachés sous des cagoules, les pénitents portent sur leur dos des «pasos», des autels ornés de sculptures représentant des étapes de la Passion. La nuit, les pasos qui scintillent à la lueur des cierges, la lente progression des fidèles, dans un silence absolu ou rythmée par une musique solennelle, font de ces cortèges une scène hors du temps.







Rebelle, le carnaval de Cadix a même tenu tête à Franco

Ces trois Pierrot posant dans une rue d'Arcos de la Frontera semblent tout droit sortis de Venise. Réactivé dans les années 1980, le carnaval de ce village s'inspire de celui de Cadix qui, au XVI^e siècle, importa cette fête de la Cité des Doges. Célèbre pour la splendeur de ses costumes, le carnaval de Cadix doit aussi sa réputation aux troupes de chanteurs satiriques qui, pendant dix jours, sillonnent les rues de la ville. Puisant dans l'actualité, leur répertoire illustre le caractère rebelle de cette manifestation que même le général Franco, chef de l'Etat de 1939 à 1975, n'a jamais réussi à interdire.





MÁLAGA

LA MÉDITERRANÉENNE



Anna Serrano/Simone/Photodonostop

PLUS JEUNE, TOUJOURS ACCUEILLANTE

Au pied de la cathédrale, comme partout dans le centre historique, les ruelles sont désormais offertes aux piétons et aux terrasses des tavernes (ci-dessus). Le port a changé de visage et s'est ouvert aux passants (à droite). Les nouveaux visages de la ville s'enracinent dans une longue tradition de convivialité.

SE REFAIT UNE BEAUTÉ

Longtemps, cette cité portuaire et industrielle s'est peu souciée du pittoresque. Mais depuis quelques années, elle tente d'attirer les croisières et mise sur le tourisme culturel. L'occasion de découvrir l'une des villes les plus attachantes d'Andalousie.



PAR PIERRE SORGUE (TEXTE)



Pierre Sorgue

MÁLAGA | La Méditerranéenne





TOUTE LA GLOIRE PASSÉE DE LA MARINE MARCHANDE

Le long du port, la coulée verte du Paseo del Parque est l'une des promenades urbaines les plus agréables d'Espagne. Plantée d'essences tropicales que ramenaient les navires, elle témoigne du passé commerçant de la cité d'où, au XIX^e siècle, s'exportaient le fer, le textile et le célèbre vin doux.

UNE PROFUSION D'ARBRES EXOTIQUES, COMME SI LES TROPIQUES COULAIENT AU CŒUR DE LA VILLE

C'est l'heure où le soleil est en face. De l'aube à la tombée du jour, il passe de gauche à droite, demi-cercle parfait au-dessus de la baie. Plein sud. Depuis la colline du Gibralfaro (la «montagne du phare» des Arabes) qui domine la ville et le port, on entend la rumeur des voitures et les cloches des églises qui se répondent. Derrière les cyprès et le mauve des jacarandas, au fond du grand bleu méditerranéen, un voile de brume cache les côtes de l'Afrique pourtant proches. Málaga est une fin du monde. Mais pas l'un de ces finistères atlantiques qui obligent à dresser croix et calvaires pour conjurer la tristesse ou l'effroi. Ici, la terre s'achève dans le sourire de la lumière et les caresses de la mer.

Cette vue depuis la colline n'est pas seulement l'une des plus charmantes invitations au voyage. Elle raconte aussi l'histoire de cette ville dense (600 000 habitants) qui se love dans l'arrondi de la baie, jusqu'aux plis sombres des sierras. Celle d'une cité portuaire et industrielle, longtemps peu soucieuse du pittoresque, mais qui, depuis une dizaine d'années, fait ce qu'elle peut pour retenir quelques-uns des millions de touristes qui visitent l'Andalousie ou se dorent, pile-face, sur les plages voisines de la Costa del Sol.

En bas, au bord du bassin où dorment quelques yachts et le ferry pour les îles Canaries, une ligne blanche court le long du quai, élégante pergola que soutiennent de fins piliers pour ombrager une nouvelle promenade. C'est le dernier visage du port, le trait qui souligne la mutation de la ville. Comme partout, les docks ne sont plus ceux du travail et de la force mais ceux des loisirs et de l'agrément. Les grues et les conteneurs ont été poussés plus loin sur la mer, derrière les anciens silos du Rhum Baccardi. Enrique Linde, le petit homme qui dirige le port depuis son vaste bureau meublé de cuir, le sait bien : si 500 000 conteneurs et 6 millions de tonnes de marchandises ont fait escale à Málaga en 2011 (soit 130 % de plus ●●●



Ricardo Casas

L'EXPANSION CHAOTIQUE DE LA CITÉ N'A PAS EMPÊCHÉ LA DOUCEUR DE VIVRE

••• que l'année d'avant), c'est en grande partie à cause des grèves qui ont paralysé Tanger, en face. Les dockers ont accepté une baisse de salaire de 30 % en 2008, mais la concurrence du Maroc ou d'Algésiras, située plus bas sur le détroit de Gibraltar, est insurmontable. L'avenir est moins dans les marchandises que dans les croisières : «Sept cent mille passagers débarquent ici, plus du double qu'en 2007», dit Enrique Linde.

C'est pour cela que la transformation du port fut l'une des grandes questions qui agitèrent la ville. Une question à 122 millions d'euros. Une nouvelle jetée court au-delà du phare, vers un terminal de passagers flamboyant neuf. Pour rejoindre le centre, les touristes passent devant

les restaurants et les boutiques qui occupent désormais le «muelle uno», le môle 1. Puis ils marchent sous la pergola du môle 2, ses dalles de marbre blanc, ses trois nouveaux édifices, cubes de verre épurés, couleur bouteille, posés sur pilotis. Autour se dressent quelques baobabs et des palmiers encore frêles. Cette architecture sobre et accueillante, signée du Catalan Jeronimo Junquera, est une surprise. A une époque où la rénovation d'un port ou des rives d'un fleuve s'accompagne inévitablement des commerces, hôtels de luxe, Imax ou aquarium qui font qu'à Barcelone, Buenos Aires ou San Francisco, le monde se ressemble de plus en plus, ce lieu offert au plaisir gratuit des promeneurs repose. Il y a douze ans, l'aménage-



Ricardo Cases

ment du port avait été confié à un promoteur britannique qui souhaitait prendre le même chemin du clinquant et de l'argent. Mais Málaga s'y est opposée : « Nous avons lutté pour que l'on renonce au centre commercial au profit d'un espace public », raconte l'architecte et urbaniste Salvador Moreno Peralta. Depuis les années 1980, en amoureux de sa ville, il est l'un de ceux qui se démènent pour que Málaga retrouve un développement moins chaotique que celui qu'elle connut au XX^e siècle.

Et ces nouveaux quais, avec cette palmeraie encore chétive où les jeunes amoureux trouvent déjà refuge sur les bancs nichés dans les creux du terrain, seront l'écho de l'autre ligne, verte celle-ci, que l'on voit depuis la colline. Celle qui forme la végétation touffue du Paseo del Parque et qui file, parallèle au port, entre la ville historique et le quartier des arènes. Une profusion de palmiers, de rhododendrons, de caoutchoucs, de yuccas, de bambous, comme si les tropiques coulaient au cœur de la ville. Cette jungle bien rangée, peuplée d'espèces exotiques que ramenaient les navires, se souvient

de la prospérité d'une bourgeoisie marchande qui, au XIX^e siècle, commerçait le fer, le textile et ce vin doux ambré qui ne séduisait pas que les vieilles anglaises. Le port et l'industrie attiraient les étrangers qui s'installaient ici. Des dynasties – les Larios du gin éponyme, les Loring, venus du Massachusetts, les Heredia – perçaient de nouvelles avenues comme la « calle Larios », l'artère commerçante et désormais piétonne ; elles plantaient les ficus, dont les voûtes centenaires donnent à l'Alameda, l'avenue principale, des airs de Nouvelle-Orléans ; elles offraient les terres conquises sur la mer à la profusion tropicale du Paseo. A côté, les banques et le commerce s'installaient dans les bâtiments néoclassiques ou Art nouveau. Aujourd'hui, cette promenade est l'une des plus agréables d'Espagne. Indifférents aux voitures qui filent de part et d'autre, des gamins effraient les pigeons, des dames à la mise en plis impeccable papotent sur un banc. Près d'un kiosque à journaux, des hommes à chapeau suivent du regard, douces blessures, les silhouettes

SOUS LE SOLEIL, EXACTEMENT

Dans les années 1960-1970, la ville fut soumise au béton d'un urbanisme bien peu soucieux d'esthétique, comme ces immeubles qui étouffent les arènes (page de gauche). Mais derrière courent des kilomètres de plage où l'on se prélasser dès les premières chaleurs d'un printemps toujours précoce.

sexy de jeunes filles en rollers. Le Paseo est le témoin toujours vivant de ce que la ville appelle son « siècle d'or ».

Mais celui d'après fut moins brillant. La ville connut les crises économiques et sociales, le phylloxéra qui détruisit les vignes, les troubles politiques qui opposèrent républicains et monarchistes. Elle vécut des drames lorsque les anarchistes de « Málaga la rouge » brûlèrent les villas et les hôtels des riches à l'avènement de la Seconde République de 1931, puis détruisirent les couvents et les églises des curés lors du soulèvement fascisant de Franco (1936). Les bombardements de l'aviation franquiste et de la flotte italienne mirent la ville à genoux. Plus tard, cette cité au climat si doux, qui avait attiré les premiers estivants argentés du XIX^e siècle, vit le béton du « tout tourisme » envahir les rivages ●●●



UNE FERIA QUI N'A RIEN À ENVIER À CELLE DE SÉVILLE

Crée à la fin du XIX^e siècle pour attirer les touristes aisés, la feria du mois d'août envahit les rues pour l'un des grands événements festifs de la ville, plus ouverte et populaire que celle de Séville. En 1959, les corridas de Málaga furent de celles qui inspirèrent à Hemingway «L'Eté dangereux».

gnement géographique et culturel», dit celui dont le roman, «Le Chemin des Anglais» (Albin Michel), est empreint à la fois de ces étés solaires de l'adolescence méditerranéenne et de cet isolement. Antonio Banderas qui, plus tard, a porté le roman à l'écran, dut partir pour Madrid puis Los Angeles. Après quelques années d'exil madrilène, Antonio Soler est revenu à Málaga : «Je me suis senti bien ici quand j'ai su que je pouvais en partir. C'est une ville ouverte où les gens sont agréables : les serveurs ne te jettent pas le café au visage et les chauffeurs de taxi sont aimables », dit-il, à croire qu'il revient d'une visite à Paris. Il est donc un de plus à vanter la cordialité et la gentillesse des Malagueños dont García Lorca disait déjà qu'ils «ont le cœur dans les yeux». Avec son épouse, qui travaille pourtant pour une société de Madrid, l'écrivain a fait le choix de rester près des rivages méditerranéens.

Car Málaga s'est rapprochée. De nouvelles routes pour la rendre plus accessible, une nouvelle gare pour accueillir la liaison TGV qui met la ville à deux heures et demie de la capitale, un nouveau terminal d'aéroport pour recevoir les 14 millions de passagers qui atterrissent chaque année, un embryon de métro, le port... En dix ans, les fonds européens, la politique du gouvernement central et de la junte andalouse (le pouvoir régional) ont changé la ville. Il était temps. Depuis que Séville, l'éternelle concurrente, avait entrepris sa métamorphose grâce aux marrons de l'Exposition universelle de 1992, Málaga se sentait oubliée : «La seconde a toujours regardé la première avec un peu d'envie. Séville est la capitale politique et administrative, Málaga se veut capitale économique, raconte José Atena, journaliste de la chaîne SER. Mais sa mutation d'un passé industriel vers des activités de service n'est pas facile.» Dans son bureau de «l'immeuble syndical» hérité du franquisme et qui réunit aussi bien les syndicats ouvriers que l'organisation patronale, Javier Gonzales de Lara, le «patron des patrons» de la province, dresse le même constat. Certes, le parc technolo-

••• de la Costa del Sol, celui des immeubles construits pour accueillir l'exode rural dévorer ses quartiers. Depuis la colline, on mesure le désastre que fut l'architecture des années 1960-1970, avec ses cubes qui étouffent la vieille ville et les arènes : «C'était une ville pauvre et complexée qui voulait se développer à tout prix, résume Salvador Moreno Peralta. La province n'avait que son soleil à vendre, elle l'a fait sans vergogne.» Pendant que les Bee Gees,

les Stones, Halliday, les Beatles, à la suite de Cocteau, Paul Bowles ou Truman Capote, profitairent des douceurs de Torremolinos ou de Marbella et s'inventaien un microcosme d'insouciance et de liberté bien peu en phase avec l'Espagne franquiste, Málaga, à 20 minutes à peine, semblait d'un autre monde. L'écrivain Antonio Soler était adolescent ici, dans les années 1970 avec son ami, l'acteur Antonio Banderas : «J'ai grandi avec ce sentiment d'éloignement géographique et culturel», dit celui dont le roman, «Le Chemin des Anglais» (Albin Michel), est empreint à la fois de ces étés solaires de l'adolescence méditerranéenne et de cet isolement. Antonio Banderas qui, plus tard, a porté le roman à l'écran, dut partir pour Madrid puis Los Angeles. Après quelques années d'exil madrilène, Antonio Soler est revenu à Málaga : «Je me suis senti bien ici quand j'ai su que je pouvais en partir. C'est une ville ouverte où les gens sont agréables : les serveurs ne te jettent pas le café au visage et les chauffeurs de taxi sont aimables », dit-il, à croire qu'il revient d'une visite à Paris. Il est donc un de plus à vanter la cordialité et la gentillesse des Malagueños dont García Lorca disait déjà qu'ils «ont le cœur dans les yeux». Avec son épouse, qui travaille pourtant pour une société de Madrid, l'écrivain a fait le choix de rester près des rivages méditerranéens.

logique, créé au début des années 2000, affiche complet avec ses 500 PME, des entreprises d'énergie solaire se sont installées près des gisements que sont les 310 jours de soleil par an. Pourtant, le secteur du bâtiment, qui fut la manne d'un développement sauvage mais grand pourvoyeur de main-d'œuvre, est, comme partout dans le pays, en plein marasme. Des dizaines de milliers d'appartements demeurent vides, la province et la ville comptent près de 28 % de chômeurs, tous les observateurs s'accordent à dire que seule l'économie souterraine permet d'éviter l'effondrement total..

Mais Málaga est loin d'offrir le visage d'une ville sinistrée. Les rues du centre historique, désormais pavées de clair et offertes aux piétons, demeurent vivantes. Les terrasses des bars à tapas où, finalement, l'on dîne pour un prix modeste, débordent jusque tard dans la nuit. Dès le jeudi soir, des jeunes gens très jeunes et très ivres prennent le relais et tanguent de bars en clubs. Le matin, on se bouscule entre les étals de poissons, derrière la magnifique porte arabe intégrée à l'architecture d'acier du marché couvert. Et, puisque ces plaisirs sont gratuits, tous les âges marchent, courrent, patinent sur la corniche qui borde les plages. En à peine plus de dix ans, Málaga s'est toilettée, a maquillé les façades de ses bâtiments baroques, a ravaudé les venelles aux balcons de fer forgé que l'on dirait de Naples. L'Alcazaba, le fort arabe qui part à l'assaut de la colline de Gibralfaro comme une répétition de ce que sera l'Alhambra de Grenade, a

a fait son plus sûr produit d'appel : «La ville a créé son obsession Picasso, elle écrit sa propre légende pour s'identifier... Et puis c'est une grande marque», concède volontiers José Lebreros, directeur du musée, qui a su compléter une collection permanente qui n'a rien d'exceptionnel par la qualité des artistes «invités», de Giacometti à Richard Prince. Le musée Picasso a attiré 350 000 visiteurs en 2011. Avec l'arrivée l'année dernière d'un musée Thyssen, le premier en Espagne après celui de Madrid, le Centre d'Art contemporain, ouvert récemment dans un ancien marché couvert, le musée des Beaux-Arts que l'on installe dans le beau bâtiment des anciennes douanes, le Festival du cinéma espagnol qui se déroule chaque année au printemps, le musée Picasso a permis de replacer la ville sur la «carte culturelle». Après tout, Málaga, où la revue «Litoral», née en 1926 pour accueillir Lorca, Alberti, Machado, Picasso, Juan Gris ou Miró, existe toujours sous la direction du Chilien Lorenzo Saval, plasticien jovial, est aussi une terre d'artistes et d'écrivains. Avec les 40 000 étudiants, dont beaucoup sont étrangers, ils poursuivent l'histoire de cette cité accueillante et cosmopolite où l'on ne compte pas moins de trente représentations consulaires.

Málaga, qui n'a pas le patrimoine de Séville, Grenade ou Cordoue, mise donc sur la vie culturelle pour séduire, loin des usines «bronze cul» qui font l'ordinaire des plages d'à côté. Et ne s'en sort pas trop mal : près de cinquante hôtels ont ouvert en dix ans, dont un cinq-étoiles. Au bord de la mer, l'ancien hôtel Miramar, superbe bâtie moderne où Hemingway venait s'abreuver après les corridas de «L'Eté dangereux», avait été reconvertis en palais de justice. Il devrait retrouver sa vocation hôtelière de luxe dès que la conjoncture le permettra. Málaga

semble réussir sa mue. Elle ne sera jamais une ville-musée, celle qui dissimule ses beautés – cathédrale, églises, palais – dans l'entrelacs des ruelles. Elle ne sera jamais spectaculaire, celle qui distille ses plaisirs presque par surprise. Séville, l'orgueilleuse andalouse, peut bien dispenser à l'envi ses espagnolades. Vue de la colline, Málaga, sous son grand ciel bleu, est plus modestement l'incarnation de tous les Suds. ■

PIERRE SORGUE

Jon Naza



La taverne La Campana est l'un des meilleurs bar à tapas de la ville.

NOS COUPS DE CŒUR

■ **Pedregalejo.** Un peu à l'écart de la ville, le long des plages, l'ancien hameau de pêcheurs est devenu l'un des quartiers les plus agréables de Málaga. Dès que le temps le permet, on vient prendre ici le temps d'un long déjeuner au soleil dans l'un des nombreux restaurants en bord de mer. C'est ici qu'officient les «espeterros», ceux qui savent faire doré sur les braises les sardines plantées sur des cannes de bambou. Divin.

■ **La crypte de Nuestra Señora de la Victoria.** Ça, c'est du baroque ! Dans la rue et l'église du même nom, il faut voir l'inconcevable crypte mausolée des comtes de Buenavista. En noir et blanc, les squelettes, les têtes de morts et les statues dansent une ronde macabre autour des tombeaux d'où émergent les bustes du comte et de la comtesse. On dirait une bande dessinée... Une invitation à découvrir le patrimoine baroque de Málaga.

■ **Le cimetière anglais.** Tout près des arènes, ce cimetière créé au XIX^e siècle pour les non-catholiques est une étrange et agréable oasis de verdure. On peut y chercher la tombe de Jorge Guillén, l'un des poètes de la «génération de 1927», ou celle de Gerald Brenan, l'écrivain anglais amoureux des Alpujarras.

■ **La Campana.** Rue Granada, dans la ville historique, cette taverne est l'une des plus agréables de la ville. Debout au comptoir ou le long des murs, on y mange, pour un prix terriblement raisonnable, les meilleurs fruits de mer, accompagnés d'un vin de Málaga, un «seco reposado» au parfum original et racé.

PICASSO, NÉ ICI, EST LE PLUS SÛR PRODUIT D'APPEL POUR LA VILLE

été rénové, tout comme le petit théâtre romain qui est à ses pieds.

Juste en face, le musée Picasso, ouvert il y a neuf ans grâce à une donation de quelque 200 œuvres par les petits-enfants de l'artiste, est l'atout maître de la ville en matière de tourisme culturel. Dans les années 1980, Málaga a redécouvert que le génie était né ici, tout près de la jolie place de la Merced. Qu'importe s'il n'y resta que dix ans. Depuis, elle en

Ces montagnes. Ces lacs. Cette lumière!



ENGADIN
St. Moritz

ENGADIN ST. MORITZ: LA RICHESSE DES CONTRASTES

La région de vacances Engadin St. Moritz séduit par sa diversité et la richesse de ses contrastes. Ses visiteurs tombent sous le charme de la station chatoyante de St. Moritz ou de l'authenticité de l'un des autres villages engadinois inspirants.

Avec l'offre Remontées mécaniques comprises, conquérir l'impressionnant univers montagnard est gratuit dans quelque 90 hôtels en Haute Engadin dès la deuxième nuitée. Les vacanciers peuvent ainsi planifier leurs journées de vacances au gré de leurs envies et découvrir de près la nature archaïque de la Haute Engadin. Que ce soit lors d'une randonnée le long des lacs étincelants ponctuée par un petit plongeon pour se rafraîchir, sur l'un des chemins panoramiques à couper le souffle ou au cours d'une passionnante randonnée thématique. Le réseau de chemins de randonnée offre également

une diversité de sentiers accessibles en poussettes convenant particulièrement aux familles. Les vététistes profitent aussi pleinement de l'authenticité de la région. Sur les 400 km d'itinéraires de VTT, aussi bien les sportifs endurcis que les cyclistes occasionnels trouvent leur bonheur. Parcourir ces chemins en vélo électrique constitue un plaisir particulier. Au cours d'un spectaculaire voyage tout confort à bord du Chemin de fer rhétique, les majestueux sommets défilent tout au long du parcours du Glacier Express ou encore de la célèbre ligne Albula–Bernina, inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Des manifestations culturelles et sportives de très haut niveau ainsi que la diversité culinaire de la région avec ses nombreux restaurants gastronomiques permettent également de varier les plaisirs.

La destination Engadin St. Moritz offre tout ce qu'il est possible d'imaginer pour passer d'inoubliables vacances, quel que soit le budget. La diversité et les contrastes de la région sont une source unique d'inspiration pour ses visiteurs.



Family Special Eté

Avec le Family Special, profitez de journées inoubliables en famille. Dès EUR 992,-* pour cinq nuitées en hôtel 3 étoiles avec demi-pension en chambre double pour deux adultes, deux enfants jusqu'à 12 ans séjournent gratuitement dans la chambre des parents. Dans les hôtels indiqués, l'utilisation des remontées mécaniques et des transports publics en Haute Engadin est incluse dans l'offre.

Offre spéciale été & automne en appartement de vacances

Dès EUR 348,-* par personne pour 7 nuitées, p. ex. en appartement de vacances 3 étoiles (occupé par 4 personnes) comprenant l'abonnement de randonnée pour 6 jours (l'utilisation gratuite des remontées mécaniques et transports publics en Haute Engadin).

www.engadin.stmoritz.ch/fewospecial_en

VTT Spécial

Dès EUR 147,-* par personne, comprenant p. ex. deux nuits en hôtel 3 étoiles en chambre double, petit-déjeuner sportif, utilisation des remontées mécaniques ainsi que de certains transports publics en Haute Engadin, transport des vélos sur les remontées mécaniques du Signal, Chantarella/Corviglia.

www.engadin.stmoritz.ch/mtb_en

Spécial vélo électrique

Dès EUR 210,-* par personne, p. ex. deux nuits en hôtel 3 étoiles en chambre double comprenant le petit-déjeuner, location du vélo électrique et du casque, transport à l'hôtel, utilisation des remontées mécaniques et certains transports publics en Haute Engadin, transport du VTT sur les remontées mécaniques de Signal, Chantarella/Corviglia et Marguns.

www.engadin.stmoritz.ch/elektro_bike_en



Ces montagnes. Ces lacs. Cette lumière!

REMONTÉES MÉCANIQUES COMPRISÉES DÈS VOTRE 2^E NUIT À L'HÔTEL

A la rencontre de l'inspiration !



Réservez dès maintenant 2 nuits en chambre double avec petit-déjeuner dans l'hôtel 3 étoiles de votre choix à partir de EUR 159,-* par personne. Plus de 90 hôtels de la Haute Engadin toutes catégories confondues permettent à leurs hôtes estivaux d'utiliser gratuitement les 13 remontées mécaniques dès la deuxième nuitée. En outre, certains hôtels offrent à leurs clients l'accès gratuit à tous les transports publics de la vallée. La destination Engadin St. Moritz est enchantée de votre visite!

T +41 81 830 00 01 / allegra@estm.ch / www.engadin.stmoritz.ch

* Les prix mentionnés ont été calculés au taux en vigueur à la date de parution. Le règlement se fait en francs suisse au cours du jour.

“L’Andalousie est une ivresse fine”



DR

PAR **FRANCIS MARMANDE**

Universitaire, écrivain (il est l'auteur, entre autre, de récits, d'essais politiques, mais aussi de livres sur le torero Curro Romero et sur le pèlerinage du Rocio, publiés aux éditions Verdier), chroniqueur pour «Le Monde» du flamenco, du free-jazz et de la tauromachie, Francis Marmande raconte les petits plaisirs qui font le bonheur d'un voyage, dans la région de Jerez. Dont le premier d'entre eux, celui d'éviter soigneusement les conseils des «aficionados» supposés connaître l'Andalousie profonde.

Jerez, Cadix, San Fernando, Sanlucar de Barrameda, comment se décide un voyage ? Voyager est devenu si facile, ce qui ne facilite pas la vie. On ne se rend plus en Andalousie, on y est. Le voyage en Andalousie se justifierait par sa durée, son aventure, la lente conscience des différences radicales qui constituent l'Espagne et, venant du nord, ce point de bascule magique, le défilé de Despeñaperros, où la montagne ouvre sur l'infini andalou.

Mais vous êtes pressé.

Vous n'avez plus le temps. Vous prenez l'avion.

Moi aussi.

En un sens, c'est dommage, parce que vous n'y arrivez pas : vous y êtes.

Vous êtes à Jerez de la Frontera sans y être arrivé. Et d'ailleurs, pas à une contradiction près, vous êtes heureux d'y être déjà. Il pleuvait ce matin à Paris. Pas loin de l'Alameda (la promenade) du marquis de Domecq, à Jerez où toutes les rues s'appellent Domecq, où vous visitez, mais plus tard, tous les chais pour le vin, le bar Christina ne présente rien de spécial.

Sa banalité le rendrait pittoresque.

Une machine à sous en entrant à gauche ; un comptoir tout en longueur, la photo de l'équipe de foot et celle de la Vierge ; la porte des «servicios» (les toilettes) au fond sous une télévision qui joue au foot à l'infini, et celle de la cuisine à droite, côté bar, d'où fusent des prénoms et des ordres : «¡ Pepe, una pringa (sorte de pot-au-feu andalou), por favor ! » ou encore, «¡ Juan, la cuenta de la ocho ! » («l'addition de la huit»), etc. Le flamenco moqueur des cafés de Jerez.

Le Christina s'ouvre à l'avenue par la fenêtre mi-toyenne de la porte, qui prolonge l'alignement des bouteilles digne d'un autel baroque. De la fenêtre fusent d'autres ordres et d'autres blagues, Pepe télécharge sur son comptoir extérieur les consommations destinées aux fumeurs et à ceux qui s'installent en terrasse.

Comme dans tous les bars d'Andalousie, vous êtes servi avant d'avoir fini de commander.

C'est un savoir vivre, une science, un style, un art. De plus près, ça donne : tonicité, voix de cavernes pour les «chistes», ces blagues sans l'esquisse d'un sourire. Voix du matin, avec les employées maquillées et pressées, les employés cravatés et pressés ; plus tard, dans la matinée voix pépères avec les retraités, les habitués, «café con leche», journal ; vers quatorze heures, le coup de feu, voix de stentor, ordres et contrordres ; l'après-midi avec le tout venant, voix normales ; le soir entre amigos, voix de la conversation.

De plus près, la photo au mur du Christina n'est pas une photo de football. C'est l'Atletico de Madrid : soit un sous-titre fléché à votre intention, une précision artistique, politique, sociale. Ce n'est ni le Real, trop royal, ni le Barça, trop catalan, c'est l'Atletico, le club des «matelassiers» ou des «Indiens». Vu ? Et au-dessous, plus archaïque, la photo de l'équipe de Chipiona en 1974. Pepe, le patron du bar, natif de Chipiona, soutient Chipiona. Le foot ne m'intéresse pas plus que ça, mais ce que le foot charrie de ferveur me passionne.

Quant à la Vierge que vous avez prise pour une Vierge, c'est la Vierge du Rocío. Une des grandes Vierges mythiques de l'Andalousie, en bord de mer, dans les marais aux flamands roses. Elle fait l'objet d'un immense rassemblement autour de la Pentecôte. De toutes les villes du pays et d'ailleurs, à pied, à cheval, en voiture, en calèche, en quatre-quatre, à vélo, par confréries équipées pour tenir sept sièges de guerre napoléonienne, c'est la plus grande fête païenne et religieuse, profonde et bouffonne, folle et folle, que j'aie jamais connue.

De plus près, la Vierge du Rocío n'est pas vêtue de ses atours de grande cérémonie, cape d'or et broderies subtiles, du haut en bas, comme une pyramide somptueuse, une fontaine de bijoux, où apparaît son tout petit visage plutôt neutre. Sur cette photo du Christina, la Vierge est vêtue de l'un de ses costumes les plus exquis. Mon préféré. Un costume

campagnard que l'on ne voit que très rarement, à l'église San Andrès de Séville, dans le quartier du Pozo Santo (c'est aussi le nom d'un bar). Un des quartiers populaires les plus cachés de Séville, entre la Alameda et la Campana, j'y ai vécu deux ans. La Vierge et son moutard en campagnards endimanchés ? C'est un Renoir d'une grâce folle. Trop pittoresque. L'Eglise progressiste, en son progrès, s'attriste. L'Andalousie résiste. Divers pouvoirs s'appliquent, avec une constance qui finit par avoir quelque chose d'héroïque, à la défigurer, ainsi que Séville. Mais Séville et l'Andalousie résistent.

Vous êtes à Jerez sans y être arrivé. Vous n'aurez pas fait halte dans tous les villages blancs entre Séville et Jerez : Lebrija, village natal de la dynastie flamenca des Bacán, Inès la chanteuse et Pedro, son frère mort après avoir joué de sa guitare toute une nuit d'hiver, en 1997. Ici la géographie se fond à la musique. Derrière chaque porte, vous eussiez trouvé trois danseurs, sept guitaristes, onze danseuses, et deux chanteurs. Vous n'entrerez nulle part si vous n'êtes invité. Inès Bacán (née en 1958), arrière-petite fille du chanteur Pinini, petite-nièce de La Perrata et cousine d'El Lebrijano, parmi les plus grandes voix du flamenco, humble lignée de gloire et de musique : le «cante», le chant, est une géographie, un mot de passe, la route des histoires d'amour et des coups fourrés.

Ici, comme sur les photos du Christina à Jerez, tous les villages se ressemblent et aucun n'est semblable. Chacun a sa voix, son timbre, son style, sa place, son église, sa mairie, ses patios orgueilleusement discrets, ses chiens, ses arbres, ses murs blancs. Et les bancs où se chauffent les anciens. Mais chaque village les aura disposés, au fil du temps, à son idée. Ici, vous êtes au sud du sud. Les fleurs de Lebrija n'ont pas le même bleu qu'à Utrera, à peine plus au nord.

Vous êtes en Andalousie sans y être arrivé. Qu'un voyage soit l'achat clé en main d'un bout de soleil, de deux castagnettes et trois porte-clés, n'a rien d'alarmant. L'Andalousie, c'est ça aussi : «castañuelas» et soleil, aucune raison de s'en priver. A tout prendre, l'angoisse de se faire duper est bien pire. Voyager, c'est penser à l'histoire, aux noms, aux langues, au chômage, aux élections, à l'instruction publique. Se renseigner. C'est penser à tout ça et malgré tout, glandeur, profiter, jouir. Et – fondamental – ne se méfier de personne. Jamais !

Ne se méfier d'aucun être humain sauf de ces amis qui vous veulent du bien. Car ce sont de fins connasseurs de l'Andalousie. Des «aficionados» jaloux de l'âme andalouse. Voire des «aficionadeaux». Ils savent tout. La veille de votre voyage, ils vous gavent d'interdits (Fais pas ci, fais pas ça, c'est pour les blaireaux, etc.). Le lendemain, sur place, exécutez dans l'ordre tous leurs interdits, commencez par là, vous ne serez pas déçus.

Par exemple, onze minutes après avoir déposé la valise à l'hôtel, vous vous êtes retrouvé au bar Christina. Pourquoi ? Parce qu'il figure en tête de liste des cinq bars à voir absolument selon vos informateurs qui savent tout ? Pas du tout. Mais parce que le Christina est la première terrasse en sortant de l'hôtel. C'est tout. C'est une vertu théologale que n'ont pas les autres bars, et de l'autre côté, l'église.

Vous pénétrerez dans l'église San Lucas. Entrez, allumez un cierge. On ne sait jamais. Pensez à votre mère ancienne, à votre désir d'avoir un enfant, à votre fiancé resté au bureau, le pauvre. San Lucas également ne peut dissimuler ses origines de mosquée, cette tour aux airs de minaret...

Commencez im-pé-rativement par la boutique aux souvenirs, bibelots, magnets, sacs, si troublantes boules à neige, serpentins. Partout, l'esprit de la ville est là, dans la boutique, totems, raretés, niaiseries, secrets. Mais dans la rue, évitez de vous déguiser en

Dupont-Dupond du voyage cool, bermudas, tongs et sac à dos, le guide vert à la main. L'Andalousie se mérite. Faites des élégances.

Et, si le cœur vous en dit, cherchez à comprendre qui la rue célèbre par son nom inconnu de vous. Ainsi dans le quartier Santiago de Jerez, où sont nés Terremoto («le Tremblement de terre»), la Piñinaca, El Borrico et tous les grands flamencos, demandez-vous, pourquoi la rue Armas de Santiago ? la rue Nueva (la rue neuve) ? la Sangre (le sang) ? De toute façon, vous n'êtes pas loin du musée d'Archéologie, des Bains arabes Andalusi, et du Trésor général de la sécurité sociale.

Au Christina, en terrasse, regardez ouvriers, flics, employés, gens modestes de Jerez, hommes d'affaires ou femmes de ménage, riches, divorcées, filles dans un chagrin d'amour et mendiants : ils ont du style, des obligations, de la classe. Même les ouvriers ? Surtout les ouvriers – bâtiment, chaussée, travaux publics, peintres... A Jerez, comme à Kyoto, ce sont les seuls à quitter l'uniforme ambiant. A s'autoriser. Plus libres de leurs couleurs, de leurs corps.

Mythiferais-je l'Andalousie ? C'est peu de le dire. L'Andalousie défie tous les clichés. Elle les drape et puis s'en fiche. L'Andalousie est une femme. L'Andalousie, une ivresse fine. Terre de chômage, de luttes intenses, d'ouvriers agricoles et de petits messieurs bien mis, les «señoritos». Mais il y pousse des castagnettes et fleurit la joie de vivre...

Le soir, après être resté des heures au Christina, entrez où un amateur sérieux ne mettrait jamais les pieds : la Taberna Flamenca. Vous avez tout le temps pour découvrir El Arriate, rue de Moros, ses azulejos, sa pendule années cinquante, ses nappes rouges asymétriques, et l'immense photo insolite du Hot Five, l'orchestre de Louis Armstrong. A l'Arriate, on chante quand vient le «cante». A la Taberna Flamenca, tous les soirs. Hangar sublime, outils aratoires aux murs, toiles dont l'artiste ne se tracasse pas, plats qui tiennent au corps, et sur scène, une troupe de voisins et amis, avec des hauts très hauts, et presque pas de bas, ce soir-là. Au fond des trois salles à recouins rassurants, verre en main, les amigos du quartier, pur casting pour Tony Gatlif et ses films gitans, papotent de leurs voix sculptées au tabac brun.

Au fond du bar Christina, vous ne l'aviez pas remarquée, une photo en noir et blanc de Rafael de Paula, le torero. Il trace des figures, des traits d'éternité qui enchantaien Juan Belmonte, son ainé de génie, au point d'inviter l'adolescent à s'exercer seul, dans sa propriété personnelle. C'est un peu pour cela que vous êtes ici. Pour cette envie de toutes les envies née d'un nom, d'une affiche magique : «Corrida goyesca à San Fernando, le 26 septembre 2010». Une corrida en tenue du temps de Goya, comme il s'en produit parfois, par une sorte de coquetterie pseudo romantique.

Vous filez donc vers San Fernando où l'on célèbre la première réunion des Cortès qui donnèrent la Constitution libérale de l'Espagne, en 1812. Formidable acte d'indépendance.

Au cimetière, car vous vous rendez dans tous les cimetières, recueillez-vous sur la tombe du Camarón, le Bob Dylan de la Isla, son cantaor, son Ray Charles. Descendez la Calle Real qu'il a si puissamment chantée. A mi-pente, une famille d'une infinie bonté tient en silence son échoppe désarmanante : un amoncellement de pacotilles, d'objets enfantins, de petits Jésus... N'ayez pas peur. Achetez ce que vous voulez.

Déjeunez à la Venta de Vargas. Ici, un millier de dessins, de photos dédicacées, les pierres tremblent encore de la voix du Camarón qui avait ses habitudes. Il est ici le seul sujet des images.

Vous aurez tout le temps de voir toréer le héros de San Fernando, Ruiz Miguel, avec les maestros Enrique Ponce et Padilla en tenues «goyescas». A San Fernando comme à Jerez, même sans y entrer, les arènes sont belles. Une architecture de l'âme. Le soir, feu d'artifice pour la Constitution, avec des bleus de Chine à pleurer. Le bleu de Chine est si rare dans les feux d'artifice. Au retour, vous vous perdez dans la baie de Cadix.

Le lendemain, ne vous privez surtout pas de venir dans les faubourgs du Puerto de Santa María où naquit le poète Rafael Alberti. Ici, la Venta Milian, son âtre, ses voûtes de brique, son grill («la parilla»), compte autant de photos que ses murs peuvent en accoler. Photos de chanteurs, de toreros, de famille, photos indéchiffrables, coupures de presse, ceci ne saurait le distinguer des bars de la région. Là où la Venta Milian creuse la différence, c'est par ses images et ses reliques d'avions – une hélice de bois. Un musée. La base américaine de Rota est à deux pas. Le patron accueillait les pilotes pour des fêtes fameuses. De tous les musées de l'Air, la Venta Milian reste celui où l'on déguste les meilleurs fruits de mer.

Ses 22 kilomètres de sable fin finiront par rendre le Puerto de Santa María plus célèbre que celui de ses arènes. On peut lire pourtant en entrant dans ce temple la phrase de Joselito El Gallo : «Qui n'a pas vu des toros au Puerto ne sait pas ce qu'est un jour de corrida.» El Gallo était le beau-frère d'Ignacio Sanchez Mejias, mort comme lui dans l'arène, le 16 mai 1920, son taureau s'appelait Bailador (le danseur). Se réciter le poème de Federico García Lorca pour son ami torero : «A cinq heures du soir/ Il était juste cinq heures du soir/Un enfant apporta le blanc linceul...» Federico, c'est assassiné par les franquistes qu'il est mort, et jeté dans un charnier, mais on ne sait plus où.

Un autre jour, vous poursuivez par le petit port de Sanlucar, le pueblo où Padilla (il vient d'être horriblement blessé à l'heure où j'écris ces lignes) s'entraîne l'hiver. Si vous aimez les pibales (civelles, angulas), déjeunez à la Casa Bigote, salle très sobre, immense, dotée, on ne sait d'où, d'un génie chaleureux. Poursuivez seuls, vous êtes assez grands.

Comme on dit aux gens du flamenco et aux toreros : «Suerte !» Que la chance soit avec vous ! Provoquez la chance, c'est votre seule chance. ■

l'Alhambra

L'ORIENT
RÊVÉ



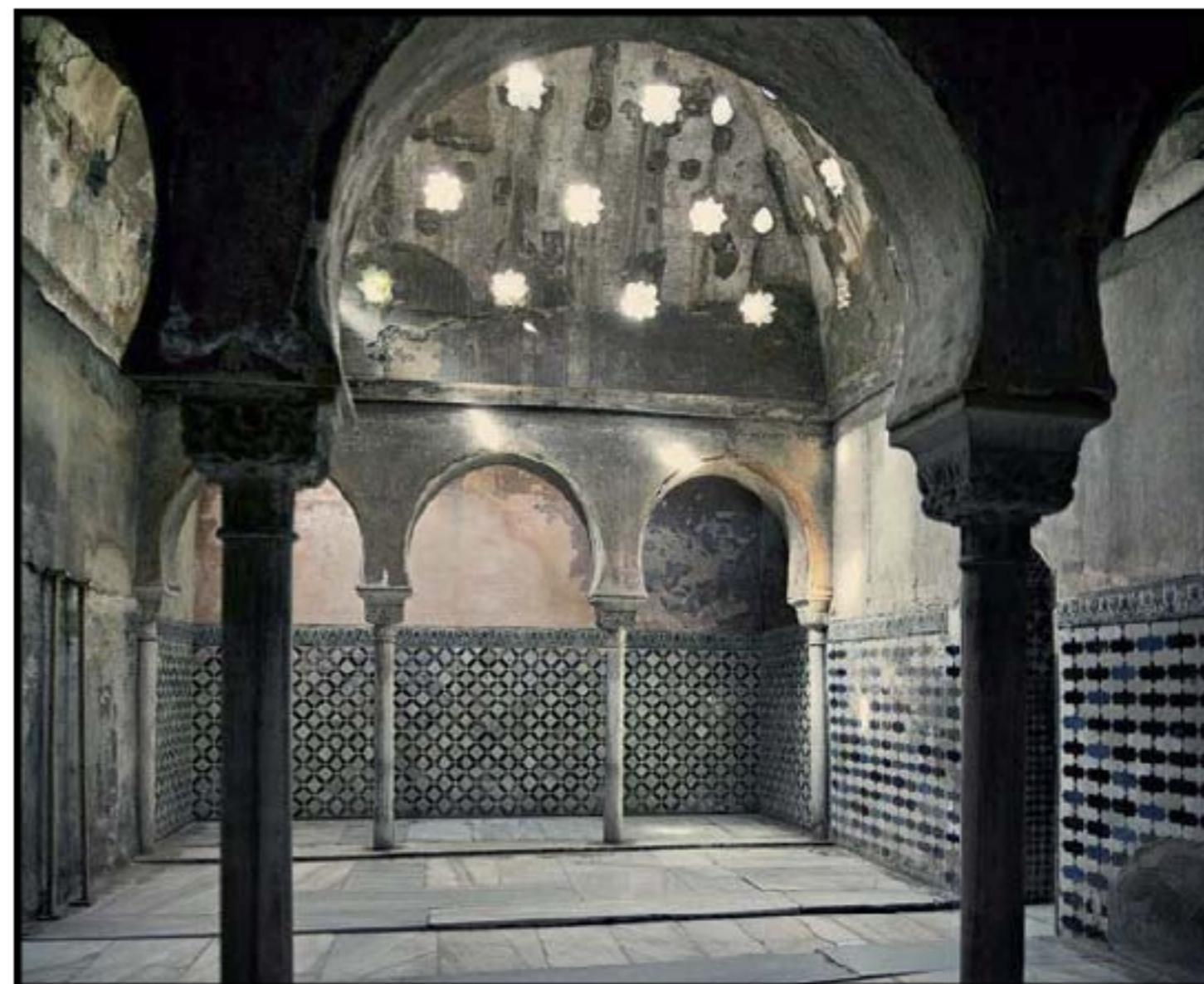
C'est le monument le plus célèbre d'Espagne, le dernier palais musulman médiéval encore debout. Mais ce joyau du royaume de Grenade, dont on fêtera le millénaire l'année prochaine, est aussi le fruit de l'interprétation parfois fantaisiste des restaurateurs qui y projetèrent leurs visions. Le photographe Juan Manuel Castro Prieto a revisité ce chef-d'œuvre imaginé.

Louanges de plâtre

La «sebka» est un décor entrelacé où la calligraphie et les fleurs louent le Créateur. Les artisans nasrides de Grenade étaient passés maîtres dans cette technique. Certaines de leurs décos ont résisté au passage du temps.

GRENADE | L'Alhambra





Des bains interdits

Les bains royaux, aux dallages fragiles, ne se visitent pas, tout comme les étages des pavillons. Ce hammam aux aérations étoilées est l'un des rares à avoir gardé son état médiéval. Il fut aussi utilisé à l'époque de Charles Quint.

Le palais flotte sur la ville

Vu depuis la colline de l'Albaicín, l'Alhambra ressemble à un navire sur la ville, au pied de la Sierra Nevada. De gauche à droite, on aperçoit les pavillons nasrides, le palais de Charles Quint, en arrière-plan, et l'Alcazaba, la place forte militaire.

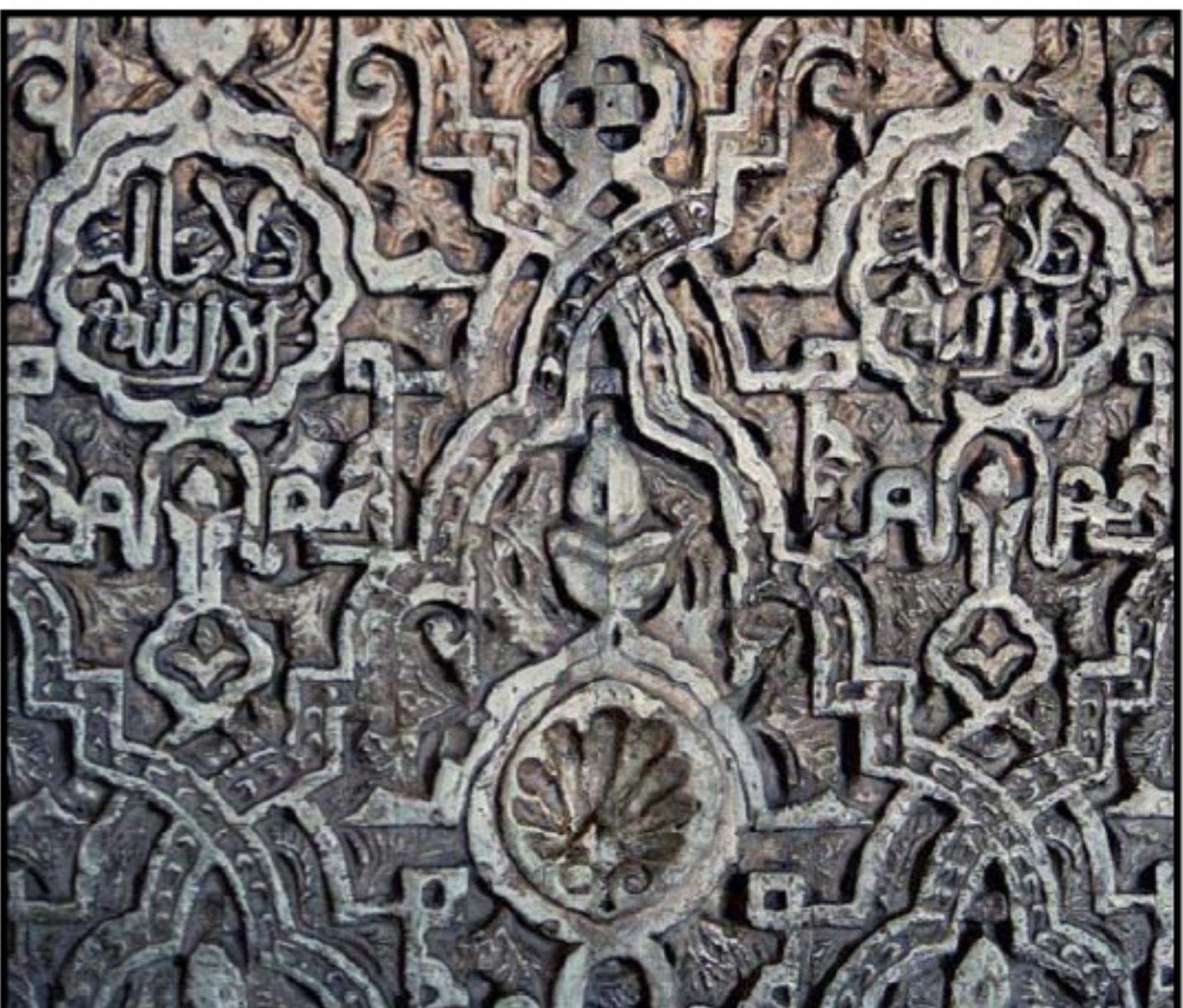


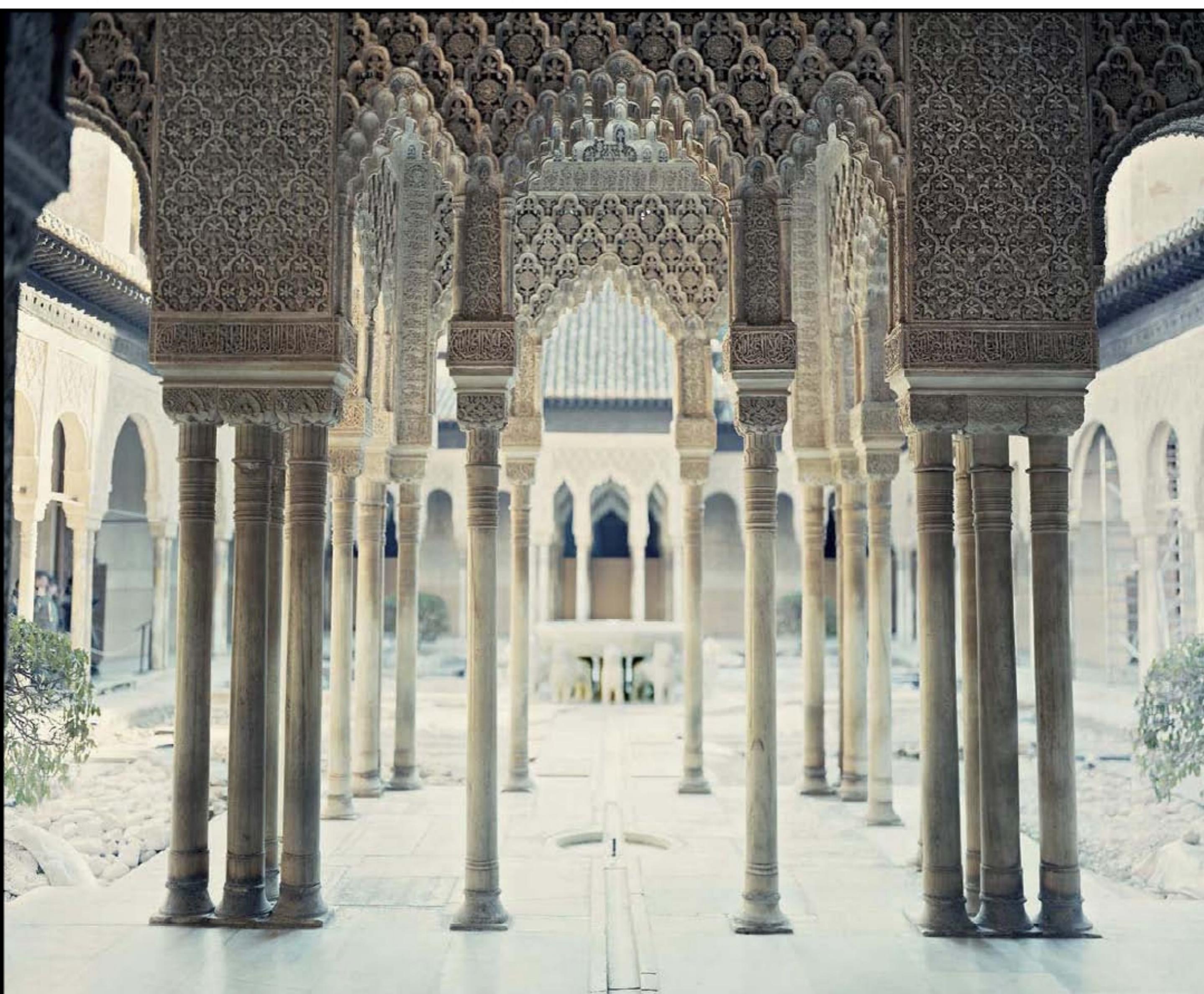
Ces jardins ont un siècle

Entre 1910 et 1930, les jardins du Generalife ont été réaménagés et étendus. L'esthétique romantique, avec ses dédales, ses bosquets secrets et ses grottes moussues, a remplacé les créations paysagères des Maures.

Mille et un détails

La décoration florale (dite «ataurique») de l'Alhambra décline une grande variété de plantes stylisées : vignes et feuilles d'acanthe, grenades, pommes de pin ou grappes de raisin.



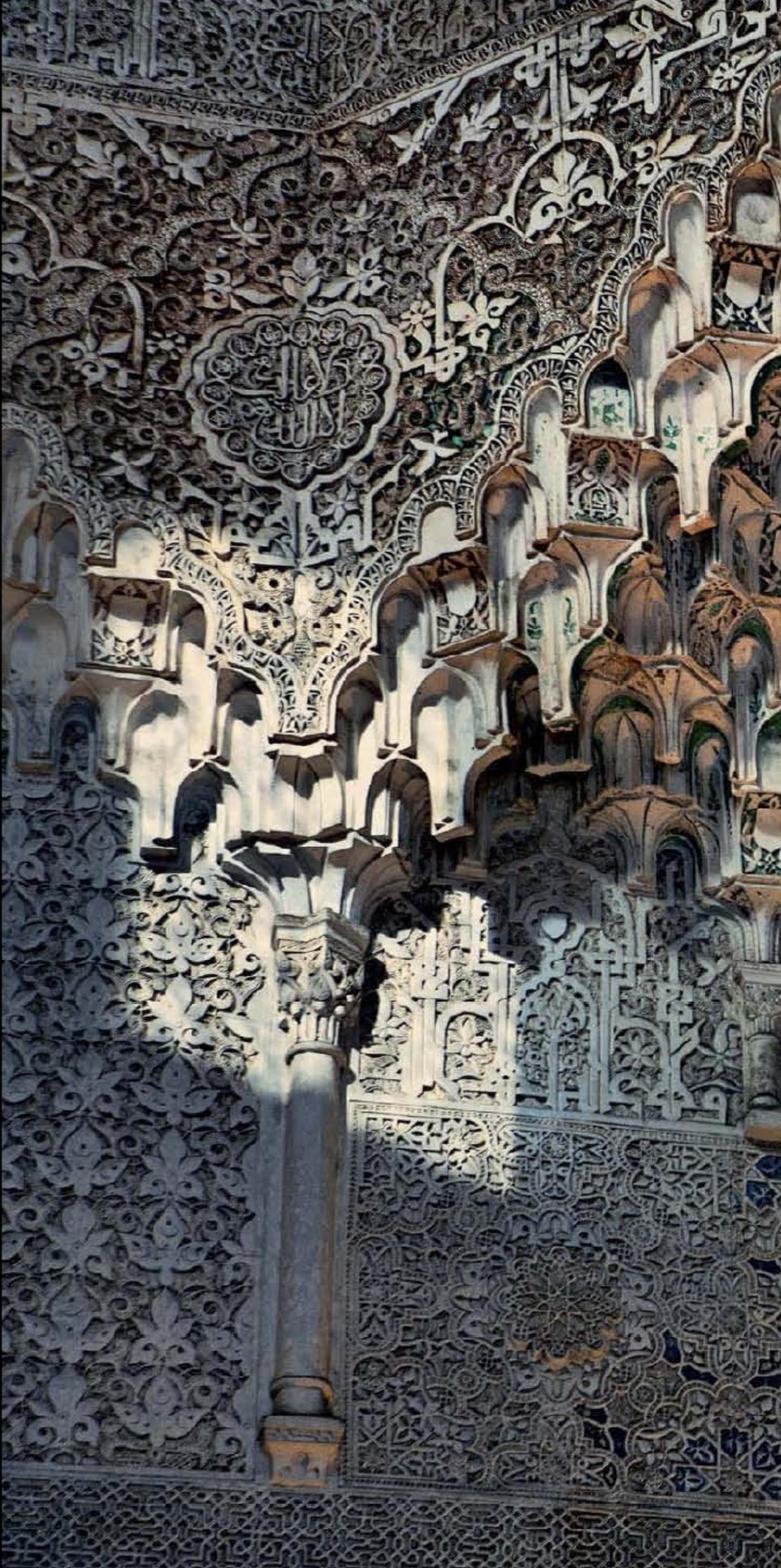


Un joyau retrouvé

La cour des Lions, emblème de l'Alhambra, retrouve cette année son caractère d'origine après une longue restauration. Il n'y a plus de végétation plantée ni de gravier dans le patio. Un dallage de marbre, traversé par quatre filets d'eau, les remplace désormais.

Tout le génie des artisans

Les «muqarnas», suspendus tels des stalactites de plâtre, ornent la coupole de la salle des Deux Sœurs. Ce motif, né au X^e siècle, est caractéristique de l'architecture arabe où triomphe la géométrie appliquée.





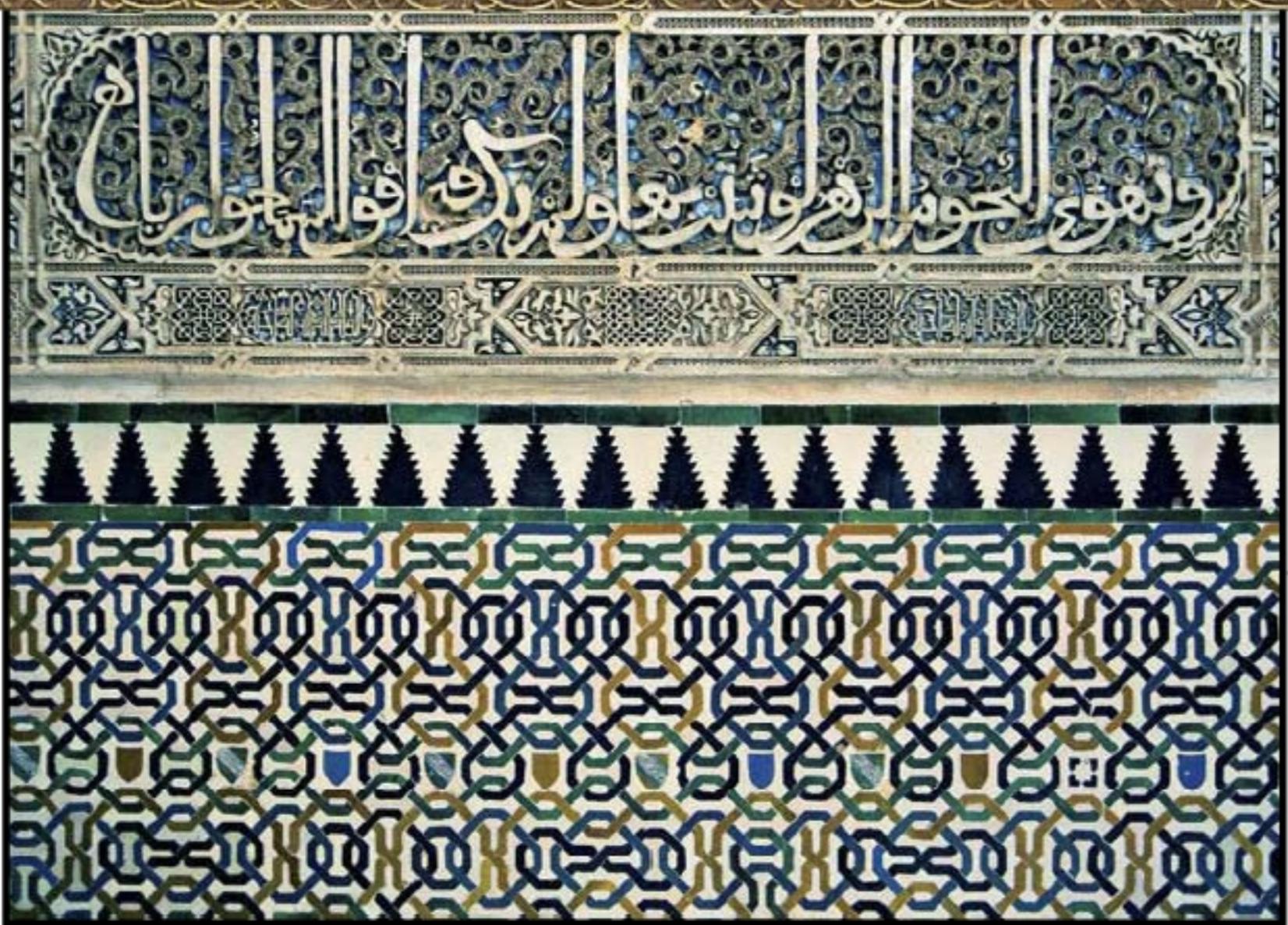


Un palais pour l'été

Les fenêtres du belvédère du Generalife, le point le plus haut du vaste domaine, ouvrent sur les tours médiévales et le clocher de l'église Santa María qui partagent avec un couvent l'emplacement de l'ancienne mosquée.

Le ballet des eaux

Carte postale ultime de la visite du Generalife : la cour du Canal. Ici débouchent les eaux du fleuve Darro, captées à 10 kilomètres. Ces pittoresques jets d'eau n'ont cependant rien d'arabo-andalous : ils datent du temps des Rois Catholiques.



Sources d'inspiration

Les répétitions géométriques et les arabesques coraniques, présentes partout, ont influencé plusieurs artistes et architectes occidentaux comme le peintre Escher, le décorateur anglais Owen Jones et son plus fameux disciple : Le Corbusier.



L'eau est partout. Descendue des sierras enneigées dominant Grenade, elle scintille dans les canaux des jardins du Generalife jusqu'aux palais. Cyprès poudrés de pollen, amandiers en fleur, roses... Chaque jour, le paradis semble renaître ici. Le regard s'éblouit des entrelacs de stucs courant sur les murs en lianes minérales, des coupole en nids d'abeille où le soleil caresse les heures : l'Alhambra est un émerveillement, un royaume d'harmonie semblable au reflet des colonnes de la cour des Myrtes dans leur miroir d'eau. Le monument nasride est notre «Orient de proximité», dit la directrice María del Mar Villafranca, le seul palais musulman médiéval encore debout. A Téhéran, Damas ou Badgad, ils ont disparu. Inscrits au patrimoine de l'Unesco depuis 1984, l'Alhambra et le Generalife font rêver la planète : 5 000 visiteurs en moyenne (selon les chiffres de la direction) viennent chaque jour chercher cette serénité, 200 agents veillent à leur sécurité, 300 jardiniers et restaurateurs guettent l'herbe rebelle et le carreau fêlé.

Pourtant, ce joyau du royaume de Grenade, dont on fêtera le millénaire l'année prochaine, est en grande partie imaginaire. Il est aussi le fruit de générations de restaurateurs qui ont projeté leurs visions sur le domaine des ultimes rois maures. «Ici, nous restaurons surtout des restaurations», s'amuse l'architecte en chef du lieu, Francisco Lamolda, qui jouait dans ces jardins quand il était enfant. Il détaille les ajouts de la cour des Myrtes dont le bassin était situé un mètre plus bas que l'actuel; les

plafonds des pavillons qui avaient brûlé en 1890 ; l'antique bout de pavement que des guides présentent comme un original, à l'entrée du pavillon des Ambassadeurs : «Aucun musulman n'aurait posé le pied sur des carreaux où figure le nom d'Allah...», tranche l'architecte. Chercher ce qu'il y a d'original dans cet ensemble construit entre le XII^e et le XV^e siècle relève du jeu de piste. Le site n'a survécu que par miracle.

Son histoire tourmentée est aussi celle de l'Islam en Andalousie. En 711, les musulmans, appelés en renfort par les souverains wisigoths, profitèrent des dissensions politiques pour dominer l'Andalousie. Trois siècles plus tard, les guerres de clan entre les musulmans provoquèrent la chute du califat de Cordoue. C'est alors que Grenade, qui abritait une importante communauté juive, sortit de l'obscurité. En 1013, le général berbère Zawi ibn Ziri y établit la capitale d'un royaume indépendant. Les Zirides furent remplacés en 1238 par les Nasrides, dynastie originaire de Jaén. Comparé à ceux de Séville ou Cordoue, le royaume de Grenade était minuscule et comptait 30 000 âmes. Mais Grenade s'enrichit avec le travail de la soie dans lequel les juifs étaient passés maîtres, précieuse industrie que toute la péninsule ibérique envoyait.

L'Alhambra fut d'abord une petite forteresse omeyyade fondée au XI^e siècle, sur la Sabika, cette colline longitudinale coupée de ravins profonds, qui domine l'immense plaine verdoyante, la «vega». Quelques mois après leur conquête de Grenade, les Nasrides érigèrent les murailles de l'Alcazaba, le palais militaire, puis l'Alham-

bra (la Rouge). La Tour de l'eau recueillait les flots prélevés 10 kilomètres plus haut, sur le fleuve Darro. Vingt-huit autres tours abritaient une seconde cité perchée au-dessus de Grenade. L'enceinte protégeait la médina où se trouvait l'administration, le souk, la mosquée, les bains, les citermes, les fabriques de soie. Aujourd'hui, on en traverse les ruines pour accéder aux pavillons et aux cours qui n'ont cessé de croître au gré des vicissitudes politiques.

A près 250 ans d'escarmouches entre Maures et chrétiens (la Reconquista), Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille enlevèrent la ville le 2 janvier 1492. Les Nasrides s'enfuirent vers le Maroc. Les madrasas, les écoles coraniques, furent arasées, la cathédrale de Grenade construite sur la mosquée principale. Seuls les palais civils restèrent en place. Isabelle la Catholique conclut avec les Maures qui n'avaient pas fui un traité adroit. Relégués dans le quartier de l'Albaicín, sur la colline qui fait face au palais, ils devaient payer à la Couronne un impôt destiné à la préservation de l'Alhambra. La souveraine ne voulait pas les priver de leur passé ni de son symbole le plus précieux. La paix civile était à ce prix. Charles Quint, fasciné par le site, édifia son palais Renaissance juste à côté. Les Maures furent tolérés jusqu'en 1526, date à laquelle l'Inquisition ordonna leur conversion. Révoltes et bûchers commencèrent, et avec eux les malheurs de l'Alhambra. En 1560, l'explosion d'un dépôt de munitions en détruisit un quart. Le XVII^e siècle vit se succéder tremblements de terre et incen-

Huit siècles de chefs-d'œuvre arabo-andalous

Les musulmans, Arabes venus de Damas, Berbères arrivés du Maghreb, furent présents dans la péninsule ibérique de 711 à 1492. Près de 800 ans durant lesquels quatre grandes dynasties régnèrent sur ces terres qu'ils baptisèrent «al-Andalus» : les Omeyyades (756-1031), les Almoravides (1086- 1145), les Almohades (1147- 1228) et les Nasrides (1237-1492). Chacune éleva de prestigieux édifices qui démontrent sa puissance. La région d'Andalousie a créé huit «routes culturelles» qui relient leurs vestiges. Voici les principaux monuments qui jalonnent ces «itinéraires de l'héritage al-Andalus».

UNE «GIROUETTE» QUI POINTE VERS MARRAKECH

En 1368, un séisme détruisit la grande mosquée de Séville, mais son minaret, resté intact, est aujourd'hui l'emblème le plus élégant de la cité. Erigée de 1184 à 1198, haute de 97 mètres, cette tour aux lignes épurées, qui reflétait l'islam puritan des Almohades, fut modifiée trois fois après la Reconquista. Du coup, les quatre façades en briques, rythmées par des fenêtres géminées et des entrelacs de losanges, se marient plutôt bien avec le style Renaissance du clocher qui fut ajouté au minaret au XVI^e siècle. A son sommet, les chrétiens posèrent une imposante statue en bronze,

allégorie de la «Foi victorieuse», qui tournait sur son socle au gré du vent. Ce qui valut au bâtiment son surnom de la Giralda («Giroquette»). Deux autres ensembles architecturaux rappellent le passé almohade de Séville : la Torre del Oro («Tour de l'Or»), un imposant bastion dressé en 1222 au bord du Guadalquivir, et le Patio del Yeso («Cour des Plâtres») de l'Alcazar. Avec ses arcades ajourées rehaussées d'une dentelle de stucs, ce patio est le dernier témoin de l'époque arabe qui subsiste au sein du palais érigé au XIII^e siècle par le roi catholique Pierre I^r.

DES BAINS SOUS LES ÉTOILES

Situés en contrebas de la ville de Ronda, à l'entrée des gorges du Tajo, les bains maures furent construits au XIII^e siècle sous la dynastie des Nasrides. Leur architecture, très bien conservée, est remarquable : dans les salles, la lumière coule des plafonds voûtés à travers des ouvertures en forme d'étoiles. De belles colonnades octogonales, en briques, supportent les arches. Cet éclairage décoratif se retrouve dans les bains de Jaén, qui se nichent dans les sous-sols du palais de Villardompardo. Ils furent bâtis au XI^e siècle sous le règne des Omeyyades.

Le XIX^e fut l'époque des restaurations abusives

dies. Au XIX^e, les toitures sculptées alimentèrent les feux des armées de Napoléon.

C'est une ruine hantée par les chèvres et les gitans que les romantiques découvrirent. La publication des «Contes de l'Alhambra» du diplomate américain W. Irving en 1832, attira les premiers touristes qui arrachèrent des stucs aux murs, aggravant leur délabrement. Chateaubriand et Théophile Gautier lancèrent en France la mode maure. Elle fut officialisée en 1853 par les noces de la princesse locale, Eugénie de Guzman y Portocarrero, avec Napoléon III. Dès lors, les artistes européens affluèrent pour peindre l'Alhambra, attrapant hépatites et dysenterie à cause des eaux contaminées par les troupeaux. C'était l'époque des restaurations abusives obéissant aux préceptes de Violet le Duc, le restaurateur de Notre-Dame de Paris : «Restaurer un bâtiment n'est pas le préserver mais le replacer dans un état complet qui a pu ne jamais exister», écrivit-il dans son «Dictionnaire raisonné de l'architecture». A Grenade,

son disciple, Rafael Contreras, idéalisait le style arabe. Il posa des coupoles sur la cour des Lions, rajouta des créneaux aux tours. La polychromie originale fut prétexte à un barbouillage général. Le monument fut déclaré site national en 1870. Durant la République espagnole, l'architecte conservateur du site, Leopoldo Torres Balbás, instaura de nouveaux critères tentant de préserver ce qui pouvait l'être.

Mais où s'arrête l'histoire dans ce complexe en perpétuelle évolution ? Ainsi, entre la cour des Myrtes et le palais des Lions, il y avait au XIV^e siècle une rue que rien ne laisse deviner dans les antichambres actuelles. Pour retrouver le fil, les archéologues disposent de maigres documents : ceux de voyageurs arabes, de poètes peu précis et de témoins du temps des rois catholiques. Pour Francisco Lamolda, «c'est nous qui tenons à sauvegarder. Les Nasrides ne s'embarrassaient pas de préservation. Ce qui était dégradé était abattu et reconstruit».

Pour découvrir l'Alhambra originelle, il faut s'écartez des patios les plus célèbres et aller, par exemple, vers le pavillon du Partal, qui date du XII^e siècle. Le destin de ce chef-d'œuvre dont les délicats portiques abritent les premiers «muqarnas» (les célèbres nids d'abeille) réper-

toriés, résume le sort de l'Alhambra jusqu'en 1870. Il fut divisé en de multiples propriétés qu'il fallut racheter pour reconstituer l'actuel domaine (33 hectares). Mais pour admirer le plafond ouvrage du petit donjon, il faut se rendre à Berlin : le dernier propriétaire du Partal, Arthur von Gwinner, l'avait emporté et revendu au musée prussien de Pergame, avant de céder ses droits en 1891.

A l'époque des Nasrides, les occupants parcouraient le domaine selon leur fantaisie, le jour dans les jardins du Generalife, le soir dans les salons, pour la fraîcheur et les jeux de lumière. Comme dans la tour de «La Captive», un donjon du XIV^e siècle, demeure d'été dont les fenêtres ouvrent sur le Generalife : «Pour se faire une idée du cadre où vivaient les Nasrides, il faudrait s'asseoir au sol, précise Maria del Mar Villafranca. Ils disposaient de meubles bas que l'on pouvait facilement transporter. Il y avait des vitraux aux fenêtres, de la soie, des tentures en abondance.» Aujourd'hui, tout cela a disparu. Et les architectes se battent avec d'autres contraintes. Lissées par trop de mains curieuses, les décorations subissent aussi les violents écarts de température causés par la Sierra Nevada : 3 °C le matin, 30 °C à midi. Les bâtiments souffrent. Mais il reste la lumière qui joue sur chaque recoin des dentelles de pierre. Il reste la nuit quand, sous le pinceau de la lune, les stucs prennent des reliefs étranges et que les nids d'abeille semblent palpiter sous une eau pareille au mercure. L'Alhambra n'est plus qu'un rêve d'Orient, et la magie demeure. ■

VINCENT BOREL

José Manuel Navia/Agence Vu



LA DEUXIÈME PLUS GRANDE MOSQUÉE DE L'ISLAM MÉDIÉVAL

Passés la porte du sanctuaire et le patio des ablutions, le visiteur découvre, ébahi, ce qui fut la plus vaste mosquée du monde musulman après celle de La Mecque : plus de 850 colonnes de marbre, d'albâtre ou de granite, des arches de pierres rouges et blanches, et un «mihrab» (niche où l'imam prononce la prière) marqué de mosaïques d'inspiration byzantine. Bâtie

en 785 par les Omeyyades, la grande mosquée de Cordoue fut agrandie à plusieurs reprises. Mais, en 1523, ce joyau devint une cathédrale dont l'exubérance baroque détruisit l'espace. Comme si la chrétiente «voulait bafouer la conviction islamique que la divinité ne peut être représentée sans sacrifice», selon les mots de l'écrivain Antonio Muñoz Molina.

Une forêt de colonnes
Ces piliers élancés divisent en 19 nefs la mosquée-cathédrale de Cordoue.

LE VERSAILLES DES MAURES

Lorsqu'il fonda le califat de Cordoue en 929, Abd al-Rahman III fit bâtir une nouvelle capitale sur les premiers contreforts de la Sierra Morena. Baptisée **Madinat al-Zahra** («la Ville brillante»), la cité omeyyade s'étageait sur trois terrasses émaillées de palais et de jardins paradisiaques. Aujourd'hui, il n'en reste que des ruines. Seul le Salon Rico, le pavillon de réception du calife, rend compte de son ancienne magnificence, avec ses colonnes de marbre bleu et rose, ses arcades aériennes et son décor raffiné, composé de motifs végétaux et géométriques finement ciselés dans le stuc.

LES REMPARTS DU ROYAUME

Erigée en 968 à **Baños de la Encina** (province de Jaén), la forteresse de Burch al-Hamma (actuelle Burgalimar) occupait une position stratégique à la frontière d'al-Andalus. Le bastion omeyyade dresse toujours ses puissants remparts flanqués de 14 tours crénelées sur une colline dominant la vallée du Guadquivir. Parmi les autres châteaux forts musulmans qui ont bien résisté au temps, citons l'**Alcazaba d'Almería**, une citadelle omeyyade datant des X^e et XI^e siècles, et l'**Alcalá de Guadaíra**, la plus grande forteresse almohade d'Europe, bâtie au XII^e siècle au sud-est de Séville.



SI LOIN DE

La découverte du Nouveau Monde lui avait apporté une richesse aujourd’hui enfuie. Cette année, Cadix, cousine de La Havane, célèbre le bicentenaire de la Constitution qu’elle donna à l’Espagne et qui inspira les colonies. L’occasion de redevenir, au moins pour un temps, la capitale du monde ibéro-américain.

PAR SARA ROUMETTE (TEXTE) ET MATIAS COSTA (PHOTOS)



CADIX

L'AMÉRIQUE...



Une cité immaculée : ainsi voit-on Cadix du haut de la tour Tavira. Point culminant de la ville à 45 m d'altitude, l'édifice servait jadis de mirador. La ville compte encore 126 de ces tours, d'où les négociants guettaient le retour des Amériques de leurs navires.



LES PORTRAITS DES CHANTEURS DE FLAMENCO TRÔNENT SUR LES MURS DES CAFÉS POPULAIRES

Dans l'ancien quartier des pêcheurs de la Viña, des retraités se retrouvent à la Peña La Palma, une association de flamenco. Ces aficionados jouent aux cartes sous les effigies des plus grandes voix du genre. A Cadix, on apprécie l'«alegría», un chant rapide et enlevé, propice aux danses enflammées et aux solos de guitare.



CADIX | Si loin de l'Amérique...



CES BASTIONS DÉFENDAIENT LE COMMERCE COLONIAL CONTRE LES PIRATES ET LA FLOTTE ANGLAISE

Cadix attirait bien des convoitises. Le corsaire Francis Drake en 1587, puis une escadre anglaise en 1598 pillèrent la cité. Pour protéger son port et ses entrepôts, elle s'entoura de remparts au XVII^e siècle. Les murailles de pierre enserrent encore la ville, et les forts de Santa Catalina (à droite) et de San Sebastian (au fond) encadrent la plage de la Caleta.





LE PETIT PEUPLE DE CADIX A ÉLU DOMICILE AUTOUR DES ANCIENS ENTREPÔTS DES ARMATEURS

Dans le quartier laborieux de la Vifia règne une convivialité toute méditerranéenne. On s'interpelle de balcon en balcon, dans des rues si étroites que l'on pourrait presque se toucher d'une fenêtre à l'autre. Derrière leurs façades en cours de rénovation, les immeubles cachent de vastes patios où les commerçants d'autrefois stockaient leurs marchandises.



La Havane andalouse

On la surnomme «Habanita», la «Petite Havane». Avec ses vieux bâtiments un peu usés qui s'alignent en bord de mer, le long de la promenade du Campo del Sur, Cadix rappelle en effet la capitale cubaine. Les deux clochers de sa cathédrale s'inspirent même de ceux de sa «cousine» de La Havane, érigée à la même époque. Dressé face au large, l'imposant édifice fut bâti de 1722 à 1838, comme un symbole de la cité et de son opulence, née du négoce avec l'Amérique latine.





Tournée vers l'océan

Les galions et les caravelles ne sont plus qu'un souvenir. Mais les pêcheurs gaditans entretiennent toujours leurs barques multico-lores près de la plage de la Caleta. Ils sortent en mer chaque jour et vendent leur pêche aux bars et aux «freiduras», petits restaurants offrant des fritures. Servis dans des cornets de papier, les poissons frits sont une spé-cialité locale, avec les fruits de mer.

Arrive ce moment exact, quand le jour finit et que la nuit s'approche, où l'on ne sait plus où l'on est. Comme un mirage. La courbure de l'avenue du bord de mer, ce parapet qui la borde tel un banc face au large, la pierre de taille poreuse semée de fossiles rugueux, les façades qui s'alignent, roses et ocre... Est-on encore à Cadix ? Ou déjà à La Havane ? Campo del Sur ou le Malecon ? L'air est tiède, salé, des palmiers s'agitent, et l'horizon liquide de l'océan s'ouvre de l'autre côté du trottoir. La ressemblance est stupéfiante. Il y a un air d'Amérique dans ce port de l'Atlantique, citadelle blottie au bout d'une péninsule accrochée au sud de l'Espagne.

Cadix, «Ca'í» disent ses habitants, avec l'accent andalou, nasal, qui avale les «s» et mange les consonnes, si proche déjà des Caraïbes... Et de la ruelle de Cuba à l'avenue du Nouveau-Monde, de la rue du Honduras à celle du Pérou, c'est la géographie latino-américaine qu'on retrouve dans le damier serré des rues de la ville.

Si elle n'est pas née de la découverte de l'Amérique, Cadix lui doit sa «renaissance». Comptoir phénicien fondé il y a plus de 3 000 ans, ce qui en fait la doyenne des cités européennes, puis grand port romain, la ville s'était presque entièrement dépeuplée au Moyen-Age, avant d'être incendiée lors d'une attaque anglo-hollandaise. La découverte américaine de Christophe Colomb enraya sa ruine et bouleversa son destin. C'est d'ailleurs d'ici que l'Amiral appareilla pour son deuxième voyage transatlantique, en 1494. Sa situation, sur le chemin des alizés, fit du port le passage obligé du gigantesque commerce colonial qui se mettait en place. De ces quelques siècles d'activité fébrile date le labyrinthe à ciel ouvert qu'est la ville actuelle : les larges murailles de pierre qui l'enserrent comme le pont d'un navire au milieu des flots, les rues si étroites que le soleil n'y entre pas, les immeubles massifs d'un blanc de lait, à la hauteur réglementée par décret – 17 «varas», soit 14 mètres. Sans oublier la centaine de tours de guet dressées sur

CUBA, PÉROU...

LES NOMS DE RUES ÉVOQUENT LES CARAÏBES

les toits-terrasses, miradors personnels d'où les négociants impatients guettaient leurs navires de retour d'Amérique.

A deux pas de la Caleta, petite plage urbaine constellée de barques colorées, les restaurants du quartier populaire de la Viña profitent d'un jour férié pour envahir les trottoirs. Au coin d'une rue, trois pêcheurs installent des tréteaux et déversent les huîtres pêchées le matin même. Pour cinq euros, ils en ouvrent une dizaine à la pointe du couteau, qu'on mange sur le pouce, accompagnées de crevettes minuscules vendues en vrac dans des cornets de papier gris.

«Ici, c'est une ville où l'on vit bien, tu sais.» Les Gaditans (les habitants de Cadix) tutoient tout le monde immédiatement, et Antonio, longue silhouette un peu voûtée et regard clair, ne fait pas exception. Ce quinquagénaire, mécanicien de marine qui semble tanguer sur la terre ferme, profite d'une relâche de quelques jours avant de reprendre la mer. Comme beaucoup, il est incroyablement fier d'être né ici : «Notre ville est la première d'Espagne, pour tout : la tranquillité, le soleil, la mer, le carnaval...» Derrière lui, le cri des mouettes rivalise avec celui des perruches vertes qui ont envahi les rares places de la cité. Et la crise ? «Pour ça aussi, nous sommes les premiers !» reconnaît-il dans un demi-sourire.

Le chômage, que les habitants ont souvent l'air d'évoquer comme une simple contrariété, atteint pourtant 35 % dans la province de Cadix et frappe de plein fouet cette ville de 120 000 habitants. Les industries ont sombré les unes après

les autres ces dernières décennies : la brasserie Cruz Blanca a fermé en 1989, l'historique fabrique de cigarettes (l'une des premières à rouler le tabac débarqué d'Amérique) n'a plus qu'une soixantaine d'ouvriers, l'activité portuaire est partie à Algesiras, et les chantiers navals, autrefois fers de lance de l'activité locale, tournent désormais avec quelques centaines d'employés. Reste la base navale de Rota, de l'autre côté de la baie, l'Amérique encore, mais du Nord cette fois, qui emploie plusieurs milliers de civils. Reste surtout l'économie informelle, florissante, liée aux petits boulots, aux trafics en tout genre, ou au carnaval, le plus extravagant d'Espagne, qui attire chaque année près de 400 000 personnes.

Malgré ces revers, les Gaditans semblent viscéralement attachés à leur ville. Même aux pires heures des années 1980, quand l'apparition de l'héroïne a ravagé la région. «Tu aurais dû voir ce quartier il y a vingt ans...», témoigne José Angel Gonzalez pendant que l'on marche dans les rues du Populo, le plus vieux quartier de la ville, coincé entre la cathédrale et le Campo del Sur, l'avenue du bord de mer. Barbe blanche, veste de motard, Angel est comme chez lui dans ces ruelles. «A l'époque, personne ne croyait qu'on pourrait les sauver : elles tombaient en ruine, on s'y battait au couteau la nuit.» Architecte, il a coordonné le premier plan de rénovation urbaine, de 1995 à 1999 : «On a lancé des travaux de réhabilitation en impliquant les propriétaires, mais aussi des projets communautaires, avec formations, revitalisation des petits commerces...» Les venelles pavées, si étroites qu'on pourrait se toucher d'un balcon à l'autre, ont retrouvé leur tranquillité. Les touristes y flânent, de boutiques en tavernes et, en fin de journée, les voisins sortent leurs chaises pour discuter sur le pas des portes. Face au succès, d'autres quartiers populaires, comme la Viña ou San Juan, devraient connaître les mêmes rénovations.

Mais cela attendra un peu. Car cette année, les autorités n'ont qu'un mot à la bouche : la ●●●



LE RÊVE ANDALOU D'UN BONAPARTE

C'est aux portes de Cadix que s'est brisée l'ambition ibérique de Joseph Bonaparte, éphémère roi d'Espagne. Et pourtant, c'est précisément en Andalousie que le frère aîné de Napoléon a cru trouver la paix. Pour conquérir le Portugal, Napoléon avait signé un accord avec l'Espagne autorisant les troupes françaises à traverser la péninsule. Mais une fois sur place, la tentation de s'emparer du pouvoir l'emporta. La famille royale espagnole, retenue en otage, fut contrainte d'abdiquer, et Joseph I^e fut propulsé, en 1808, à la tête d'un pays qui rejette violemment l'occupation française. Le monarque dut non seulement combattre les insurgés de la Junta suprême espagnole et leurs alliés anglais, déjouer les intrigues des maréchaux ambitieux qui l'entourent, mais aussi faire face aux vexations de son frère.

Au milieu de cette tâche impossible, son voyage dans le Sud apparut comme une trêve : «L'Andalousie a été le seul moment heureux de mon existence depuis que je vous ai quittée», écrit-il à sa femme, restée en France. L'expédition andalouse, de janvier à mai 1810, le mena à Cordoue, Séville, Málaga, Grenade. Il y fut plutôt bien reçu par les élites locales, grands propriétaires inquiets de l'agitation des guérillas populaires anti-françaises.

Flattés par cet accueil, Joseph I^e et ses troupes s'attardèrent un peu trop à Séville : une erreur fatale, qui laissa le temps aux Anglais et aux insurgés espagnols d'organiser autour de Cadix une défense imprenable. De 1810 à 1812, la Grande Armée assiégea la ville, seul territoire libre de toute la péninsule : en vain. Cadix encerclée se paya même le luxe d'héberger la première Assemblée constituante de l'histoire espagnole. Peu à peu, la campagne de Russie aspira les troupes françaises, qui finirent par quitter l'Espagne, en 1813. Joseph Bonaparte s'exila, lui, aux Etats-Unis.

Mais ce roi honni a laissé un héritage culturel méconnu. Une exposition, «Le voyage andalou du roi Joseph : paix au milieu de la guerre», vient de lui rendre un hommage à Cadix. L'expédition andalouse de Joseph I^e a eu des répercussions patrimoniales décisives pour la région : c'est à lui que l'on doit la première restauration de l'Alhambra de Grenade, ou le lancement de fouilles archéologiques à Italica, cœur romain de Séville. Et dans son ambition de créer un musée des Beaux-Arts à Madrid, il a le premier fait connaître en Europe la peinture andalouse de Zurbarán et de Murillo : inachevé, son projet donnera naissance quelques années plus tard au célèbre musée du Prado.

EN NOVEMBRE 2012,

LA VILLE ACCUEILLERA
UN GRAND SOMMET
IBÉRO-AMÉRICAIN



••• «Pepa», qui fête ses 200 ans. La Pepa est le surnom donné à la Constitution libérale de 1812, parce qu'elle a été proclamée le 19 mars, jour de la Saint-Joseph, dont le diminutif est Pepe – Pepa au féminin. L'écrivain Arturo Pérez-Reverte en a même fait l'une des héroïnes de son dernier roman, «Cadix ou la diagonale du fou», un polar historique qui plonge dans la ville du début du XIX^e siècle, reconstitution virtuose d'un passé très présent.

Chacun ici est familier de cette histoire : assiégée par les Français (voir encadré), la ville a accueilli pendant deux ans les délibérations de la première Assemblée constituante d'Espagne. Malgré les bombardements, les députés, venus de tout le pays et de toute l'Amérique latine, ont élaboré un texte étonnamment libéral pour l'Espagne de l'époque, garantissant liberté d'expression, séparation des pouvoirs, droit à l'éducation... Tellement libéral que le premier souci du roi d'Espagne Ferdinand VII, à son retour sur le trône, sera de l'abroger en 1814 (et de restaurer l'Inquisition). La Pepa ne sera jamais appliquée, mais elle devint un mythe, en Espagne et dans le monde latino-américain.

«Cette année, Cadix va redevenir la capitale de l'Espagne, comme il y a deux cents ans!» Crinière platine et regard de lionne, Teófila Martínez, la maire de Cadix, affiche une conviction sans faille. Cela fait vingt ans que cette architecte entrée en politique est réélue à la tête de la ville à la majorité abso-

lue, réussissant à imposer le Parti populaire dans cette région historiquement socialiste et cette cité que l'on dit frondeuse.

Le bicentenaire de la Constitution est l'apothéose de son mandat. En l'honneur de la Pepa, un pont titanique a même été lancé au-dessus de la baie, pour relier Cadix à la terre ferme : il sera l'un des plus hauts d'Europe, mais pour le moment, seuls les piliers émergent de l'eau. La crise et une certaine nonchalance gaditane font que la ville entière est en travaux de dernière minute. Dans les beaux quartiers du Nord, l'obélisque dédié à la Constitution, dressé il y a un siècle dans les jardins de la place d'Espagne, est masqué par les échafaudages. De même que l'oratoire San Felipe de Neri, coincé dans les ruelles du quartier populaire du Mentidero. Quant à la place San Juan de Dios, ouverte de plain-pied sur le port où les flottes de la Colonie déchargeaient sucre, tabac et métaux précieux, elle grouille de bulldozers et d'ouvriers, et des tranchées sont ouvertes entre ses palmiers. Qu'importe : «Nous saurons très bien cacher les défauts éventuels aux visiteurs», assure Teófila Martínez dans un sourire carnassier.

La ville attend beaucoup de cette année sous les projecteurs : visite du roi et de la reine, expositions, colloques, et surtout accueil du Sommet ibéro-américain, en novembre, qui rassemblera tous les chefs d'Etat d'Amérique latine. L'édile s'enflamme : «Cadix sera la capitale du monde ibéro-américain! Pour nous, cette célébration est l'occasion de montrer les richesses de notre ville et de créer, pourquoi pas, un tourisme de pèlerinage et d'histoire.» Car après la Constitution de 1812, c'est la litanie des indépendances sud-américaines que l'on va commémorer dans les années à venir. Et celles-ci découlent en partie de celle-là : de retour dans leurs pays, la soixantaine de députés américains s'inspirèrent souvent de ce texte progressiste de 1812 à l'heure de réclamer leurs droits. La célébration de cette histoire revisitée pourrait permettre à Cadix, belle endormie face à l'Atlantique, de redécouvrir sa part d'Amérique. ■

SARA ROUMETTE

La capitale du carnaval

C'est la plus délirante fête d'Espagne. Le carnaval fut introduit à Cadix au XVI^e siècle par des commerçants vénitiens. Dix jours durant, des troupes de chanteurs costumés sillonnent les rues de la ville ornées de guirlandes en forme de masques.



Le quartier populaire de la Viña est l'un des plus animés de la cité.

NOS COUPS DE CŒUR

■ **Tour Tavira.** C'est la seule de ces tours de guet posées sur les maisons qui soit ouverte au public. De son sommet, à 45 m de hauteur, on découvre un autre visage de la ville, inondée de lumière, mosaïque de toits-terrasses où se détachent les dômes vernissés de la cathédrale sur fond d'océan.

• Calle Marqués del Real Tesoro, 10. Ouvert t.l.j. de 10h à 18h en hiver et de 10h à 20h en été. 5 €.

■ Restaurant Cumbres

Mayores. Ici, pas de terrasse au soleil : à l'une des extrémités de la place de Mina (une des plus jolies de la ville), le restaurant Cumbres Mayores a des allures de taverne. Murs de briques, plafond bas, jambons suspendus... On peut s'y attabler pour un vrai repas, ou bien grignoter sur les tabourets de son bar à tapas, où l'on sert notamment du «secreto iberico», un morceau de porc grillé et fondant, arrosé d'une bière Cruzcampo fraîche.

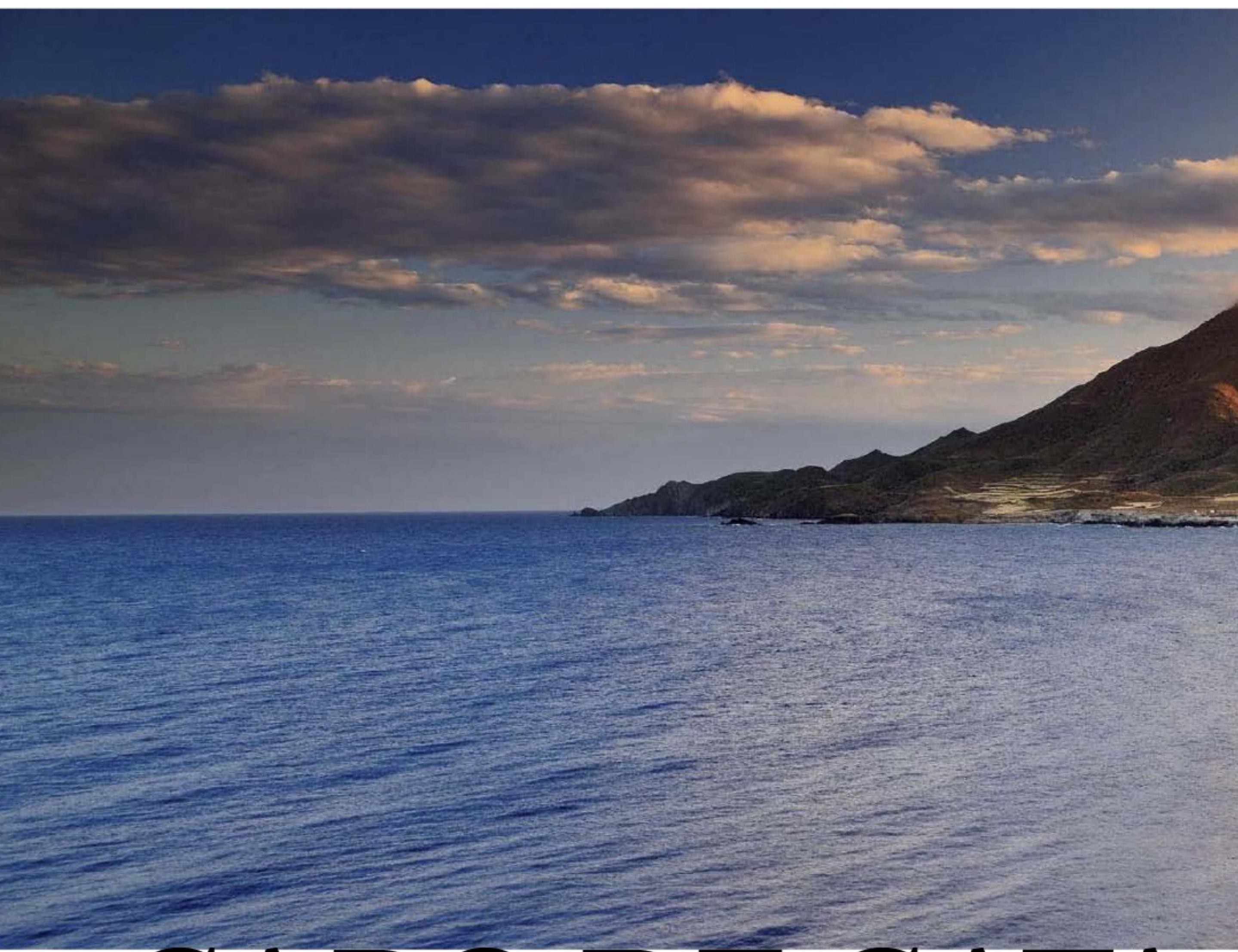
• Calle Zorilla 5.

■ **Freiduria Europa.** Un bar qui n'a l'air de rien, mais qui, depuis quarante ans, régale les appétits des carnavaux et des passants, en plein cœur du quartier populaire de la Viña. Spécialités de fritures, mais aussi salade de poulpe en lamelles ou tortillas de crevettes en tapas ou en «demi-rations» gigantesques.

Calle Hospital de Mujeres 21.

■ **Les plages.** Cadix possède les plus étonnantes plages urbaines d'Europe. Que l'on préfère la Caleta, petite anse blottie dans la vieille ville, ou les kilomètres de sable qui s'étendent le long du «tombolo», paradis des surfeurs et des bronzeurs, la mer est partout.





CABO DE GATA

L'ESPRIT



Derrière l'ultime côte sauvage d'Andalousie s'étendent les sierras arides d'un parc naturel. Une immensité hantée par les souvenirs des pirates et des chercheurs d'or. PAR DIANE CAMBON (TEXTE)



Spila Riccardo Sime / Photomontage

D'UN DÉSERT

Un village accroché à la mer, des pitons volcaniques, le maquis à perte de vue : la baie de Los Escullos résume à elle seule la rudesse de Cabo de Gata. La région est la plus aride d'Europe : il n'y tombe que 200 millimètres de pluie par an.





Attention, scène de crime ! Le 22 juillet 1928, jour de son mariage, Doña Francisca s'était enfuie du «cortijo» (ferme) del Fraile avec son amant que le fiancé tua non loin de là. Ce drame inspira à Federico García Lorca sa pièce de théâtre, «Noces de sang». Laissés à l'abandon, les bâtiments font l'objet de négociations entre leurs propriétaires et le gouvernement d'Andalousie pour en faire un site historique.

De son regard bleu gris, il balaye l'horizon presque machinalement. Loin au large, où le ciel et la mer se confondent, on croit deviner des paquebots glissant vers l'ouest, en direction du détroit de Gibraltar. Rien à signaler à la surface des eaux, comme toujours ou presque. Depuis vingt ans, dès l'aube, Mario Sanz Cruz contemple cette immensité calme et savoure chaque journée avec le même émerveillement. Ce Madrilène au port altier de 52 ans est le «farero», le gardien du phare de Roldán, l'un des trois de Cabo de Gata. Depuis son bureau ouvrant sur la Méditerranée, il a écrit plusieurs ouvrages d'histoire et de poésie sur les phares de la côte d'Almería. Pendant ses heures perdues, il a aussi constitué un petit musée qu'il fait visiter à qui le désire. On y trouve sa collection personnelle et disparate de lampes, de tableaux représentant des scènes marines, d'anciens registres maritimes, des salières en forme de phare...

Du haut de sa tour lumineuse, il surveille l'une des toutes dernières côtes sauvages d'Espagne. Une enfilade de falaises, de corniches et de pitons rocheux d'origine volcanique façonnant des criques secrètes, parfois inaccessibles, sauf par bateau ; des marais salants, refuge de plus de 70 espèces d'oiseaux et paradis des ornithologues ; des fonds marins couverts de prairies de posidonies. Ici, le littoral aux roches acérées n'est pas contaminé par la fièvre immobilière que la crise a brutalement fait chuter en 2008. C'est une exception en Espagne.

Depuis 1987, Cabo de Gata est protégé au titre de «parc naturel maritime et terrestre» par l'Etat espagnol. Et, en 1997, il a été inscrit sur la liste des «réserves de la biosphère» par l'Unesco. Vu du ciel, Cabo de Gata et ses 37 000 hectares apparaissent comme un diamant serti entre deux types de balafres : à l'est et au nord, vers Mojácar, les tours et les lotissements du tourisme de masse ; à l'ouest, passé Almería, l'immense «mer de plastique» de l'agriculture intensive sous serre. Le parc est une oasis préservée des pelleteuses et des pesticides. Un monde à part, hors de l'histoire économique du pays, à peine peuplé : il n'y a qu'une petite vingtaine de hameaux dans tout le parc, dont la plupart ne comptent qu'une poignée de ces maisons typiques, blanches et cubiques, tels des Lego immaculés qui pourraient s'emboîter les uns dans les autres.

Seuls deux ports de la côte, Carboneras et San José, ont cédé aux sirènes du tourisme. Le parc accueille près de 200 000 visiteurs par an, selon les autorités andalouses. On est très loin, toutefois, des hordes de la Costa del Sol voisine. Malgré les blocs d'appartements de vacances, ces gros villages ont su conserver une certaine authenticité. Au petit matin, sur la jetée de San José, on croise les pêcheurs qui déversent leurs ●●●

Ces terres âpres ont été, jadis, le théâtre de noces sanglantes

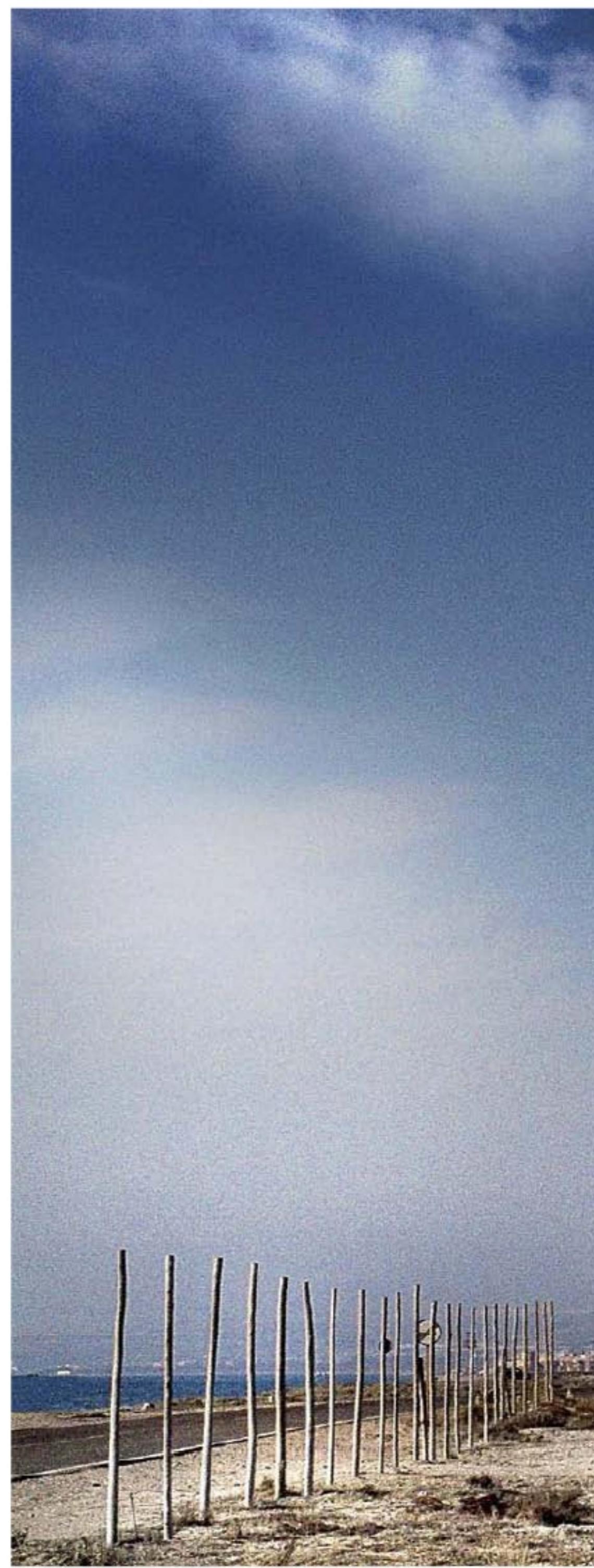
Même Dieu avait abandonné le village d'Amadraba de Monteleva

••• filets chargés de sardines et de poulpes. A Carboneras, la récente expansion n'a pas brisé le charme désuet de la promenade, avec ses papis qui jouent à la pétanque et sa plage où les barques sont échouées depuis on ne sait quand. Un maire avait bien rêvé d'un nouveau Marbella : en 2003, il avait autorisé la construction illégale d'un gigantesque hôtel sur la plage voisine, à l'endroit même où le réalisateur David Lean avait filmé la prise d'Aqaba, la ville jordanienne, pour une séquence phare du film «Lawrence d'Arabie». Mais la construction de ces 20 étages, en forme de paquebot, a été stoppée sur ordre de la justice. Le squelette blanc est toujours là, grosse tâche qui dégouline sur les pentes fauves. Mais Mario, qui avait bataillé personnellement contre cette «aberration», est soulagé.

Car le gardien du phare est aussi celui du littoral et de son histoire mouvementée. Au pied de son monument se dresse une ancienne tour de guet datant de 1766 et rongée par la houle. Mario éprouve une étrange tendresse pour cette forteresse qui ne fut jamais utile : «Très vite après sa construction, on l'avait abandonnée car elle était bâtie trop loin de la mer et ses canons ne pouvaient atteindre les embarcations ennemis.» Tout au long de ces rivages corrodés par les intempéries se succèdent d'autres vestiges, témoins silencieux de combats parfois acharnés. Au cours du XVI^e siècle, sur les plages de Monsul, Los Muertos ou Los Geneveses, les chrétiens ont affronté les pirates barbaresques. Aujourd'hui, ces plages, où le bleu turquoise de la mer lèche le blanc du sable et les récifs aux tons beiges, hébergent des occupants bien plus pacifiques. Au creux d'une falaise aux parois ocre et pelées, les ruines blondes de l'ancien fort de San Pedro ont été colonisées par une communauté de hippies. Depuis une dizaine d'années, la tête dans les étoiles, ils jouissent d'une vue imprenable sur cette crique, la seule du parc qui possède une source d'eau douce. Sous ses longs cheveux ébouriffés, Ulrich, un Suisse allemand, a le regard un peu illuminé. Chaque année, depuis trois ans, il passe de longs mois dans ce bout du monde désert : «J'aime la sensation de liberté qu'offre cet endroit... Il n'y a pas d'équivalent dans toute l'Europe», dit-il, en surveillant l'eau de cuisson des pâtes qui bouillonne sur un réchaud de fortune.

Les néo-hippies ne pouvaient qu'être séduits par ce vide et cette solitude baignée de soleil. «Cabo de Gata n'est pas accessible à tout le monde. Il y a ici une puissance et une sauvagerie qui en font reculer plus d'un, confirme Mario. Quand je suis arrivé ici, il y a vingt ans, je pensais prendre facilement la mesure de cette côte inhabitée et je craignais de finir par m'ennuyer. Mais pas du tout : elle me donne toujours le vertige.» •••

Signe de renouveau ? Longtemps désaffectée, l'église d'Amadraba de Monteleva est en voie de restauration. A son inauguration, dans les années 1950, une centaine d'habitants du village œuvraient pour les salines voisines. Aujourd'hui, la localité ne compte plus qu'une vingtaine de résidents, la plupart retraités. Seuls trois d'entre eux travaillent encore aux salines, désormais mécanisées.





Peter Allard/Mauritius/Photononstop





C'est le paradis des ornithologues. Séparés de la mer par une bande de sable de 400 mètres de large, les marais de Las Salinas sont devenus une «zone humide d'importance internationale». Le site accueille plus de 70 espèces d'oiseaux migrateurs : hérons, cigognes, grues cendrées, etc. Il est aussi le lieu de nidification d'une colonie de flamants roses, que l'on peut observer depuis des abris aménagés.

●●● Derrière le rivage, l'intérieur des terres est tout aussi impressionnant, aride et oublié, immense et négligé. Il n'a jamais fait bon vivre dans cette région semi-désertique plus proche de l'Afrique du Nord que de l'Europe. Avec pas plus de 200 millimètres de précipitation par an, autant renoncer à faire pousser quoi que ce soit, à l'exception du palmier nain, du figuier de barbarie ou de l'agave qui donnent à l'endroit des airs de Mexique. A perte de vue se déploie une terre d'abandon, sableuse et poussiéreuse, où le «levante», le vent venu de l'est, s'engouffre avec une force brutale.

Pourtant, l'homme a toujours essayé de maîtriser ce territoire où ne poussent que des plantes herbacées. Dans l'Antiquité, les Romains étaient venus pour ce sol rougeoyant d'argent, de cuivre, de plomb, de quartz, d'améthyste et d'or. Le plus précieux des métaux fut d'ailleurs à l'origine de mirages plus récents. Entre 1930 et 1960, des entreprises venaient exploiter les filons avecavidité. La mine de Rodalquilar donnait près de 500 kilos d'or par an. La bourgade, étalée dans un ancien cratère volcanique, avait fière allure avec son école fourmillante, son église blanchie à la chaux et ses restaurants élégants. La fermeture de la mine a mis fin à l'éphémère prospérité. La ville fantôme, désormais située au cœur du parc naturel, compta jusqu'à 2 000 habitants. Ils ne sont plus qu'une vingtaine à errer dans deux rues dignes de ce nom. Ailleurs, les maisons des ingénieurs et des mineurs sont des bâtisses éventrées, immobiles dans le silence frémissant des eucalyptus. En bordure du village, les installations minières sont figées, comme si les bassins de décantation, les bennes et les wagons n'attendaient qu'un signe pour se remettre en marche. Mais le basalte sombre, la limonite ocre et le blanc de l'alunite sont les plaies béantes du passé. Le cyanure, utilisé pour l'extraction aurifère, a tué le sol et laissé une croûte rose sur le terrain lunaire.

Au-delà de ces carrières abandonnées s'ouvre le territoire majestueux des sierras de Cabo de Gata. Les montagnes rondes comme des mamelons se teintent de gris et de vert. Sur les crêtes, des chemins sinués débouchent sur des plateaux ondulés. Cette partie intérieure du parc donne plus qu'ailleurs la sensation d'un environnement indompté. Pourtant, là aussi, l'homme a laissé son empreinte. Les pentes des collines, couvertes de thym noir et de sarriette, sont parsemées de «cortijos», ces fermes andalouses basses et peintes à la chaux. Il y a encore une trentaine d'années, on y cultivait l'alfa, cette plante dont les longues feuilles blessaient les doigts et empoussiéraient les yeux mais que l'on ●●●

Restés inviolés, les marais servent d'escale à des milliers d'oiseaux





Àndoni Caneja/Agf/Photohotonstop

Autour du récif des Sirènes, des fonds classés en sanctuaire marin

La légende veut que, jadis, ce rocher fût peuplé de phoques dont les marins confondaient les cris avec les chants des sirènes. D'où son nom d'Arrecife de las Sirenas (récif des Sirènes). Les eaux de Cabo de Gata regorgent de sardines que la quarantaine de pêcheurs locaux capturent pour leur consommation ou pour les vendre, grillées, sur les plages en été. Le littoral étant une réserve marine, la pêche à grande échelle y est interdite.

••• vendait pour fabriquer espadrilles ou paniers. Dans les années 1950, les paysans ont abandonné leurs bâties pour tenter leur chance en ville.

Les cortijos n'abritent plus qu'une dizaine de bergers, autorisés à laisser paître leurs bêtes dans le parc. A la grande époque des transhumances, au XVIII^e siècle, quelque 600 000 têtes de bétail vagaient sur ces terres, alors plus fertiles. Et cet après-midi, on s'y croirait presque : guidé par un robuste berger, un troupeau de 200 moutons dévale la colline dans un concert de clochettes pour rejoindre la plaine de Doña Francisca. C'est le nom que portait une femme qui a marqué le coin de sa légende sombre. «Elle a vécu bien tristement, vous savez !» lance le berger sans trop donner de détails. En juillet 1928, le jour de son mariage, Francisca s'était enfuie du cortijo familial avec son cousin et amant que le fiancé tua quelques heures plus tard. Le poète et dramaturge Federico García Lorca s'empara de ce crime passionnel pour écrire «Noces de sang». Il fit de sa pièce le drame de la terre andalouse, de ses mariages régis par le sens de l'honneur et de la propriété, de ses frustrations et de ses vengeances. Un chant tellurique où les pierres portent le désir des hommes et où la lune annonce leur mort. Posé sur la plaine, au bout d'une allée d'agaves, le cortijo est abandonné. De la vaste bâtie, ses patios et sa chapelle construite par les dominicains, il ne reste qu'une succession de pièces sans toit où s'engouffre le vent.

a plupart des cortijos sont dans cet état : personne n'est disposé à les restaurer, d'autant que le parc naturel impose des normes dissuasives. Mais certaines mesures ont gardé leur prestance, notamment celles de l'époque des Morisques, les descendants des musulmans espagnols, après la reconquête catholique. Grâce à un système d'irrigation ingénieux, ils avaient su rendre ces terres fertiles, et, de-ci de-là, on devine, couverts d'herbes folles, les restes de terrasses. Des agriculteurs les labouraient encore il y a une quarantaine d'années. Jésus Contreras admire ces anciens occupants. Lui, qui était représentant de commerce, a tout lâché à 40 ans pour devenir guide sur le parc. Peau tannée par le soleil, au volant de son 4x4, il fait visiter les cortijos d'origine arabe. «Ce fut l'heure de gloire de Cabo de Gata. L'homme avait trouvé le moyen de tirer tout le suc de cette terre. Ce fut une parenthèse magnifique, mais une parenthèse», dit-il avec l'accent chantant des Andalous. Il regarde les collines qui s'étendent à perte de vue, puis ajoute : «La nature a repris le dessus. Ici, elle finit toujours par l'emporter.» ■

DIANE CAMBON

UBEDA DEUX JOYAUX RENAISSANCE BAEZA



Ces deux villes voisines, presque jumelles, ont connu un destin commun et jouissent d'un patrimoine unique en Andalousie, aux influences castillane et italienne.

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE)

Antonio Machado, le poète, aimait le paysage alentour : «Campagne, campagne, campagne/ entre les oliviers les blanches fermes/Et le chêne noir à mi-chemin/entre Ubeda et Baeza.» En 1912 – il a 37 ans –, affligé par la disparition de son épouse Leonor, morte de tuberculose, Machado est nommé professeur de grammaire française au lycée de Baeza. Il tombera amoureux de ce coin d'Andalousie et de l'antique chemin de San Antonio qu'il parcourait entre les deux bourgades. Aujourd'hui, les élèves de Baeza et d'Ubeda font le pèlerinage poétique, récitent l'ode du maître, s'arrêtent devant le fameux «chêne noir à mi-chemin».

Mieux que quiconque, le poète sévillan put dire l'intime gémellité unissant les deux bourgs distants de 8 kilomètres. De la promenade de Baeza, qui porte son nom, on perçoit nettement les contours d'Ubeda, comme si celle-ci était une projection de celle-là dans la vaste mer d'oliviers. Chaque sœur épouse élégamment le mamelon d'une colline, l'une est juchée à 735 mètres d'altitude, l'autre à 752 mètres. En 2003, c'est ensemble que l'Unesco les a déclarées «patrimoine de l'humanité».

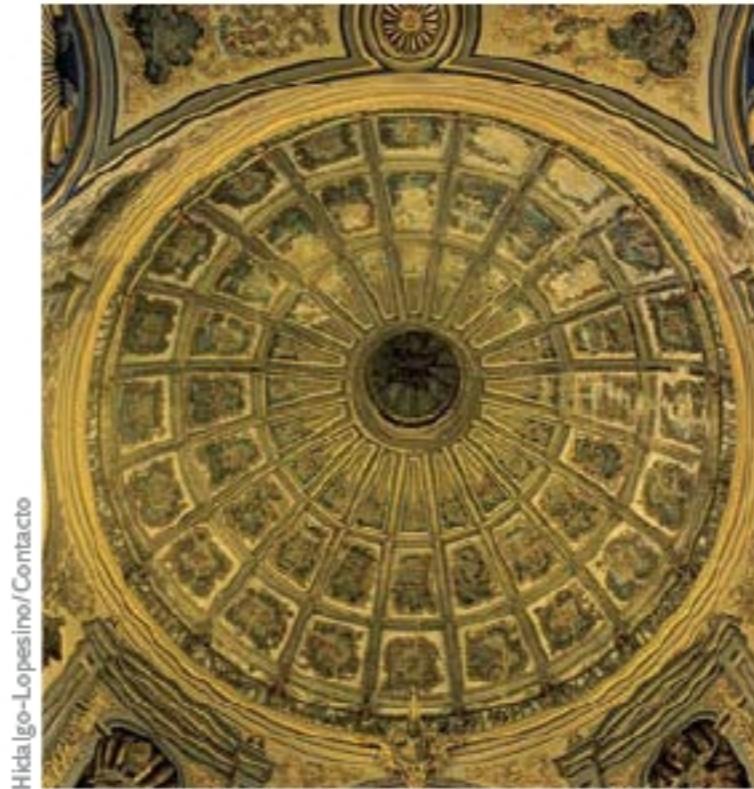
Ce jeu de miroir est lié à une histoire commune : ces villes ont connu la même Antiquité ibéro-romaine, le même passé visigothique, la même domination arabe, la même précoce Reconquête catholique sur les Almohades par

UBEDA

La puissance des lions
Posée sur son promontoire dominant la plaine du Guadalquivir, la ville, à travers ses palais et ses monuments, raconte le pouvoir des nobles que Ferdinand III avait fait venir afin d'ancre la «reconquête» chrétienne. Douze familles régentaient la cité et se sumonnaient pompeusement les «lions d'Ubeda», toujours représentés sur le blason municipal. Leurs rêves de puissance les rendant réfractaires à l'autorité royale, les souverains Isabelle et Ferdinand firent abattre les murs de la cité, en 1503. Aujourd'hui, Ubeda est tout sauf une ville-musée.

Ferdinand III de Castille, en 1227 et 1234, près de trois siècles avant la chute de Grenade. Surtout, au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, Baeza et Ubeda ont partagé un destin unique en Andalousie : l'éclosion d'une splendeur Renaissance. Aujourd'hui, en passant de l'une à l'autre, au hasard des églises et des palais, on plonge au cœur d'un savant mélange d'influence castillane et de faux air italien.

Les singularités des deux villes, voisines et cousines, donc férolement rivales, n'en sont que plus éclatantes. Face à Ubeda qui frime un peu et en impose, Baeza apparaît plus ramassée, comme figée dans le temps. C'est d'ailleurs la première impression qui se dégage de ce condensé monumental : un musée silencieux et renfermé. Mais, très vite, pour peu qu'on se laisse griser par ses veillées incurvées, Baeza imprime son charme. Sa pierre est ocre, chatoyante, gracieuse sur la place de la Constitution, où les arcades datant du XVI^e siècle servent de vestibules aux tavernes. À l'image de celle de la fontaine de la place du Pópulo, considérée comme le symbole de la cité. La pierre vient des anciennes carrières romaines de Cástulo, proche de l'actuelle Linarés, non loin de là. ■■■



Hilda Iglesias/Contacto



René Mattès/Hemis.fr

JAÉN



Splendeur des perspectives et des détails à Úbeda : la coupole de l'église del Salvador (à l'extrême gauche), l'hôpital de Santiago (photo du centre) ou ces anges baroques dans l'oratorio San Juan de la Cruz (ci-dessus).



A Baeza, une conjugaison de styles : la fontaine des Lions (sur cette photo), les fenêtres du palais Jabalquinto et le patio de l'ancienne université (en page de droite).



Agel / Photonoons top

••• C'est de Cástulo qu'était originaire Himilce, l'une des épouses d'Hannibal dont la statue domine la fontaine, entre les deux lions et deux chevaux ibériques qui crachent l'eau. Au milieu de la place, la païenne Himilce, fine et élancée, semble triompher de cette cité où le poids du religieux est écrasant. On compte en effet une vingtaine de confréries – un record national eu égard aux quelque 16 000 habitants. «Une bonne partie de l'année, on prépare activement la semaine sainte», assure Francisco, chargé de garder le Christ en argent massif de sa confrérie qui trône dans une salle remplie de vierges enluminées, en face de l'église Santa Cruz, chef-d'œuvre d'épure romane.

Baeza saisit par ses contrastes des styles, à chaque coin de rue. Ici, tout tient en un mouchoir de poche, palais, églises, couvents, placettes. Sur le haut du patio de l'ancienne université (jusqu'en 1824), l'inscription en caractères latins a quelque chose d'intimidant : «Initium sapientia temor dominis» (La sagesse commence avec la peur de Dieu) ; mais, à deux pas de l'austère édifice, le fronton du palais de Jabalquinto rayonne de lumière, avec sa façade gothique flamboyante et son ornementation plateresque (un gothique riche en décos), qui mêle pointes de diamant et pinacles, et son portail finement sculpté, bordé de... couples se livrant à des ébats sexuels à faire rougir les dévots.

Dans son intense décor de pierre, Baeza livre ses secrets. En entrant

BAEZA

Le chant de la pierre blonde

La ville, qui prospérait au temps des romains puis des Wisigoths et des Maures, fut aussi l'une des cités importantes de la «frontière» entre chrétiens et musulmans, lors de la reconquête de 1227. Après la mise au pas des chevaliers castillans par le pouvoir royal, Baeza connut deux siècles de prospérité (aux XVI^e et XVII^e siècles) grâce à l'agriculture et à l'industrie textile. Elle demeure toujours vivante et charmante.

par la porte de la Lune dans la cathédrale qui a remplacé l'ancienne mosquée en 1567, on pénètre sous l'ancien minaret par une porte mudéjar (style oriental), elle-même surmontée par une rosace gothique ; il suffit de quelques pas sous la nef pour admirer, sous l'une des chapelles, un ostensoir en cuivre et en argent massif signé Nuñez de Castro, joyau de l'art baroque espagnol. De nouveau à l'air libre, en débouchant sur la plaza Santa María, une autre curiosité accroît cette sensation de mille-feuille historique : sur le mur du séminaire San Felipe Neri sont restés imprimés, depuis le XVII^e siècle, des «vítires», ces tags rouges d'époque, peints par des étudiants rebelles avec du sang de «toro» dans un langage énigmatique.

Si Baeza invite à la découverte de ses singularités intimes, Ubeda s'exhibe, se donne à voir sans pudeur. Comme si elle était sûre de son éclat dominé par la magnificence des bâtiments Renaissance. Et c'est vrai que la place Vázquez de Molina, grande esplanade dallée, en jette. La chapelle d'El Salvador, le palais du Doyen Ortega, l'ancienne prison, l'actuelle mairie où atlantes et cariatides proclament l'harmonie de la façade : autant de bijoux qui transportent dans une Andalousie à la fois grandiose et différente, où la pierre ocre l'emporte sur la chaux. Au beau milieu de la place, l'allure altière et un brin arrogante de la statue en bronze d'Andrés de Vandelvira, l'architecte majeur de cet âge d'or, l'omniprésence des lions, en disent long sur ce sentiment de puissance.

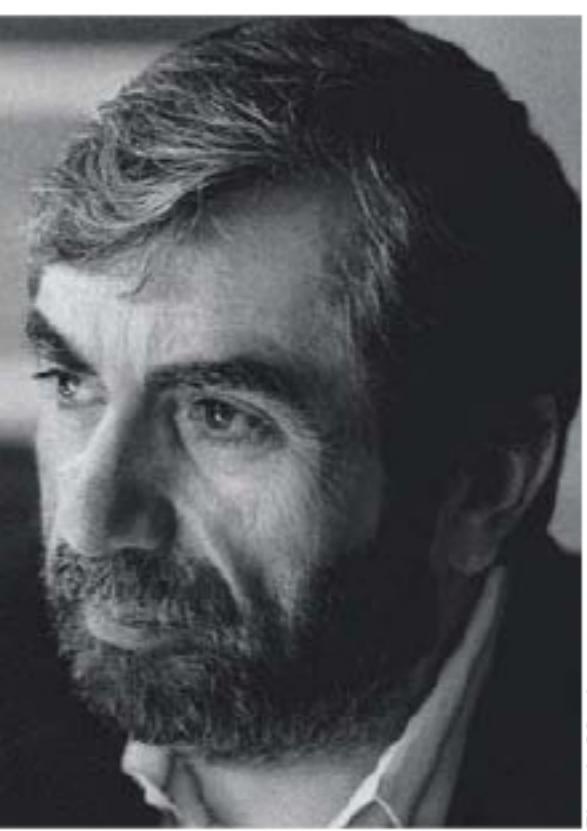
Il n'a pas sa statue, lui, mais son ombre plane sur Ubeda depuis cinq siècles. Né ici en 1477, Francisco de los Cobos Molina, secrétaire de Charles Quint et personnalité in-

fluente de son époque, est indissociable de la gloire dont la ville porte les traces. C'est lui qui fit venir une cohorte de nobles ainsi que les meilleurs architectes et artisans à l'origine des bâtiments phares d'Ubeda. Son palais n'est plus qu'un tas de ruines, mais son panthéon familial, la chapelle d'El Salvador, bâtie par Vandelvira et le sculpteur français Etienne Jamet, fascine et éblouit : en bout d'esplanade, la façade flanquée de deux tours circulaires est couverte de motifs qui conjuguent mythologie gréco-romaine et symboles chrétiens. Face au portail, comme dans la sacristie qui décline tous les styles Renaissance, ou devant le retable monumental, on nage dans la profusion. Mais rien n'est en trop.

En remontant par la calle Real ou par les remparts, les palais Renaissance se multiplient, encastrés dans des ruelles ou donnant sur une place, élégantes façades avec leurs arcs plein cintre et leur double colonnade. Place San Lorenzo, la médiévale Casa de las Torres, l'une des plus belles de la ville, héberge aujourd'hui un centre d'enseignement artistique derrière ses murs plateresques et les colonnades de son patio Renaissance. Il y a là une continuité que l'on retrouve dans d'autres domaines, de la céramique au tissage, en passant par le fer : sur cette même place, la forge Tiznajo s'enorgueillit de ses lampadaires polychromes, de ses ferrures zoomorphes ou de ses heurtoirs aux formes incurvées. Francisco, cinquième génération de forgerons, se dit l'héritier des maîtres de la Renaissance. A l'entrée de la forge, il a reproduit à l'identique une grille de la chapelle du Salvador. Comme pour souder le présent aux splendeurs passées. ■

FRANÇOIS MUSSEAU

La terre, les hommes et l'olivier



Ricardo Martín

PAR **ANTONIO MUÑOZ MOLINA**

Fils d'agriculteurs d'Úbeda, cet écrivain est aujourd'hui l'un des grands de la littérature espagnole. Plusieurs de ses romans, tels «Beltenebros», «Pleine lune» (Prix Femina 1998) ou «En l'absence de Blanca» ont pour décor son Andalousie natale. Installé partiellement à New York, il évoque pour GEO cette campagne de Jaén où il a grandi. «Dans la grande nuit des temps», son dernier roman, a paru au Editions du Seuil début 2012.

Quand je voyage en voiture de Madrid à Grenade, il y a toujours un moment où ma fatigue s'apaise, même si je suis encore loin de ma destination, et où il me semble que la route devient plus dégagée, l'air plus limpide. J'ai passé les tunnels et les virages difficiles du défilé de Despeñaperros, j'ai vu comment les oliviers succèdent aux pins en même temps que les rochers escarpés cèdent sous les ondulations des collines. Au sommet de l'une d'elles, mon regard s'élargit face au paysage qui s'étire vers le sud, jusqu'aux traits bleutés de la sierra Mágina et de la sierra Cazorla. Les embouteillages de Madrid, la monotonie des horizons plats et des lignes droites de la Mancha sont derrière. Maintenant, conduire sur l'autoroute est un plaisir tranquille, surtout s'il est accompagné d'une musique adéquate et d'une disposition d'âme favorable. Je ne vais pas prendre la déviation jusqu'à ma ville natale, Úbeda, ni m'arrêter dans ma province de Jaén, mais la sensation d'être arrivé sur une terre en laquelle je me reconnaît me remplit de légèreté. Devant mes yeux, pas un détail qui ne m'est pas familier, même si tous ont la fraîcheur de la découverte, surtout aux jours clairs et lumineux de l'automne ou du printemps, quand la lumière est moins crue, plus nuancée.

Dans n'importe quel autre lieu que je visite, ma vision des choses tend à être surtout esthétique : je vois la beauté d'un groupe de maisons entre les arbres, le cours d'un fleuve, le violet profond d'une montagne dans le lointain. A Jaén, même si je me sens toujours transporté et ému par la beauté, je perçois aussi que ce n'est pas un simple mirage de couleurs et de formes, mais le témoignage d'un mode de vie et le résultat du travail humain. Je vois les oliviers, et je sais si la récolte approche ou s'ils ont seulement commencé à fleurir. Dans leur alignement parfait, dans les sillons qui courent parallèles et entourent les troncs lourds, je reconnaît le fruit d'un effort qui m'est très familier, d'une tradition de sagesse et d'habileté dont je fus témoin dans la première partie de ma vie, et à

laquelle j'aurais dû appartenir comme mes parents, mes grands-parents et mes arrière-grands-parents.

Le passager du train, le vacancier, regarde la mer comme un panorama de valeurs chromatiques, admire les bleus, les gris du ciel et des nuages, les crêtes des vagues, les panaches blancs de l'écume, comme les éléments d'un spectacle offert pour être observé ; le pêcheur, le marin, en revanche, voit beaucoup plus de choses et d'une autre manière, en leur attribuant une signification urgente et pratique. Il m'arrive la même chose dans la province de Jaén : ce que je vois surtout, plus que la nature, c'est le travail. Et le présent immédiat a pour moi un parfum de passé. Y a-t-il un arbre qui paraît plus primordial que l'olivier ? C'est une plante que les agriculteurs méditerranéens ont développée patiemment durant des millénaires, presque un objet, autant modelé par les mains qu'une jarre d'argile. Quand je reviens d'un voyage récent dans des pays moins secs, le paysage de Jaén m'écrase par sa qualité abstraite, l'austérité de chacun de ses traits. La terre des collines et des oliveraies possède une sécheresse rugueuse, seulement adoucie par les brumes de la distance et la couleur de miel du soleil. Un olivier, un rocher, un fleuve, une maison blanche : chaque élément du paysage se détache sur un espace vide, comme réduit à sa caractéristique la plus essentielle.

Dans les champs d'oliviers de Jaén, il n'y a pas de forêts qui empêchent de voir les arbres : chaque arbre est seul, à sa place, dressé comme un être humain, avec son vert grisâtre et austère qui plaisait tellement au poète Antonio Machado, avec son écorce dont le toucher rude a quelque chose de celui d'une main paysanne. Des gaules de bruyère ont frappé ces branches, des mains rapides ont picoré entre les sillons cherchant les olives tombées et, à une autre époque, des groupes d'hommes pliés en deux creusaient avec des houes la terre dure pour l'irriguer et l'oxygener. Ils en grattaient la croûte pour arracher les racines parasites des sisymbres qui, pour l'oléiculteur, étaient un ennemi mais qui, pour celui qui regarde le paysage en esthète, sont d'admirables taches d'un jaune plus clair et plus pâle que celui des fleurs d'olivier. Ce ciel si bleu et sans limites se change presque en blanc à la courbe de l'horizon, comme dans certains paysages du peintre Edward Hopper, et se dissout peu à peu dans l'autre bleu légèrement plus sombre des montagnes. Mais je sais que cette beauté de paradis signifie aussi que se prolonge la sécheresse monotone, et je la remarque à la blancheur calcaire de la terre, à la poussière que soulèvent un tracteur, un troupeau de brebis sur un chemin. Aussi loin que je me souvienne, la pluie a été un prodige joyeux, un don nécessaire, mais accordé mesquinement par ces puissances vers lesquelles les paysans de la génération de mes grands-parents se tournaient avec une méfiance rancunière, un fatalisme mélancolique. Sur les terres de Jaén, il y a des plantations fécondes et des bosquets d'osiers ou de joncs, des vergers aussi fertiles et verts que des oasis d'Egypte, mais une partie

de la vie de ceux qui dépendent du champ fut toujours conditionnée par la rareté de la pluie, l'une des forces décisives dans le façonnement des paysages. Je me réjouis quand je traverse ma terre natale dans un jour clair et ensoleillé, mais j'aime plus encore la voir détrempée et sombre, quand l'air a été lavé par la pluie récente. Je sais aussi distinguer de loin si une oliveraie est en terre sèche ou irrigable, je vois les roches pelées où s'accroche la ville de Jaén, la grappe de maisons blanches d'un village posé sur un rocher, parfois au pied d'un château en ruine. Et j'ai, d'une manière physique, conscience de la menace permanente de l'aridité contre laquelle les paysans ont passé des siècles à se défendre, et qui s'est encore accentuée aujourd'hui, à cause du changement climatique. Mais, puisque cette sécheresse quotidienne nous a appris le miracle de l'eau, quel plaisir de la voir jaillir par les tuyaux des réservoirs, bouillonner dans les canaux, serpenter sous les coupoles des grenadiers et les taches vertes du chiendent... Dans beaucoup des maisons blanches que l'on voit depuis la route, il demeure des puits comme ceux qui nous intriguaient et nous effrayaient quand nous étions enfants, quand nous regardions le miroir de l'eau au fond de l'obscurité humide, quand nous criions pour écouter l'écho avant de tirer le seuil de zinc qui cognait contre les parois de pierre.

Les couleurs et les volumes aussi sont élémentaires : le blanc de la chaux, les angles aigus, les toits couleur d'argile, le grès des palais et des églises qui, au soleil, prend l'éclat blond du blé. Si je voyage au mois de juillet, je vois les champs d'orge et de blé tout juste moissonnés : de nos jours, ce sont les moissonneuses batteuses qui laissent leurs traces serrées, mais je me souviens du temps où cette tâche épuisante était encore celle des équipes de moissonneurs avec des fauilles, vêtus de pantalons de velours, coiffés de larges chapeaux de paille. Une partie du paysage de Jaén est le fruit d'un « patrimoine du retard », d'une immense injustice. Ces oliveraies, ces étendues de céréales ne donnent qu'une récolte par an, et la majorité des gens qui habitaient dans ces beaux villages blancs dépendaient d'un salaire journalier incertain, dû aux hasards des sécheresses et aux caprices du marché. Une partie du retard de Jaén est née de ces cultures quasi uniques qui l'envahissent et grimpent parfois jusqu'aux rochers arides où le travail de la terre est une obstination insensée. Enfants, nous aimions entendre nos maîtres dire que notre province produisait plus d'huile d'olive que n'importe quelle autre partie du monde, mais plus tard nous avons su que la majeure partie se vendait pour un bénéfice ridicule, parce que les fabriques étaient archaïques et qu'il manquait peut-être l'esprit d'entreprise qui fonderait de véritables industries et transformerait nos océans d'olives noires en or. Les choses ont un peu changé : la mécanisation de la culture et de la récolte est allée de pair avec une meilleure connaissance des implications environnementales de l'olivier, avec un progrès notable dans la commercialisation de nos meilleures

variétés d'huile : aujourd'hui, dans les supermarchés de New York, on ne voit plus seulement des étiquettes italiennes ou françaises, dont certaines cachaient probablement des huiles de Jaén vendues en vrac et mises en bouteille loin de nos frontières. Maintenant, j'y trouve plus facilement des bouteilles où figurent les noms de certains lieux de ma jeunesse. Et il me semble que, malgré la distance, je peux rétablir les liens suprêmes qui partent du palais et viennent, par vagues, bouleverser la mémoire.

Je traverse ces terres familières mais je ne m'arrête pas : ceci aussi est une tradition des voyageurs. Jaén est au centre, entre la Mancha et une Andalousie plus connue, comme une frontière qu'il est facile de franchir sans y prêter attention. Plus jeune, je m'attristais de ce manque d'identité évident, de cette invisibilité de la terre où j'étais né. On dit Grenade et on pense à l'Alhambra, on dit Cordoue et on voit les arches classées de la mosquée, on dit Séville et on voit la Giralda ou le quartier de Santa Cruz. Cadix et Málaga ont des noms qui contiennent une part de poésie. Mais à quoi pense l'étranger quand il entend le mot Jaén ? Et pourtant il y a tant de paysages, tant de mondes dans cette province : une cathédrale avec des frontispices d'anges et de saints où nichent les oiseaux, des montagnes profondes avec des sangliers et des cerfs, des ravins et des cascades d'écume, des villages érigés en tours de guet sur des pics ; des villes aux places Renaissance et aux palais de pierre qui semblent appartenir aux collines vertes et civilisées de Toscane ; des fleuves qui avancent lentement entre des berges de terre rouge.

Et le travail, partout. Les traces de l'effort humain, de la difficulté à récolter les fruits de la terre, de l'ingénierie et de la patience nécessaires pour obtenir quelque chose à partir de presque rien, pour se faire une vie avec ce que l'on a sous la main, de la chaux, du bois d'olivier, de l'argile, du grès, de l'osier, de l'alfa ; pour retenir et distribuer l'eau ; pour s'inventer une dignité dans l'indigence. Quand j'étais très jeune, cela me complexait que mon accent ne soit pas plus clairement andalou et que ma terre soit située sur cette frontière où les identités sont plus floues, parce que s'y croisent les chemins de la Mancha et du Levante, comme il y a longtemps, sur les sentiers de Despeñaperros, se croisaient les muletiers qui transportaient le vin et les fromages vers le Sud et ceux qui portaient les barils d'huile jusqu'au Nord.

Aujourd'hui, ce qui me plaît précisément, c'est ce que je regrettai avant, cette terre de frontière perméable, cette difficulté à cadrer, malgré les efforts officiels, avec le cliché réglementaire de l'Andalousie. Peut-être que la croisée des chemins m'a rendu dépendant de la quête d'autres horizons. Mais l'intensité des sensations de l'enfance a laissé ces lieux gravés dans mon âme. Et je n'ai pas besoin de revenir pour les habiter intimement, aussi loin que je me trouve. ■

TRADUIT DE L'ESPAGNOL ET ADAPTÉ PAR
LAURE DUBESSET-CHATELIN ET PIERRE SORGUE



ANGEL LEÓN

A Cadix, le pêcheur des saveurs océanes



A 34 ans, le «chef de la mer» est le dauphin proclamé de Ferran Adrià, le Catalan désigné un temps comme «meilleur cuisinier du monde». A Cadix, où il est né, Angel León s'est fait pêcheur sur la barque de son père, puis sur des chalutiers, avant de voyager au Japon. Il a appris la cuisine à Séville, puis en France. En 2007, il a ouvert Aponiente, à El Puerto de Santa María. Sa carte, très innovatrice, basée exclusivement sur le poisson, a mis du temps à s'imposer. Il s'est entêté, a utilisé les écailles et les yeux de poisson comme épaississant, a imaginé un système de clarification des bouillons par des filtres d'algues. Angel León accompagne son chorizo de maquereau et ses charcuteries marines avec un pain dont la pâte mêle des algues, du plancton ou une farine de crevettes grises. Sa cuisine, saluée par une étoile Michelin en 2010, redonne gloire aux poissons locaux. Ses salaisons et ses escabèches de science-fiction s'enracinent dans les paysages et les plages où court son enfance.

*Le restaurant : Aponiente, C/ Puerto Escondido 6, El Puerto de Santa María (Cadix). Fermé de novembre à mars. Prix moyen : 65 €.
Tél. : 956 85 18 70. wwwaponiente.com*

LES RACINES DE L'AVANT

Gaspacho à la réglisse, chorizo de maquereau... Des jeunes chefs puisent dans la richesse de la tradition culinaire andalouse pour offrir une gastronomie contemporaine de haute volée. Portraits de cinq artistes.

PAR ESPERANZA PELÁEZ (TEXTE), PIERRE SORGUE (TRADUCTION), ALVARO FERNANDEZ PRIETO (PHOTOS)



-GARDE





DANI GARCÍA

A Marbella, le prince du gazpacho andalou



Le dernier dessert de Dani García se présente dans une petite caisse de carton, comme celles de son enfance dans lesquelles les gamins élevaient les vers à soie. A l'intérieur, sur des feuilles de mûrier blanc, reposent de délicats cocons en sucre cotonneux, emplis de fraise acidulée et d'une crème de fromage et de yaourt : «Presque tous mes plats naissent d'un souvenir gustatif. Ma cuisine est le désir de retrouver ces saveurs», explique le jeune chef. A 37 ans, Dani García ressemble à un adolescent. Fan de l'iPhone, des jeux vidéo, du Coca-Cola, passionné de pop espagnole et de corrida, le chef qui révolutionna la cuisine andalouse alors qu'il avait à peine plus de 20 ans a mûri, sans perdre sa liberté créatrice. Ses réinterprétations du gazpacho (la soupe froide traditionnelle des campagnes andalouses) lui ont apporté une renommée internationale : gazpacho de cerises avec une neige de fromage de chèvre, des anchois et des pistaches ; gazpacho de betterave à l'eau d'huître gelée ; gazpacho de pousse-pied (un fruit de mer) à la réglisse...

Tous les plats de Dani García parlent de la tradition gastronomique andalouse, des plages de Marbella – où il passa son enfance et où se trouve son restaurant, Calima (deux étoiles Michelin) –, et du marché où, chaque samedi, il accompagnait son père. Ce n'est pas la Marbella du luxe tapageur, mais le village de pêcheurs dont quelques rues conservent encore le souvenir. «En été, se souvient-il, dans les "chiringuitos", les gargotes de la plage, nous mangions des sardines dorées "en espeto", plantées sur des morceaux de bambou enfoncés dans la braise.» Il rend hommage à ces petits restaurants avec sa «cajita de espeto», petite boîte dans laquelle il remplace les sardines par des anchois marinés et rôtis qu'il présente sur des buchettes de bambou et un fond rappelant le sable de la plage et les braises du feu. Dani est devenu l'un des spécialistes mondiaux de la cuisine à l'azote liquide : la technique appliquée aux «Cartouches» de papier comestible, feuilles de jambon «iberico» ou perles de glace, est toujours au service des saveurs. La cuisine de Dani García est d'avant-garde, souvent pleine d'humour. Mais son âme est aussi vieille que la gastronomie andalouse.

Le Restaurant : Calima, C/ José Meliá, Marbella. Fermé de novembre à mars. Prix moyen : 135 €. Tél. : 952 76 4252. www.restaurantecalima.es

CHARRO CARMONA

A Antequera, l'historienne des délices disparus

Fille d'agriculteurs et autodidacte, cette quinquagénaire incarne l'esprit féminin et maternel de la cuisine traditionnelle. Charro Campona exhume des recettes antiques de la région d'Antequera, sa ville natale au cœur de l'Andalousie. A 40 ans, alors mère de deux enfants en bas âge, elle a ouvert un bar à tapas dans le bourg, puis elle a acquis une demeure du XVII^e siècle pour y créer son auberge chaleureuse. Elle a parlé avec les femmes du village et a mené des recherches en compagnie de Fernando Rueda, historien-gastronome de Málaga, pour tirer des recettes de l'oubli. Comme le chevreau «à la pastorale», désossé et onctueux dans son ragoût aux amandes, ou le «lomo de orza», une échine de porc conservée dans la graisse qu'elle sert chaude. La «porra» est une soupe de tomate typique d'Antequera, mais Charro la prépare avec des oranges. «Autrefois, il n'y avait pas de tomates en hiver», explique-t-elle. Elle a aussi retrouvé des «desserts de couvent» comme le «bienmesabe», un biscuit de cheveux d'ange et de confiture d'orange. Avec les plats, Charro offre un texte qui en raconte les histoires et les recettes, «seule manière pour qu'elles ne se perdent pas», dit-elle. Généreuse comme peut l'être ce pays.

*Le restaurant : Coso de San Francisco, C/ Calzada 29, Antequera (Málaga). Prix moyen : 30 €. Ouvert toute l'année.
www.cososanfrancisco.com*





ALEJANDRO SÁNCHEZ

A Almería, l'ami de la Méditerranée populaire

La province d'Almería est un désert accolé à la mer. Une terre qui n'a connu la richesse qu'avec l'agriculture sous serre. Avant Alejandro Sánchez, personne n'aurait osé en revendiquer la cuisine traditionnelle. Il a vu le jour à Roquetas de Mar, un village de la côte. Sa carte sentimentale demeure marquée par les plats de sa grand-mère : «La cuisine d'Almería est très pauvre, explique-t-il. Nous avons des poissons, de la farine de maïs, du piment sec et du cumin. Les poissons sont ceux qui ont le moins de valeur commerciale comme le "pintaroja" (un petit requin) ou le poisson volant». Alejandro se fit d'abord sommelier, étudia à Barcelone, passa à Madrid, à Mexico et en Galice. Il revint à la maison, et retourna aux recettes de sa grand-mère. Sa cuisine rajeunit les plats d'Almería comme les «migas» (pain frit dans l'huile) ou le «caldo quemao» (une soupe de poisson au piment sec). Ici, les bouillies de maïs épousent le «cazón» (un requin de Méditerranée) et le fromage piquant. L'«ajoblanco» (un gazpacho d'amandes d'origine andalouse) équilibre les saveurs rondes des sardines marinées et agrémentées de raisin moscatel. A Roquetas de mar, Alejandro Sánchez entretient une relation quotidienne avec les patrons pêcheurs qui lui réservent leurs meilleures prises. Son produit phare demeure la grosse crevette rose qu'il propose à peine tiédie, mais les poissons bleus (sardine, thon, anchois), ceux de roche ou ses conserves maison servent une gastronomie moderne qui lui vaut une étoile au Michelin. Au chapitre des vins, les «fino» ou la «manzanilla» (vins «jaunes» de Jerez) au parfum de pain grillé, s'entendent à merveille avec ses plats. Ses huiles d'olive sont produites dans le désert d'Almería, tout proche. A transformer le modeste en fastueux, Alejandro triomphe aujourd'hui jusqu'à Hongkong, où il a ouvert un restaurant.

Le restaurant : Alejandro, Avenida Antonio Machado 32, Puerto de Roquetas de Mar, Almería. Ouvert toute l'année. Fermé le lundi, le mardi soir et le dimanche soir. Prix moyen : 80 €. Tél. : 950 32 24 08. www.restaurantalejandro.es

FRANCISCO GARCÍA

A Cordoue, l'étoilé des richesses de la terre

Dans les années 1970, les parents de Francisco (Kisko) García ouvraient El Choco, une modeste taverne de tapas dans le quartier de la Fuensante à Cordoue. Kisko a grandi entre les fourneaux. Plus tard, il élargit sa formation en travaillant avec des chefs comme Joan Roca ou Dani García. De retour chez lui, ce jeune homme simple et joyeux a transformé El Choco en un grand restaurant, jusqu'à être proclamé «meilleur espoir de la cuisine andalouse» en 2006, puis obtenir une étoile au Michelin en 2011. A 33 ans, Kisko García est l'un des chefs qui reflètent le mieux l'essence multiculturelle de cette terre : «Si je devais choisir un mot pour résumer ce que je fais, je choisirais "créole", une distillation de tout ce que j'ai reçu», dit-il.

Cordoue respire l'histoire. Avant d'être la capitale du califat andalou, elle appartenait à la Bétique, la région qui produisait les huiles les plus appréciées de la Rome antique. Et Kisko García, qui se définit comme un «chef sentimental», cherche à transmettre l'émotion de ces recettes séculaires. La carte de son restaurant puise dans le passé pour une bouillie de maïs, pour un gazpacho blanc qui remonte à l'époque romaine, ou un salmorejo, soupe épaisse typique de la cuisine cordouane. Mais Kisko les combine avec des saveurs nouvelles, parfois insolites : son «salmorejo califal» est un délice délicat où la soupe s'enrichit d'un gel de vin andalou sec, d'une pâte à pizza très fine, d'anchois et de tomates cerise confites.

Il propose aussi les classiques locaux comme le «caldero», un ragoût de viande, et la queue de taureau, qu'il décline en raviolis ou en croquettes. Cette année, sa carte, qui change en fonction des saisons, accueille l'albur (un poisson du Guadalquivir) accompagné d'oignons confits et de fleurs comestibles.

Sa cuisine, simple en apparence, implique une technique qui souligne la vérité du goût. Les arômes sont andalous, les épices et les parfums aussi : fleur d'orange et citron. L'huile d'olive vierge est son produit fétiche. Les légumes bio proviennent de la vallée du fleuve Guadalquivir (Kisko travaille avec le même producteur qui fournissait son père), et la montagne lui offre les viandes, les truffes et les fromages artisanaux. L'Andalousie dans une assiette.

Le restaurant : El Choco, C/ Compositor Serrano Lucena 14, Cordoue. Ouvert toute l'année. Fermé dimanche soir et lundi. Prix moyen : 45 €. Tél. : 957 26 48 83. wwwrestaurantechoco.com





SIERRA NEVADA

ALPUJARRAS, LE PAYS DE NULLE



Au sud de la Sierra Nevada,
des villages oubliés s'agrippent
à des ravins encaissés. Un monde
en soi, peuplé de légendes,
où bergers et artistes vivent en
harmonie avec la nature.



PART



Jardins suspendus

Des arbres fruitiers, des haricots, des aromates et quelques légumes : les villageois des Alpujarras tirent leur pitance des potagers aménagés en terrasses autour de leurs bourgs. Comme ici, à Capileira.

Pampaneira, Bubión, Capileira. Accrochées au ravin telles des taches fluorescentes, les trois bourgades grimpent en guirlande en direction des neiges du Mulhacén, le plus haut sommet (3 479 mètres) de la Sierra Nevada et de la péninsule Ibérique. Elles se tiennent en une poignée de kilomètres, entre 1 050 et 1 436 mètres d'altitude, unies par une petite route taillée à la serpe ou par l'antique chemin communal bordé de noisetiers, de figuiers et d'oliviers centenaires. Pampaneira, Bubión, Capileira, sorte d'étendard trinitaire des Alpujarras, ce massif méridional d'où, les beaux jours, on aperçoit les eaux de la Méditerranée et les côtes marocaines.

Perles enchâssées à flanc d'un amphithéâtre naturel, on les sent complices et rivales, liées par un destin commun. On y trouve les mêmes églises aux tours de style mudéjar (d'influence musulmane, mais construites après la reconquête catholique), les mêmes placettes carrelées d'ardoise, les mêmes ruelles au tracé ondulé et tombant à pic, le même soin infini porté aux vergers bordant chaque maison, les mêmes fontaines où une eau cristalline chute avec fracas. Le même artisanat, aussi, les «cestas», ces paniers en osier tressé, ou les «jarapas», tapis tissés en laine de mouton.

Il serait pourtant erroné d'y voir un simple décor de carte postale. Certes, les très strictes «normes urbanistiques» imposées depuis les années 1990 impriment à ces bourgs cousins une homogénéité esthétique. Certes aussi, on y vit essentiellement d'un tourisme attiré par des villages pittoresques reconnus dans des cirques montagneux et par une région que l'Unesco a déclaré «réserve de la biosphère», en 1986. Et pourtant. Au cours des longs mois d'hiver, lorsque les bourgs des Alpujarras sont renvoyés à leur antique solitude, se dégage une atmosphère de traditions perpétuées, de modes de vie préservés.

Il n'y a qu'à suivre le sexagénaire Antonio Estévez Pérez, «Nono», quitter dès l'aube sa bicoque et son jardin potager; monter les ruelles pentues de Capileira avec son mulet chargé d'outils; rejoindre tout là-haut, sur le chemin du Mulhacén, une ferme rudimentaire dont un émigré à Barcelone lui a confié la charge, et où, au seul feu de cheminée, il se cuisinera son repas quotidien, de sempiternels haricots aux patates, aromatisés de fenouil. Un homme de peu de paroles, Nono, la

peau tannée, l'allure âpre : «Ici, on n'a jamais vraiment su ce qu'était le luxe. Le chauffage, c'est la cheminée et les animaux; la salle de bains, la source et les feuillages.» Il fut tour à tour garde-forestier, éleveur de mouton, petit cultivateur; à peine a-t-il quitté ce vallon de Poqueira, il n'a d'ailleurs pas vu un hôpital ou une clinique de son existence. «Je suis né chez moi», clame-t-il en guise de présentation. A ses côtés, Celestino, un ouvrier du BTP baptisé «Forest Gump» pour sa lubie de parcourir ces vallées au pas de course, prend une moue de dépit en montrant au loin une départementale défoncée par quantité de nids-de-poule : «On a toujours été oubliés, négligés. C'est moins le sud de l'Europe que le nord de l'Afrique.»

Les Alpujarras, qui englobent aussi bien ce ravin de Poqueira que les autres vallons entaillés dans les contreforts sud de la Sierra Nevada, est un monde en soi. A première vue, les habitations s'apparentent aux typiques maisons andalouses blanchies à la chaux, ornées de plantes et de géraniums à profusion. Oui, mais pas seulement. Les cheminées – des tourelles effilées, couvertes d'une lamelle noire – d'où la fumée sort par des ouvertures latérales, n'existent nulle part ailleurs. Le toit plat, le «terrao», est aussi

Un petit air d'Atlas

A Bubión, on se croirait dans les montagnes du Maghreb. Les Berbères qui occupaient la région au XVI^e siècle léguèrent à ses hameaux leur architecture particulière. Coiffés de cheminées coniques, leurs toits plats servent à faire sécher au soleil les fruits et le blé. Avec leurs épais murs d'argile et leurs rares ouvertures, les maisons sont aussi adaptées aux hivers froids et aux fortes chaleurs estivales.



une singularité autochtone : de grosses poutres en châtaignier surmontées de plaques en ardoise, d'adobes (briques d'argile non cuite) et, tout au-dessus, de «launa», une épaisse couche d'argile imperméable de couleur grise qui réfléchit la lumière. Chez Nono, comme chez qui-conque, le «terrao» est à la fois un toit et un sol où on séche le poivron rouge, les grains de blé ou les haricots. Angel, un costaud mal attifé qui tient un bar à Bubión, démystifie : «Les visiteurs s'extasient parce qu'on a depuis toujours fait avec les moyens du bord. Mais, par le passé, la pauvreté et l'isolement étaient tels que rien ne pouvait être amené de l'extérieur.»

N'empêche. Ces vallées d'accès difficile, loin des villes (Grenade ou Motril sont à plus d'une heure par une route étroite et sinuose), le plus souvent plongées dans un silence de cathédrale, fascinent. Depuis longtemps. «Un pays de nulle part», écrivait le poète García Lorca. Ce sont les Alpujarras que choisit l'écrivain britannique Gerald Brenan, en quête d'un endroit perdu pour se consacrer à l'écriture ; entre 1920 et 1934, il séjourna à Yegen, d'où il tira des observations sur les coutumes locales décrites dans «Au sud de Grenade» : «Ses maisons grises aux formes cubiques, en rapide chute sur le flanc de

Le toit de l'Espagne

Perchée à 60 km au sud de Grenade, la région des Alpujarras aligne ses vallées fertiles creusées de profondes gorges sur le flanc méridional de la Sierra Nevada. Ses cimes, qui tuent les 3 500 m, sont les plus hautes d'Europe après celles des Alpes.

colline, collées les unes aux autres (...) suggéraient quelque chose construit par des insectes», peut-on y lire.

La passion de Brenan, qui mourra près de Málaga en 1987, fera des émules. Des écrivains ou des artistes, épris de quiétude et d'authenticité, se sont installés durablement dans les vallons des Alpujarras. Crâne dégami et lunettes rondes, Paco Pérez, l'hôtelier, évoque avec émotion son amitié pour le peintre japonais Shu Ichimura, qu'il a nourri et logé à l'œil pendant un quart de siècle. Ses toiles, qui transfigurent les villages du



Poqueira sous la forme de paysages en mouvement, hallucinés, tapissent l'hôtel-restaurant de Paco. Il est inconsolable depuis la mort d'Ichimura, fauché par un cancer en 2004 : «Il m'a légué toute son œuvre. Beaucoup m'ont proposé des sommes faramineuses. Mais il faudrait vraiment que je sois sur la paille pour en vendre une seule!»

L'univers des Alpujarras, son magnétisme, semblent propices à la dimension mystique. Ce n'est peut-être pas un hasard si, un jour, on est venu y débusquer la réincarnation d'un lama. Fin 2011, le quotidien local «Ideal» célébrait le ●●●



Susana Giro/Blue Photo



Plus que huit bergers

Voici l'un des derniers gardiens de moutons des Alpujarras. Chaque matin, Antonio et son mulet quittent Capileira pour gagner les alpages. Les élevages ovin et porcin se maintiennent dans les villages, malgré l'arrivée de nombreux citadins.

●●● 25^e anniversaire de la désignation par des dignitaires bouddhistes d'Osé Torre, fils de Francisco et María, deux natifs de Bubión, lui maçon, elle employée au centre de méditation qui, sur le versant d'en face, surplombe le ravin de Poqueira. Le petit Osé avait ensuite rejoint le Népal pour une vie monastique. «Cette histoire nous a tous marqués au village, témoigne la secrétaire de mairie. Régulièrement, des gens viennent nous demander ce qu'il est advenu du jeune lama.» Osé ne réside ni à Bubión ni au Népal : il a rompu ses vœux et entrepris depuis 2008 des études de cinéma à Madrid.

De Brenan au jeune lama, plusieurs de ces destins donnent lieu par ici à des versions plus ou moins fantaisistes. Le terrain est fertile : les Alpujarras sont prolifiques en légendes. L'une d'elles a pour théâtre «le barranco de la sangre», le ravin du sang. Passé Poqueira, la petite route qui serpente le long des Alpujarras débouche sur un terre-plein envahi de broussailles et de thym sauvage, traversé en contrebas par un torrent dont les pierres et le lit ont été rougis par une eau

fortement chargée en oxyde de fer. «Ça, c'est l'explication logique, commente José, un jeune du coin, qui connaît tout de la région. Mais la version populaire dit qu'a eu lieu ici une bataille particulièrement féroce entre les chrétiens et les morisques, ces musulmans qui avaient dû se convertir au catholicisme après la reconquête de Grenade en 1498.»

En 1569, ces descendants de musulmans qui ne supportaient plus le joug catholique se rebellèrent. Les vallées escarpées des Alpujarras furent leur ultime réduit, les troupes de Felipe II finirent par étouffer la révolte. On raconte que dans ce ravin, le sang des chrétiens coulait vers le haut, celui des morisques vers le bas. Ils ne pouvaient se mélanger. José sourit : «Les légendes, comme l'histoire, sont écrites par les vainqueurs...»

L'expulsion définitive des morisques provoqua un cataclysme économique, social et culturel. Entre 1561 et 1587, les Alpujarras perdirent 69 % de leur population, pour l'essentiel des agriculteurs prospères. On les repeupla tant bien que

mal avec 2 000 familles catholiques venues de Castille, de Galice, du reste de l'Andalousie. La polyculture s'appauvrit. Par haine des Maures, les nouveaux occupants arrachèrent des milliers de mûriers blancs (à l'origine d'une des plus belles soies de l'époque), remplacés par des châtaigniers. Pourtant, quelques familles morisques, épargnées, se chargèrent d'enseigner leur savoir. Les cuisinières d'aujourd'hui leur en sont grées, lorsqu'elles préparent l'*«aliño»* – une sauce mêlant pain frit, ail et poivrons – ou les succulents desserts – *«pestiño»*, *«roscos»* ou *«soplillo»* à base de miel, d'amandes et de sirop.

Le legs le plus crucial, ce sont les «acequias», les canaux d'irrigation dont les cultivateurs disent, unanimement admiratifs, qu'ils sont «irréprochables». Sur la route de Pitres, en descendant vers les bourgades de Mecina et Fondales, noyées dans des champs d'oliviers et d'amandiers en fleur, on se fait une idée de l'ingéniosité des morisques et de leurs successeurs : chaque maison ou presque possède sa propre terre cultivée et son jardin potager, aménagés en terrasses par des murets de pierre très soignés. «Chacun reçoit l'eau des canaux à heure dite, assure un retraité. Il n'y a jamais d'ennui.»

Les Alpujarras furent intensément cultivées jusque dans les années 1980, y compris les parties hautes de ses ravins. Mais l'élevage et l'agriculture sont aujourd'hui en berne. Les hommes ne voulurent plus suer à dos de mulet ou sur une charrue pour des miettes : ils émigrèrent en masse vers Almería, Barcelone, l'Allemagne. Ceux qui restèrent vécurent à l'heure du troc : des grains de blé contre un pain, une caisse d'oranges contre une de patates, un jour de travail dans ton champ contre un autre dans le mien... «À l'époque, on était autosuffisants. Tout ce qu'on mangeait, notam-

UN ENFANT DE LA RÉGION FUT CHOISI COMME RÉINCARNATION D'UN LAMA

ment le porc (le sacrifice de l'animal en hiver est une tradition locale très importante), était produit sur place. Aujourd'hui, si on manque de fioul, on meurt dans les trois jours !» rigole Ascensión, une petite femme couverte d'un fichu. Elle vit à Trevélez, la commune la plus élevée d'Espagne (1476 mètres), l'une des plus isolées aussi. Entourée de hauts pics, la bourgade blanche respire la montagne, son charme, ses contraintes. «La belle saison dure le temps d'un clin d'œil ici, poursuit Ascension. Sinon, c'est rude.»

Bravant l'adversité, Trevélez gonfle le torse. Certes, le village, 823 habitants, a perdu une bonne partie de sa population en trois décennies, mais il tient bon. Comme ailleurs dans les Alpujarras, on y vit du tourisme, et encore de l'élevage, de la distribution d'aliments et des salaisons des jambons «serranos» (de montagne) réputés grâce à l'air froid et pur qui souffle à cette altitude. La tradition était déjà

certifiée «de qualité» par la reine Isabelle II en 1862, et le sceau royal figure d'ailleurs à la mairie. De tout cela, Manuel Mendoza est fier. Quadra, le ventre prospère, «Manolo» est de ces ruraux qui répartissent leurs journées en mille activités : tenir son magasin de jambons et de produits régionaux (du fromage aux amandes à la liqueur de miel), exercer sa fonction de maire («Il en fallait bien un qui se dévoue !»), aider sa femme Rosy à l'hôtel La Fragua, décharger les camions de sa belle famille... «Avec beaucoup d'efforts, on a réussi à maintenir une communauté. Les émigrés de Barcelone reviennent pour les fêtes patronales et ont gardé leurs maisons ici. On a absorbé le monde moderne en gardant notre style de vie.»

C'est certainement, depuis des siècles d'oubli, la grande force des habitants des Alpujarras : s'être adapté à la nature en toute harmonie. Dans sa ferme de Capilerilla, au-dessus de Pitres, le vieil Eugenio en est l'incarnation. Petit et sec, célibataire de bientôt 83 ans, il court aussi vite que ses chèvres, engloutit son vin et son cidre avec ardeur, laisse envahir son jardin de vigne vierge, et partage avec son mulet davantage qu'avec les humains. Chaque année, Canal Sur, la télé régionale andalouse, lui rend visite : les 24 premiers jours d'août, par la simple observation du ciel et de l'air ambiant, Eugenio prédit la météo de l'année suivante, selon les «cabañuelas», une méthode traditionnelle prétendant anticiper le climat sur le long terme et qui trouverait son origine dans la fête juive des tabernacles. Ses petits yeux se plissent mystérieusement : «Je ne me trompe presque jamais». On l'a surnommé «l'homme du temps», mais il en a peu à consacrer : ses chèvres n'attendent pas. Et Eugenio gambade vers les hauteurs, par-delà les pinèdes et les forêts de chênes. Personne, là-bas, ne lui demandera d'explications. ■

FRANÇOIS MUSSEAU

NOS COUPS DE CŒUR

A VOIR

Il n'y a pas de monuments historiques à couper le souffle dans les Alpujarras, mais une quantité de villages pittoresques qui semblent figés dans le temps et invitent à la rêverie. On ne peut que recommander les bourgs qui s'échelonnent le long de la rivière Guadalefeo : Pitres, Mecina, Fondales ou Ferreirola. Hors des

sentiers touristiques, Cádiar, Almegíjar et Cástaras sont tout aussi authentiques. Les Alpujarras ont conservé quantité de traditions, les pèlerinages en particulier. Le plus célèbre est celui de la Virgen de las Nieves (la Vierge des Neiges), le 5 août, qui est portée à dos de cheval jusqu'au Mulhacén, le point le plus haut de la péninsule Ibérique.

A FAIRE

La proximité du parc national de la Sierra Nevada permet de multiples activités : randonnées à pied et en VTT, balades à cheval, escalade, descentes de ravins, skis de randonnée... On peut se renseigner à l'agence Nevadensis, à Pampaneira (tél. : 34 958 763 127). De son côté, l'agence Virgen de las Nieves (tél. : 34 958 85 86 01),

basée à Trevélez, organise de magnifiques excursions à cheval.

BONNES ADRESSES

■ **Musée.** Casa Alpujarreña, près de la mairie, à Bubión. Belle reconstitution d'une maison typique de la région. Tél. : 34 958 763 032.
■ **Boutique-atelier.** À Bubión, au n° 11 de la rue Trinidad, la Française Nadège Favreau a

ressuscité l'art ancien du tissage. Châles, écharpes, couvre-lits de belle qualité. Tél. : 34 958 763 032.

■ **Hôtel rural.** À Alquería de Morayma, près de Cádiar, un centre agrotouristique avec 40 hectares de cultures écologiques et diverses activités (ski, tai-chi-chuan, etc.). Chambre : 54 €. Tél. : 34 958 34 31 21. Site Internet : www.alqueriamorayma.com.

QUOI DE NEUF



Marie Redondo / Picture Tank

ÉCONOMIE

ÉCLIPSE SUR LE SOLAIRE

L'Andalousie est le leader européen de l'héliothermie. Mais l'essor de cette industrie risque d'être compromis par la crise de la dette, qui pourrait contraindre l'Etat espagnol à réduire ses aides.

C'est la plus grande «ferme solaire» du monde : alignés sur 200 hectares, 600 000 miroirs paraboliques suivent la course du soleil sur le plateau de Guadix, à l'est de Grenade. Achevé en décembre dernier, le complexe construit par Andasol, une joint-venture germano-espagnole, utilise une technologie révolutionnaire, dite «héliothermique». Les miroirs concentrent les rayons de l'astre, dont la chaleur est emmagasinée dans deux réservoirs remplis de sel fondu. Le liquide, ainsi porté à 400 °C, est transformé en vapeur faisant tourner une turbine qui génère l'électricité. Ce système de stockage a l'avantage de produire de l'énergie après le coucher du soleil ou par temps couvert, contrairement aux centrales photovoltaïques, dont les miroirs convertissent directement les rayons solaires en électricité.

L'Andalousie jouit de l'un des taux d'ensoleillement les plus élevés du

continent : plus de huit heures par jour, soit 3 000 heures par an. Forte de cette manne céleste, la région a créé, dès les années 1980, la plateforme d'essais d'Almería dans le désert de Tabernas, près de sa côte sud. C'est là que fut mise au point la technologie héliothermique appliquée à la centrale d'Andasol. Celle-ci est la dernière d'une série d'«usines» de ce type installées en Andalousie. Depuis 2009, celle de Solucar, à l'ouest de Séville, emploie un procédé voisin : ses miroirs, baptisés héliostats, renvoient les rayons du soleil vers deux tours de 115 et 165 mètres de haut, également remplies de sel fondu. Le même dispositif a été adopté pour la centrale de Gemasolar, mise en service en mai 2011 entre Séville et Cordoue.

L'Andalousie se place ainsi en tête des régions européennes en matière de solaire. En août 2011, son Agence de l'énergie recensait onze centrales héliothermiques en activité sur son

territoire, dix autres en voie d'achèvement et dix-huit projets de centrales photovoltaïques. En 2013, l'ensemble de ce parc devrait produire 7 milliards de watts, de quoi alimenter chaque jour dix millions d'habitants en électricité, l'équivalent des populations réunies de Madrid et de Barcelone. Mais des nuages obscurcissent le ciel andalou. Une unité héliothermique coûte deux fois plus cher à bâtir qu'une centrale au charbon (350 millions d'euros pour la dernière tranche d'Andasol). Cette industrie dépend donc des subventions publiques qui s'élevaient jusqu'ici à 1,5 milliard d'euros par an. Or, le cabinet d'audit britannique Ernst & Young indiquait en décembre 2011 qu'en raison de la crise de la dette, l'Etat devra réduire ses aides aux énergies renouvelables de 4,5 milliards d'euros d'ici quatre ans. Si cela se vérifie, le développement du solaire marquera le pas.

■ JEAN-YVES DURAND

LE DERNIER BASTION DE LA GAUCHE

Sur le plan politique, l'Andalousie est une forteresse. Depuis la mort de Franco en 1975 et la Constitution «régionaliste» de 1978, elle montre une fidélité à toute épreuve : jusqu'en 2008, les socialistes ont raflé huit élections régionales d'affilée, celles qui renouvellent les 109 députés du Parlement autonome de Séville. A cet égard, le scrutin du 25 mars dernier est historique : pour la première fois, le Parti populaire (PP, conservateur, au pouvoir à Madrid) est arrivé en tête, obtenant 50 sièges, soit 3 de plus que le PSOE, le parti socialiste. Mais, faute de majorité absolue, il semble que la droite devrait encore une fois échouer. A l'heure où nous imprimons, le PSOE tente de former une coalition avec Izquierda Unida, la Gauche unie (autour du PC), qui a créé la surprise en arrachant 12 sièges.

Pourtant, tout le monde s'attendait à un tsunami conservateur : un récent accord hispano-marocain défavorisant les producteurs de fruits et légumes, un chômage astronomique (31%), un énorme scandale lié à des détournements de fonds publics de la part de caciques socialistes, des villes au bord de la faillite comme Jerez, autant de points noirs qui auraient dû faire basculer la dernière région qui résiste au PP... Mais les réductions budgétaires drastiques promises par le Parti populaire, les vagues de licenciements qu'annoncent les nouvelles lois sociales, ont fait peur. Dans les campagnes, les milliers de journaliers andalous craignent la disparition du PER, un subside agricole qui leur assure un revenu minimum tout au long de l'année. Entre clientélisme politique et tradition de la lutte des classes, l'Andalousie, la communauté la plus peuplée d'Espagne, demeure la singularité préférée de la gauche. ■

FRANÇOIS MUSSEAU

HISTOIRE Tombe de Lorca : les recherches continuent

En janvier 2012, Miguel Caballero Pérez, un historien de Grenade, a obtenu de la municipalité d'Alfacar la permission d'effectuer des recherches pour retrouver la tombe de Federico García Lorca. Suspecté de sympathies républicaines, le poète andalou fut fusillé par des franquistes dans la nuit du 16 au 17 août 1936, un mois après le début de la guerre civile espagnole, avec trois autres personnes. Leurs corps auraient été jetés dans une fosse commune. En 1966, l'écrivain irlandais Ian Gibson, biographe de Lorca, avait situé l'emplacement de celle-ci près du village d'Alfacar, au sud de Grenade. Mais aucune vérification ne fut possible avant la mort de Franco, en 1975. Par la suite, la loi d'amnistie générale de 1977 empêcha les familles des 114 000 républicains disparus de faire des fouilles pour retrouver leurs restes.

Pendant l'hiver 2009, le gouvernement andalou fit néanmoins procéder à des fouilles sur le champ d'Alfacar désigné par Ian Gibson, mais aucune dépouille ne fut exhumée. La publica-



Lorca a été fusillé en 1936. Son corps n'a jamais été retrouvé.

tion, en juin 2011, d'un livre de Miguel Caballero Pérez, «Les Treize Dernières Heures de García Lorca», a relancé la quête. L'historien y révèle les noms des six assassins du poète, et propose une nouvelle localisation de sa tombe. Elle se trouverait sur un ancien terrain de manœuvres des franquistes, à 500 mètres de la zone fouillée en 2009. Caballero Pérez souhaite ausculter le site à l'aide d'un géoradar capable de repérer, à travers le sol, la présence d'ossements. Il faudra alors prouver que ceux de Lorca figurent parmi eux. ■ J.-Y.D.

SOCIÉTÉ LA DROGUE INONDE LES PORTS

Les côtes andalouses servent de plaque tournante au trafic venant du Maghreb et d'Amérique du Sud.

On dirait un jeu vidéo géant. Dans le Centre de surveillance maritime d'Andalousie, ouvert à Algésiras en janvier 2012, le détroit de Gibraltar et les côtes espagnoles et marocaines sont scrutées 24 heures sur 24 sur un mur d'écrans. Captées par

satellite, les images sont traitées via un dispositif ultra-sophistiqué, le Sive (Système intégré de veille extérieure), incluant radars et caméras thermiques et infrarouges : la dernière arme de la Guardia Civil (gendarmerie) dans sa lutte contre le trafic de dro-

gue. Car les ports andalous sont plus que jamais les principaux centres de la distribution en Europe de haschich et de cocaïne provenant d'Afrique et d'Amérique latine.

Le ministère de l'Intérieur espagnol estime que les saisies de narcotiques dans la province ont augmenté de 35 % au premier semestre 2011 par rapport à l'année précédente. Cette recrudescence résulte, entre autres, de la crise économique qui entraîne un taux de chômage record en Andalousie : 31 % fin 2011,

contre 22,85 % de moyenne nationale (source : Institut espagnol de la statistique). Le prix du kilo de haschich étant passé de 800 euros en 2006 à 2 000 euros en 2011, de plus en plus de pêcheurs et de jeunes désœuvrés se livrent au trafic. Jusqu'ici, seulement 10 % de la drogue livrée étaient interceptés. Un pourcentage qui devrait croître grâce au système Sive. Mais ce Big Brother des mers a une autre mission dont on parle moins : la lutte contre l'immigration illégale. ■ J.-Y.D.



A Cadix, les saisies (ici, 20 tonnes de cannabis) sont monnaie courante.

QUOI DE NEUF

VOYAGE

UN HÔTEL ROULANT DE LUXE

Après une remise à neuf, le train cinq étoiles «Al-Andalus Espresso» va de nouveau silloner la plaine du Guadalquivir.

Embarquement immédiat pour une croisière en terres andalouses. Ici, pas de bateau titanique, mais un train sorti d'un autre siècle. Les deux compagnies ferroviaires espagnoles, la RENFE et la FEVE, ont déboursé 2 millions d'euros pour remettre en service le «Al-Andalus Espresso», surnommé «l'Orient-Express ibérique».

Inauguré en 1985, ce palace roulant avait été mis à la retraite en 2006. Les fonds débloqués ont financé une vaste entreprise de restauration. Les huit voitures les plus anciennes ont été presque complètement désossées. Fabriquées à la fin des années 1920 en France, elles étaient empruntées par la monarchie britannique pour ses trajets estivaux entre Calais et la

Côte d'Azur. Electricité, robinetterie, isolation... Du sol au plafond, tout a été revu pour remettre ces vieilles dames aux normes. Mais pas seulement. Il a aussi fallu les rafraîchir, au sens propre comme au figuré. Marqueterie, boiseries et tentures ont été remplacées en conservant le style Belle Epoque, et une climatisation individuelle a été installée dans chaque suite.

Les voitures marron et crème, ornées d'un éventail, ont été dévoilées le 17 mars à Cadix, dans le cadre des célébrations du bicentenaire de la Constitution adoptée en 1812. Et, le 6 mai prochain, c'est un train flamboyant neuf qui quittera la gare sévillane de Santa Justa. A son bord,



John Frumm / Hemis.fr

soixante-quatre privilégiés qui auront réservé l'une des trente-deux suites du train. Bagagistes, femmes de chambre, réceptionnistes, guides... Toute une équipe sera à leur service. Durant six jours et cinq nuits, ils parcourront 700 kilomètres de Séville, à Jerez de la Frontera. Pendant que le train franchira les étapes à 100 kilomètres à l'heure, les passagers pour-

L'ATLANTIDE SERAIT ICI, TAPIE SOUS LA VASE

Ne cherchez plus l'Atlantide, elle est en Andalousie ! C'est en tout cas ce qu'affirme Richard Freund, un chercheur de l'université américaine d'Hartford, spécialisé dans les fouilles de sites antiques. Grâce à des images satellite et radar, il prétend avoir détecté, dans le parc national de Doñana, une structure comparable à celle décrite par Platon dans le «Timée». Ce serait donc là, au milieu des 54 000 hectares de dunes, de marais et de lagunes, que l'Atlantide reposait depuis des siècles, anéantie par un séisme et ensevelie sous une épaisse couche de vase. L'archéologue pense aussi avoir trouvé des stèles dressées en mémoire des victimes de la catastrophe. Il rappelle enfin que Platon situait la cité près du passage des colonnes d'Hercule, aujourd'hui le détroit de Gibraltar. Autant de raisons pour Richard Freund de se réjouir d'avoir résolu l'éénigme millénaire. Un enthousiasme qui laisse les scientifiques espagnols de marbre. Certains ont qualifié ces travaux de «sensationnalistes» et ont rappelé qu'en 2004, les aficionados de la cité mythique étaient persuadés de l'avoir localisée... à Chypre. ■ LD.-C.

A en croire certains archéologues, la cité perdue se cacherait sous les marais de Doñana.



ART SÉVILLE JOUE LES MUSES

Antonio López García, le peintre et sculpteur le plus connu d'Espagne, fait des infidélités à Madrid, sa ville fétiche. Célèbre pour les vues hyperréalistes et pointillistes qu'il brosse de la capitale, c'est Séville qu'il prend cette fois-ci pour modèle. Il avoue que son penchant pour la belle Andalouse doit beaucoup au fait qu'elle fut le berceau de Velásquez, qu'il admire, mais c'est sur son visage contemporain qu'il veut se pencher.

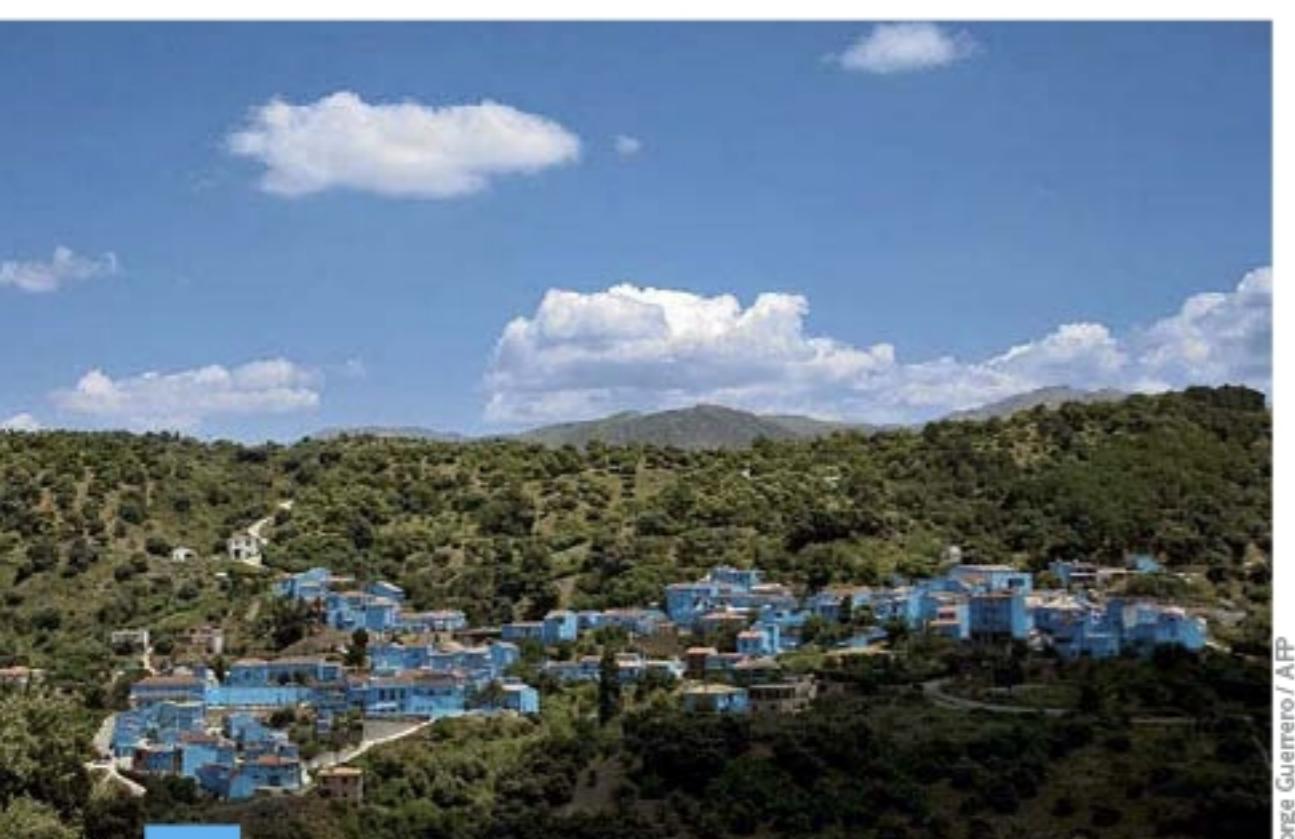
Pour l'instant, son seul objectif déclaré est de dresser un portrait de la «Séville actuelle». Pour cela, l'artiste multiplie les séjours sur place et cherche le lieu qui lui offrira le point de vue idéal sur la cité. Le maire, Juan Ignacio Zoido Alvarez, l'a par ailleurs convié à animer des ateliers de jeunes créateurs, de mai à juillet, en attendant l'inauguration, en janvier 2013, d'une exposition au Centre des arts qui réunira pour la première fois ses œuvres et celles de sa femme, María Moreno. ■ LD.-C.



«Gibralfaro» et «Alhambra», les deux wagons-restaurants du train, ont été entièrement renovés. On y déguste des spécialités locales en regardant défiler le paysage.

ront circuler entre l'«Alhambra» et le «Gibralfaro», les deux voitures-restaurants, la «Giralda», la voiture-bar avec sa piste de danse et son piano, et la «Medina Azahara», la voiture-salon équipée d'un accès Internet et d'une bibliothèque. Le prix de cette croisière sur rails ? Entre 2 300 et 2 950 euros par personne. ■

LAURE DUBESSET-CHATELAIN



Jorge Guerrero / AFP

LE SCHTROUMPF VILLAGE

Júzcar, un bourg de la province de Málaga, est un «pueblo blanco», un village blanc aux maisons enduites de chaux. Mais l'été dernier, il est devenu.. bleu. Cela ne devait durer que le temps du tournage des «Pifitos», («Schtroumpfs» en espagnol), mais les habitants en ont décidé autrement : la localité a attiré 80 000 touristes en sept mois contre 300 en 2010. ■ L.D.-C.

Le bourg de Júzcar est devenu bleu pour le tournage du film «Les Schtroumpfs», et il le restera.

© Journalist / Fotolia.com - IM 075100064 - Mars 2012



L'ANDALOUSIE SUR MESURE @ TOUT PRIX !

Sillonnez les routes au fil des vignobles, champs d'oliviers et traditionnels villages blancs. À chaque étape, les hôtels idéalement situés sont réservés par nos soins. À vous les échappées belles à Séville, Cordoue et Grenade, les trois villes abritant les trésors mauresques les plus grandioses d'Andalousie.

① 0892 230 450 (0.34 € TTC/MIN)

www.comptoir.fr

LA SÉVILLE DES SÉVILLANS

PAR SÉBASTIEN DESURMONT

Des édifices en forme de parasols, une Vierge aux larmes de diamant, des tombes ornées de statues de toreros... A côté de ses monuments célèbres, la capitale andalouse recèle des lieux insolites ou méconnus. Ses habitants nous les font découvrir.



LucasValledosLuz photo

Plus que toutes les autres, la ville de Carmen et de Don Juan est une destination qui ne se visite pas. Elle se vit, bien au-delà du passage obligé par les joyaux architecturaux que sont le palais de l'Alcazar ou la cathédrale. Voici les adresses, peu connues, livrées par ses résidents, pour toucher l'âme d'une cité à part.

Monuments

1 Au sommet du Parasol. Re-baptisée «Las Setas» (les champignons) par ses détracteurs, cette structure géante en bois corsetée de 16 millions de boulons et d'écrous a coûté le triple du budget initial, soit 100 millions d'euros! «Mais depuis son inauguration, en 2011, de plus en plus d'habitants pensent que cette œuvre de

l'architecte berlinois Jürgen Mayer sera un jour à la cité ce que la tour Eiffel est à Paris : le symbole d'un renouveau», analyse le graffeur sévillan Seleka. Et de rajouter : «Tout le monde s'accorde au moins sur une chose : il faut monter sur le toit, à 28 mètres de haut, pour jouir de la vue époustouflante sur toute la ville. Y prendre un verre au coucher du soleil reste la meilleure façon de se réconcilier avec ce nouvel ovni urbain.»

Plaza de la Encarnación (Centro). Accès au sommet : 1,20 €. www.espacio-metropol.com

2 Vélasquez à l'Hôpital de los Venerables. «A deux pas de l'Alcazar, ne manquez pas ce havre de paix ignoré des visiteurs», recommande Kurt Grötsch, le directeur du musée du Baile Flamenco, qui vit ici depuis vingt ans. Cet hospice

On dirait des champignons! Le complexe commercial du Metropol Parasol, formé de six bâtiments, abrite dans ses sous-sols un musée préservant des ruines des époques romaines et arabes.

du XVII^e siècle, qui accueillait jadis les prêtres à la retraite, abrite l'une des plus belles églises baroques du quartier de Santa Cruz. Sur la gauche du patio principal, écartez le rideau noir : vous entrerez dans une pièce qui sert de salle d'exposition au Centro Velázquez, un espace de recherche sur les œuvres du peintre sévillan. Au fond trône l'un des chefs-d'œuvre du maître : «Sainte Rufine», peinte en 1634, sous les traits d'une enfant. Impossible de ne pas être ému!

Plaza de los Venerables, 8. Entrée : 4,50 € (audioguide compris). www.focus.abengoa.es

3 Le cimetière San Fernando. «Un peu à l'écart du centre-ville, découvrez ce sanctuaire où, depuis 1853, reposent toutes les grandes figures de Séville», conseillent José Víctor Rodríguez Caro et José Luis Medina del Corral, les fondateurs de la griffe de mode sévillane Victorio y Luciano. Les allées regorgent de monuments funéraires aussi poétiques que grandioses, notamment les statues des stars du flamenco, comme celle de la chanteuse Juanita Reina, représentée dans son costume de scène. «Mais c'est surtout pour le carré des toreros qu'il faut venir ici», précisent nos guides. La tombe de Paquiri, mort dans l'arène de Cordoue en 1984, le montre debout, cambré dans son habit de lumière. En face, le mausolée dédié à Joselito, l'un des plus grands matadors du XX^e siècle, est poignant : un cercueil de bronze et de marbre porté par des hommes, des femmes et des enfants, têtes baissées, pleurant et chantant. La tombe de marbre blanc de Manolo Gonzales sert, elle, de reposoir à une grande cape en bronze, qui semble encore recouverte de la poussière des arènes.

Avenida Sánchez Pizjuán (à 2 km du quartier de la Macarena). Accès par le bus n° 10, au départ de la Plaza de la Encarnación.

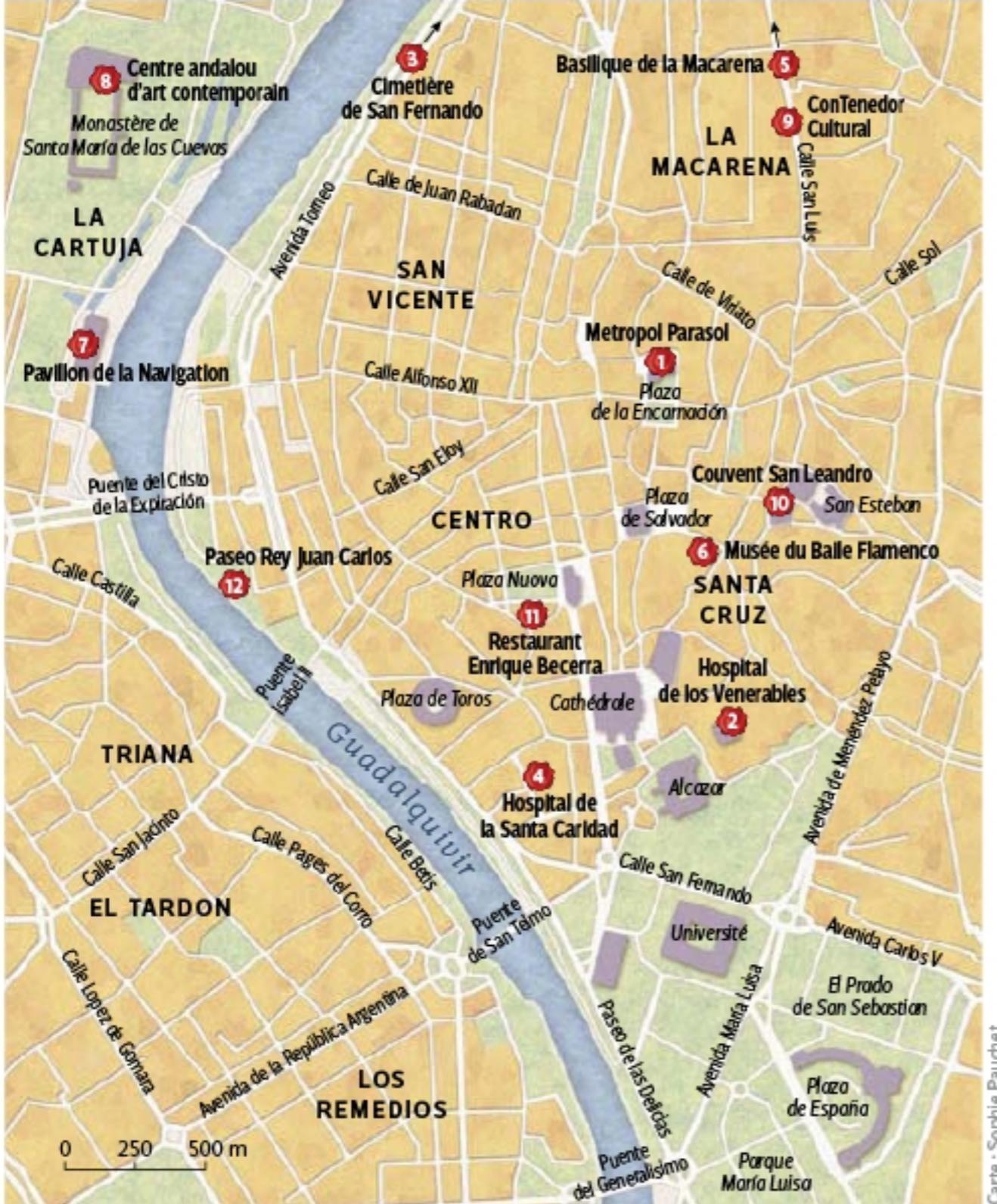
4 Don Juan à l'Hôpital de la Santa Caridad. «Ici repose le pire homme qu'il y eut jamais.» Voilà ce que l'on peut lire sur le seuil de l'église de ce complexe religieux appartenant à la confrérie de la Charité. En y pénétrant, on foule ainsi des pieds la tombe d'un certain Don Miguel de Mañara, homme du XVII^e siècle à la vie dissolue. On a longtemps cru qu'il avait servi de modèle au dramaturge Tirso de Molina pour créer son personnage de Don Juan. «Même s'il s'agit d'une légende, nous adorons croire à toute cette histoire», reconnaît le barbier Antonio Melado, qui coiffe le Tout-Séville. Au cours d'une nuit de débauche, Mañara eut la vision de sa mort et décida d'entrer dans les ordres pour racheter ses péchés. Il consacra alors sa fortune à l'édition de la chapelle, un sommet du baroque sévillan. Calle Temprado, 3.

5 La Vierge de la Macarena. «Si vous voulez avoir une idée de la ferveur de la semaine sainte à Séville, allez voir la Vierge de la basilique de la Macarena, insiste Javier Llinares, le fondateur du restaurant culturel ConTenedor. Nul besoin d'être un catholique fervent pour être bouleversé par cette statue en bois dont le visage crispé de douleur laisse couler cinq larmes de diamant. Réalisée par un sculpteur anonyme de la fin du XVII^e siècle, cette «Virgen de la Esperanza», que tout le monde appelle ici «la Macarena», inspire une vénération particulière. Pour la comprendre, rendez-vous au fond de la basilique. La confrérie de la Nuestra Señora de la Esperanza, qui porte la statue dans les rues lors des processions, y a installé un petit musée qui rassemble tous ses ornements : bijoux précieux, couronnes étincelantes, vêtements brodés, objets de pénitents...»

Calle Bécquer, 1 (quartier Macarena). Entrée : 5 €. www.hermandaddelamacarena.es

Sorties

6 Musée du Baile Flamenco. «Le flamenco m'a donné toute ma vie, alors, ce musée est un peu comme ma reconnaissance de dette», explique son



parlent déjà d'une "movida sévillane", révèle Javier Llinares, le fondateur du ConTenedor Cultural, un restaurant à l'épicentre de ce phénomène. Chaque soir de fin de semaine, la scène artistique locale crée l'événement. Le lieu, meublé de bric et de broc, est aussi devenu le territoire d'une nouvelle cuisine andalouse qui revisite les recettes avec insolence.

Calle San Luis, 50. www.contendor cultural.com.

Gourmandises

10 Les yemas de San Leandro.

Le coiffeur Antonio Melado est celui que toute la ville surnomme «le barbier de Séville», car, depuis 1927, sa famille manie les ciseaux du côté de l'Alameda de Hércules. Pour ce garant des traditions, «impossible de vivre Séville sans faire ses emplettes dans un couvent.» Une habitude encore très vivace : les habitants ont toujours eu à cœur d'entretenir les institutions religieuses en leur achetant les produits alimentaires qu'elles fabriquent. Le couvent San Leandro, situé à deux pas de la Casa de Pilatos, offre l'expérience la plus étonnante. Ici, on fabrique des gâteaux à base d'œuf et de sucre, les «yemas». Pour acheter ces douceurs, il faut sonner au «torno», un présentoir en bois qui permet aux sœurs de vous servir tout en restant invisibles. Une petite fenêtre s'ouvre, une voix marmonne : «Ave María Purísima»... Répondez par le mot de passe «Sin pecado concebida». Payez... et régalez-vous!

Plaza de San Ildefonso, 1.

11 Les tapas gastronomiques d'Enrique Becerra. Serveurs cravatés et décor solennel : le restaurant d'Enrique Becerra est une institution. Presque centenaire, l'établissement a toujours été le lieu de réunion des intellectuels et de la bonne société sévillane. «Enrique est une référence pour les tapas, souligne Antonio Melado. Son livre de recettes est un best-seller que possèdent toutes les cuisinières andalouses.» Malgré tout, les prix restent doux : coquilles Saint-Jacques gratinées à 3,80 €, terrine de fromage et d'artichaut (3,30 €). Calle Gamazo, 2.

Balades

12 Les bords du Guadalquivir. «Allez-y au soleil couchant, la lumière sur le fleuve est superbe, conseille l'artiste sévillane Laura Calvaro. Le Guadalquivir prend des teintes émeraude, et ses eaux reflètent le quartier de Triana, sur l'autre rive. Débutez votre promenade au Puente (pont) de la Barqueta, près du Couvent San Clemente. Bordée de roseaux, une longue digue, le Paseo Rey Juan Carlos, rassemble les Sévillans à l'heure de l'apéro. On flâne en regardant les dizaines d'embarcations légères glisser lentement sur le fleuve. Fin de la balade au pied du pont Isabel II qui relie le centre au quartier de Triana. Là, sous l'immense monument de la Tolérance du sculpteur basque Eduardo Chillida, s'étend une esplanade où toute la ville se donne rendez-vous pour admirer les dernières lueurs du jour. Beaucoup viennent avec leur guitare. Ambiance garantie.»

instigatrice, la grande danseuse Cristina Hoyos. Conçue pour vivre intimement l'expérience du «toque» (la guitare), du «cante» (le chant), du «baile» (la danse), la scénographie, très réussie, fait découvrir les racines multiples de ce genre musical. Chaque soir, à 19 h, la scène accueille deux danseurs, un guitariste et un chanteur. C'est le meilleur spectacle de la ville, au point que nombre de Sévillans s'y rendent!

Calle Manuel Rojas Marcos, 3. Entrée + représentation : 24 €. www.museoflamenco.com

7 Le Pavillon de la Navigation. Sur l'île de la Cartuja, le site de l'Expo 92 n'est plus que désolation. Mais l'un des plus beaux pavillons vient d'être remis à neuf. «Rouvert cet hiver, cet immense espace dédié à la grande histoire de la conquête du Nouveau Monde mérite vraiment une visite, notamment si vous êtes avec des enfants, car la scénographie interactive les enchantera», conseille Kurt Grötsch, le directeur du musée du Baile Flamenco. Sous une immense coque de bateau retournée, on déambule au milieu d'un océan matérialisé par des centaines de petites lumières bleues. Chaque escale est l'occasion d'écouter le récit des marins qui ont traversé l'Atlantique

aux XV^e et XVI^e siècles. Ils racontent la vie à bord, les rats, la faim, la peur, la nuit noire sur l'océan. Le billet d'entrée donne aussi accès à la tour Schindler, qui offre une vue magique sur la ville.

Camino de los Descubrimientos, 2. Entrée : 4,90 €. www.pabellondelanavegacion.es

8 Le Centre andalou d'art contemporain. «Depuis 1998, rappelle l'artiste Seleka, ses collections permanentes et ses expositions temporaires, toujours de très bonne qualité, ont investi les bâtiments du monastère de la Cartuja, fondé à la fin du XIV^e siècle. Son atmosphère est très singulière. Colomb s'y installa pour préparer son second voyage aux Amériques, puis, en 1841, l'endroit devint une usine de céramique. D'où ce curieux mélange de friche industrielle et d'art sacré! Je vous conseille de vous y rendre dès l'ouverture, à 11 h, pour savourer le plaisir de se perdre, seul, dans les différents patios et les vastes jardins d'orangers.»

Avenida de Américo Vespucio, 2, Isla de la Cartuja. Entrée : 3 €. www.caac.es

9 Le ConTenedor Cultural. «Les ruelles entre la Macarena et Santa Cruz sont le théâtre d'un réveil culturel. Il est encore timide, mais certains journaux



BALADES SUR DES VOIES... VERTES

Notre choix d'excursions, à pied ou à vélo, pour découvrir l'Andalousie le long d'anciennes lignes de chemin de fer. PAR SÉBASTIEN DESURMONT



Patrón de Turismo de Cádiz

C'est l'un des nouveaux atouts de l'Andalousie. S'appuyant sur son ancien réseau de chemin de fer, jadis l'un des plus denses du monde, la région a créé onze voies vertes le long de lignes abandonnées. Nous avons sélectionné cinq de ces chemins de randonnée, qui traversent des paysages très variés et dont les itinéraires figurent sur notre carte, pages 92 et 93.

Voie verte de la Sierra AU PIED DU MASSIF DE GRAZALEMA

Ce sentier, à parcourir à pied ou à vélo, a reçu en 2009 le prix de la plus belle voie verte d'Europe. Situé au nord de la province de Cadix, dans la Sierra Grazalema, il suit sur 36 kilomètres le tracé d'une vieille voie ferrée construite dans les années 1920 pour relier Jerez de la Frontera à Almargen (près de Málaga). Il en subsiste trente tunnels, quatre viaducs et cinq gares désaffectées.

Le point de départ est Puerto Serrano, une bourgade de 7000 habitants, à 20 kilomètres d'Arcos de la Frontera. La piste de terre avance entre des plantations d'oliviers et des bosquets méditerranéens. En contrebas, les eaux tumultueuses du Guadalete jouent des castagnettes. Puis la grimpe commence. Lentisque, chênes, lauriers et tamarins s'effacent peu à peu au profit des frênes et des peupliers blancs. Ici, les premiers contreforts de la Sierra Grazalema, classée «parc naturel» depuis 1984, tranchent avec l'aridité habituelle de l'Andalousie. L'eau est omniprésente, d'où ce camaïeu de verts, ces bouquets d'arbres aussi denses que des fleurs de brocoli, ces sous-bois aux senteurs de champignons. Un peu plus loin, le rio Guadalete se jette avec fracas dans le Guadalporcún. Un panneau indique «Chaparro de la Vega». Faites le détour (1 kilomètre de plus) pour ad-

Haut de 600 mètres, le Piton de Zaframagón borde la voie verte de la Sierra Grazalema. Ses falaises calcaires abritent la plus importante colonie de vautours fauves d'Europe.

mirer ce monument national. Treize mètres de haut, trois de diamètre pour le tronc, trente de large pour l'envergure du feuillage : ce n'est pas un arbre, c'est un mastodonte. Ce chêne vert de 700 ans d'âge est vénéré par les Andalous. Chaque année, le deuxième dimanche de mai, des centaines de pèlerins se retrouvent sous son ombrage gigantesque.

Une fois dépassé le viaduc de Coripe et sa gare aujourd'hui reconvertisse en table d'hôtes, voici le viaduc de Zaframagón, qui enjambe un spectaculaire canyon où coule le Guadalporcún. Au loin se dresse le Piton de Zaframagón, refuge de la plus importante colonie de vautours fauves en Europe. On pourra les contempler sur des écrans vidéo depuis le Centre d'Interprétation et d'observation ornithologique voisin, grâce à des caméras installées par des scientifiques à proximité des nids.

L'excursion se poursuit avec ce que les locaux appellent poétiquement «le Rosaire de tunnels», une série de trouées dans la montagne qui se succèdent jusqu'à l'arrivée à Olvera. Réputé pour sa bonne huile d'olive, ce bourg est plein de charmes, avec son lacis de ruelles chaulées, sa forteresse musulmane du XII^e siècle et sa grande église néoclassique. En outre, Olvera offre deux bonnes adresses : la Antigua Estacion, un bel hôtel installé dans l'ancienne gare, et le bar Valentinos, célèbre pour ses tapas, situé plaza Torre del Pan, près de l'église. De sa terrasse, la vue sur la sierra est imprenable.

Aller simple : 8 h à pied, 3 h à vélo. Plan et topo-guide disponibles dans les offices de tourisme de Puerto de Serrano (C/Ronda 1, www.puertoserrano.es) et d'Olvera (plaza de la Iglesia, www.turismolvera.es). Également sur le site : www.fundacionviaverdedelasierra.com

Voie verte de la Campiña DANS LA CAMPAGNE CORDOUIANE

Ce chemin de randonnée court sur 28 kilomètres à travers la fertile plaine agricole de la Vega du Guadalquivir, entre Cordoue et La Carlota. Auparavant, il y avait ici une ligne de chemin de fer, la Marchenilla, inaugurée en 1885, qui cahotait jusqu'à Séville. Le plus agréable est de parcourir cet itinéraire à vélo (location possible à Cordoue), car son dénivelé est faible et son revêtement souvent asphalté.

La voie verte de la Campiña débute à 7 kilomètres au sud de Cordoue, près de la petite gare de Valchillon et du rio Guadajoz, un affluent du Guadalquivir. Les collines alentour ondulent jusqu'à l'horizon dans des teintes rose et pistache. Après le premier tunnel, une ruine au milieu de nulle part, un quai défoncé et un vieux panneau rouillé sont tout ce qui reste de la gare de Las Tablas. Près de là, les vestiges d'un château maure veillent sur un promontoire brûlé par le soleil. À perte de vue se déploient des champs de céréales piquetés de taches blanches : des fermes minuscules.

Guadalcazar, que l'on atteint au bout de 16 kilomètres, est un lieu idéal pour pique-niquer. Une source d'eau fraîche vous y attend juste à côté de l'ancienne gare. Le paysage champêtre et vallonné, sorte de Toscane sans les cyprès, se poursuit jusqu'à La Carlota, le point d'arrivée. Crée de toutes pièces au XVIII^e siècle par le roi Carlos III afin de repeupler la province, cette petite cité constitue une halte attrayante. Elle possède un patrimoine surprenant : des rues à angles droits, des églises baroques, des places et des avenues monumentales.

Aller simple : 6 h 30 à pied, 2 h à vélo. Topo-guide disponible en français à l'office de tourisme de

la province de Cordoue. Consorcio de la Via Verde de la Campiña, avenida Mediterráneo, à Cordoue. www.viasverdes.com

Vie verte del Aceite SUR LA ROUTE DE L'HUILE D'OLIVE

La province de Jaén n'est que vallons de terre rouge où défilent des rangs d'oliviers alignés comme des légions romaines. La voie verte qui la traverse sur 55 kilomètres emprunte l'ancien tracé du «Tren del Aceite» («Train de l'huile») qui servait à transporter les récoltes jusque dans les années 1970. Une route à faire plutôt à vélo malgré ses forts dénivelés. Mais les superbes panoramas qu'elle dévoile vous récompenseront de vos efforts.

Le parcours débute à Jaén, la capitale de l'huile d'olive, à 575 mètres d'altitude au pied du Cerro de Santa Catilina. Autant le savoir : le trajet n'est pas agréable pendant les trois premiers kilomètres, le temps de quitter la ville. Une fois dans la campagne, on grimpe sec jusqu'à Torredelcampo (620 mètres) où vous attendent une fontaine d'eau glacée et une belle vue sur les collines d'oliviers. Suivent 330 mètres d'obscurité à travers le tunnel de Caballico qui s'ouvre sur le vertigineux pont métallique de Piedra del Aguila. Au kilomètre 22, on franchit le pont suspendu de Torredonjimeno avant d'arriver à Martos, le point le plus élevé de la balade, à 650 mètres d'altitude. Là, une halte s'impose pour admirer le tapis vert pâle des oliveraies. C'est pour l'huile d'olive aussi que l'on s'arrête dans ce village

fondé par l'empereur romain Auguste. Avec ses 60 000 tonnes annuelles, c'est la première municipalité productrice du monde. Profitez-en pour déguster le déjeuner habituel des Martésiens, «el hoyo» (le trou), une simple tranche de pain dont on creuse la mie pour y verser de l'huile et du sel, avant de la recouvrir de tomate et de jambon. De quoi reprendre des forces pour affronter des viaducs suspendus dans les airs, un chenal asséché et un pont de brique rouge menant à une gare fantôme...

Une dernière descente conduit enfin au rio Guadaro, terminus du sentier del Aceite. D'ici, on peut continuer son périple vers le sud, en empruntant une autre voie verte, la Subbética, qui rallie Moriles en une cinquantaine de kilomètres. Elle permet de traverser le parc naturel des Sierras Subbéticas et la réserve de la lagune du Salobral.

Aller simple : 4 h à vélo. Plan et détails du parcours disponibles à l'office de tourisme de Jaén, Casa Almansa, alle Ramón y Cajal 4 (www.turjaen.org).

Vie verte de la Sierra Norte

LE CHEMIN DU MINERAIS DE FER

Le parc naturel de la Sierra Norte s'étend sur 16 000 hectares au nord de Séville. Classé réserve de la biosphère pour la richesse de sa faune (vautours, aigles et cigognes noires), ce massif montagneux, dont l'altitude ne dépasse pas les 600 mètres, tranche avec le reste des sierras andalouses. Ici règne le chêne-liège, que



Juan L. Cala/Age Fotostock

l'on exploite encore. Dans ce relief tout en douceur, la voie de la Sierra Norte suit le tracé d'une ancienne ligne de transport de minerai de fer. Ce trajet de 15 kilomètres s'effectue aisément à pied. Autre avantage : son point de départ est accessible en train depuis Séville, distante de 94 kilomètres. Il faut alors descendre à la gare de Cazalla-Constantina.

A partir de là, traversez la route A-455 jusqu'au pont qui surplombe la rivière de Huéznar, puis suivez la direction de Los Prados. Sur les premiers kilomètres, le chemin suit le paisible cours d'eau. Un pont de pierre grise, des oiseaux qui batifolent entre les roseaux, des chênes immenses vous protégeant du soleil, le parfum omniprésent du ciste et de la myrrhe... Ce tronçon est un enchantement. Il s'achève par une ascension ardue menant à une perspective splendide sur la rivière.

Au kilomètre 10, le tunnel de Los Molinos, long de 114 mètres, débouche sur une prairie aux airs helvétiques. Le délicieux village de San Nicolás del Puerto est à deux pas, avec ses maisons basses, son église blanche donnant sur une place en damier, ses cascades d'eau fraîche. L'excursion se termine au cœur du domaine minier de Cerro del Hierro. Cette carrière était exploitée au XIX^e siècle par une firme britannique. L'atmosphère y est envoûtante. Des falaises comme taillées au scalpel, de la poussière ocre et moutarde, des monte-chargement rouillés, des terrils et quelques bâtiments délabrés :

Au nord de Séville, le sentier de la Sierra Norte mène à de beaux points de vue sur la vallée bucolique de la rivière Huéznar, dont il remonte le cours jusqu'à sa source.

l'endroit pourrait servir de décor à un film de western.

Aller simple : 4 h à pied, 1 h 30 à vélo. Plan et infos à l'office de tourisme de la Junta de Andalucía, à Séville, avenida de la Constitución, 21. Egalemt sur www.viasverdesdesevilla.com.

Vie verte du Littoral UN BALCON SUR LA COSTA DE LA LUZ

Accidenté, pas toujours bien entretenu, alternant pavés et terre battue, ce parcours de 49 kilomètres s'apprécie mieux à pied qu'à vélo. Il offre de magnifiques points de vue sur la Costa de la Luz qu'il surplombe de loin, en suivant une ancienne voie ferrée datant des années 1930. Débutant à Ayamonte, près de la frontière portugaise, il traverse d'abord les marais de la rivière Guadiana pour parvenir à un écomusée aménagé dans un vieux moulin à blé, autrefois actionné par le courant des marées. Le sentier chemine ensuite parmi des bosquets de pins jusqu'à la petite ville de Lepe, connue pour être le premier centre de production de fraises en Espagne. Quelques kilomètres plus loin, de vastes plantations d'orangers prospèrent autour du bourg de Cartaya. La balade s'achève à Gibraleón, dont le château en ruines domine les marais de la rivière Odiel. De là, les promeneurs peuvent regagner vers le sud la ville côtière de Huelva à bord d'un (vrai) train.

Aller simple : une journée et demie à pied, 4 h à vélo. Plan auprès de l'office de tourisme de la province de Huelva, plaza Alcalde Coto de Mora, 2 à Huelva.



Diputación de Jaén

L'ancienne gare de Viboras est devenue une halte bienvenue pour les cyclistes qui parcourent la «route de l'huile d'olive».

L'ANDALOUSIE À LA CARTE

Parcs naturels, voies vertes dédiées à la randonnée, sites historiques... Les lieux et les circuits à ne pas manquer pour réussir votre séjour.

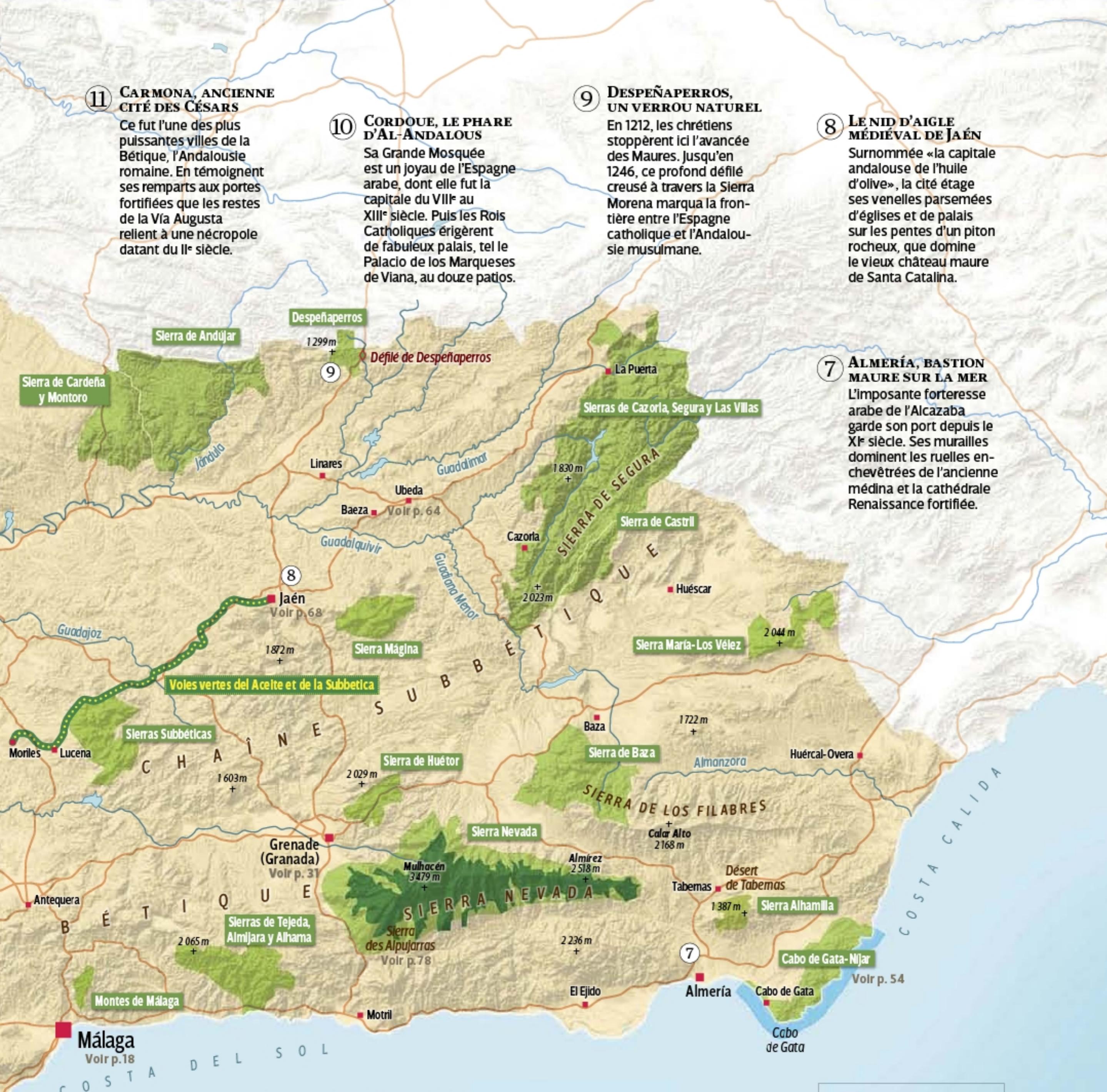


Fiche d'identité

- Nom :** Communauté autonome d'Andalousie.
- Capitale :** Séville (700 000 habitants).
- Superficie :** 87 500 km² (équivalent du Portugal).
- Population :** 8,3 millions.
- Longueur des côtes :** 800 km.
- Point culminant :** le mont Mulhacén (3 482 m), dans la Sierra Nevada.
- Plus long fleuve :** le Guadalquivir (670 km).
- Dévisions administratives :** huit provinces.
- Gouvernement :** la Junta de Andalucía, composée d'un président, du Conseil du gouvernement et du Parlement.

2) TRAFALGAR, UN CAP DE TRISTE MÉMOIRE
Au large de ce promontoire, à la limite nord-ouest du détroit de Gibraltar, les navires anglais du vice-amiral Nelson détruisirent, le 21 octobre 1805, les deux tiers de la flotte napoléonienne.

3) TARIFA, LA MECQUE DES SPORTS DE GLISSE
Les vents peuvent y souffler à plus de 100 km/h. Les eaux qui baignent les vieilles murailles maures de la ville figurent ainsi parmi les premiers spots européens de planche à voile et de kitesurf.



Ville + de 500 000 hab.
Ville de 250 000 à 500 000 hab.
Ville de 100 000 à 250 000 hab.
Ville de moins de 100 000 hab.
Parc naturel
Parc marin
Parc national
Voie verte
Site remarquable

0 10 20 30 km

QUINZE HÔTELS OÙ L'ON SE SENT BIEN

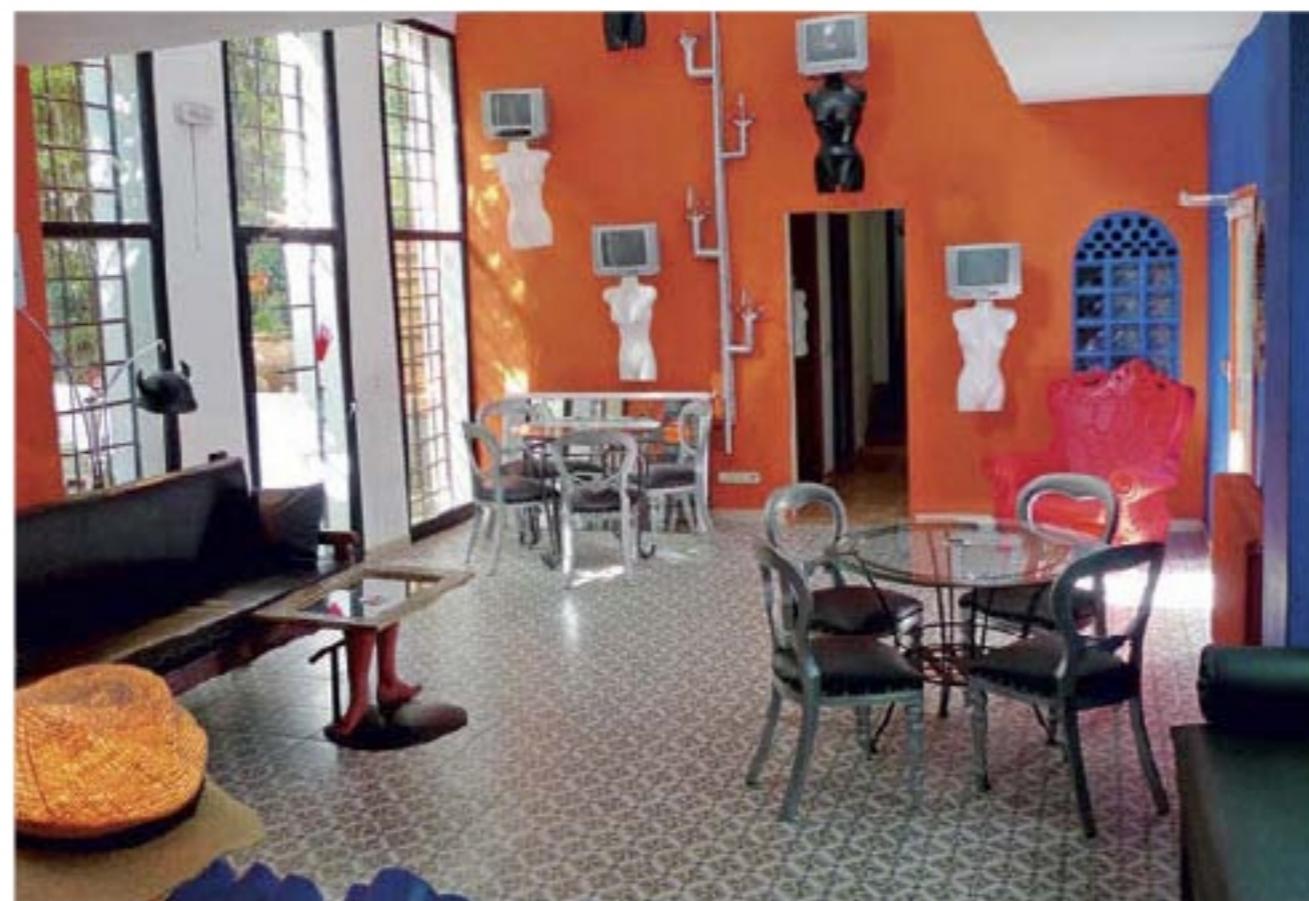
Luxueux ou familiaux, avec vue sur la mer ou sur les montagnes, aménagés dans des villas, des demeures historiques et même des grottes... Voici notre sélection d'étapes de charme en terre andalouse.

Province de Málaga

Hôtel California. Avec un nom pareil, cela ne peut être que bien. Situé tout près de la plage et des arènes, à 10 minutes à pied du centre historique et du musée Picasso, cet établissement à l'accueil chaleureux et aux chambres simples mais irréprochables est l'un des meilleurs rapports qualité-prix de Málaga.

Paseo de Sancha, 17, Málaga. Du 9 avril au 31 juillet : chambre simple de 59 à 87 €, double de 80 à 96 €, triple de 112 à 134 €. Petit déj. : 9 €. www.hotelcalifornianet.com

Enfrente Arte. C'est l'un des plus rock, des plus gais et des plus agréables hôtels d'Andalousie. «Alternatif, bohème et funky», telle est la description que son propriétaire, Philippe Eyckmans, producteur de rock belge, donne du lieu. Sa devise : «Recevoir comme à la maison, sans règles ni horaires pré-établis.» Le petit déjeuner, les boissons du bar à volonté et les services (Internet, Wifi, piscine, sauna) sont ainsi inclus dans le prix de la chambre. Le décor un brin surréaliste (une Seat sort du mur du salon !)



DR

s'harmonise pourtant avec le patio et le jardin subtropical, et les terrasses offrent de belles perspectives sur le Guadalquivir, la Sierra de las Nieves et la vieille ville toute proche.

Calle Real, 40, Ronda. Chambre simple : 86 €; double : 97 €; suite : 113 €. www.enfrentearte.com

Séville

Sacristía de Santa Ana. Pour 1 500 à 4 000 €, on peut acquérir l'un des meubles qui le garnissent ! Situé à 5 minutes à pied du centre-ville, cet hôtel-boutique trois étoiles est aménagé dans une ancienne sacristie du XVIII^e siècle. Ses 25 chambres doubles s'ordonnent autour d'un patio où glougloute une fontaine entourée d'arcades et de balcons en bois. Elles portent des noms inspirés des travaux d'Hercule, le fondateur légendaire de Séville. L'établissement se trouve d'ailleurs sur l'Alameda de

L'esprit surréaliste règne à l'hôtel Enfrente Arte de Ronda. Dans sa salle «Picasso» (ci-dessus), des anciennes tuyauteries font office de lampadaire, et des mannequins supportent des écrans de TV. Tandis qu'à l'entrée, une Vespa couverte de faïence a été transformée en jardinière (à gauche).

Hercules, la plus longue promenade de la ville, bordée d'édifices baroques et haut lieu de la vie nocturne.

Alameda de Hercules, 22. Chambres standard de 60 à 89 €; les autres de 91 à 99 €; suite de 129 à 159 €. Petit déjeuner buffet : 11 €. www.hotelsacristia.com

Petit Palace Canalejas Sevilla. Récemment rénové, l'ancien hôtel Plaza Sevilla conserve sa superbe façade néoclassique rythmée de pignons, de colonnes et de balcons en fer forgé. Mais ses 52 chambres ont perdu leur charme désuet au profit d'un décor minimaliste et des exigences de la modernité (TV, Internet...). Ce deux-étoiles dispose en outre d'un café, d'un snack-bar et d'un restaurant climatisé. Une adresse idéale pour les familles, pour le rapport qualité prix et la proximité de sites touristiques – arènes, tour de Giralda, musée des Beaux-Arts... – à visiter avec les vélos que l'hôtel met gracieusement à la disposition de ses clients.

Calle Canalejas, 2. A partir de 50 € la chambre simple (petit déjeuner buffet inclus), 46,75 € la double, 65 € la triple et 75 € la familiale. www.sevillapetitpala.com

Cordoue

Hôtel Lola. Lola est le prénom de l'épouse du maître des lieux, Miguel Cabezas, également propriétaire du fameux restaurant Casa Pepe, situé à deux pas. Installé dans une maison bâtie en 1888 dans la Juderia, le vieux quartier juif, voici le plus petit et le plus luxueux des deux-étoiles d'Andalousie. A peine 8 chambres au décor exquis (têtes de lit en fer forgé, rideaux de velours, salles de bain rehaussées de faïences) et baptisées chacune d'un prénom arabe féminin : Aixa, Jasmina, Suleima... Cerise sur le gâteau : le toit-terrasse offre une vue époustouflante sur la Mezquita, la mosquée-cathédrale de Cordoue.

Calle Romero, 3. Saison haute (jusqu'au 16 juin) : environ 129 € la chambre double, petit déjeuner compris. Du 17 juillet au 13 septembre : 89 €. www.hotelola.es

Hôtel Mezquita. La chambre n° 10 s'agrémente d'une coupole peinte : celle de l'ancienne chapelle d'une maison du XVI^e siècle qui héberge l'hôtel, en face de l'entrée principale de la Mezquita. Bien équipées (TV satellite, téléphone direct, climatisation réglable), les 21 chambres se répartissent autour d'un patio où l'on peut prendre le petit déjeuner. Le couloir qui conduit à la cafétéria est orné de deux piliers portant la signature «Moubarak» en arabe. Sans doute celle d'un ouvrier qui participa à la construction de la mosquée, dont de nombreuses colonnes furent dispersées au XV^e siècle, lorsque ce fleuron de l'art islamique fut en partie détruit pour être transformé en cathédrale.

Calle Pl. Santa Catalina, 1. En saison haute (du 1^{er} au 30 juin et du 15 août au 3 novembre) : chambre simple à 52 €, double à 89 €, triple à 135 €, quadruple à 165 €. Tarifs respectifs du 1^{er} juillet au 14 août : 44, 65, 85 et 105 €. Petit déj. : 3,50 €. www.hotelmezquita.com



Baeza

■ **Puerta de la Luna.** Niché dans le cœur Renaissance de la ville de Baeza, à deux pas de la cathédrale, cet hôtel occupe une maison du XVI^e siècle. Les anciens propriétaires, les Davilla, s'illustrèrent lors de la reconquête de Jaén contre les Maures. Les 44 chambres lumineuses s'articulent autour d'un patio encadré de colonnes de pierre aux chapiteaux sculptés. Les orangers qui le parfument font la ronde autour de la piscine.

Canonigo Melgares Raya, Baeza. En semaine, chambre simple ou double à 64 €, le week-end entre 89 et 129 €. Petit déjeuner : 13 €. www.hotelpuertadelaluna.com

Province de Grenade

■ **Casa Morisca.** Depuis la chambre «Mirador», le panorama sur l'Alhambra est spectaculaire. Blotti au pied du palais, cet hôtel est le plus beau de l'ancien quartier arabe de l'Albaicín. La demeure du XV^e siècle qui abrite ses 14 chambres doubles a été restaurée par Carlos Sanchez, un architecte réputé de Grenade. Avec sa charpente en bois d'origine, ses poutres ornées de sourates du Coran et son bassin encadré d'azulejos, le patio est un bijou de l'architecture mudéjar.

Cuesta de la Victoria, 9. Chambre double : 85 à 125 €. Petit déj. : 11 €. www.hotelcasamorisca.com

■ **Cuevas El Abanico.** Voici un délice de simplicité et d'originalité ! Ce lieu étonnant est composé de 5 grottes aménagées en appartements meublés, avec salons, cuisines et salles de bain très confortables. Depuis la terrasse ombragée qui donne sur les collines, on savoure le calme de cet endroit du Sacromonte, le «quartier gitan» de Grenade, que l'on rejoint à pied, au gré de ses rues pavées. La propriétaire est une femme adorable.

Verea de Enmedio, 89, Sacromonte. Grotte avec une chambre (pour une ou deux personnes) : 70 €. Grotte avec deux chambres : 110 € (quatre personnes) et 130 € (cinq personnes). Séjour minimum de deux nuits. www.cuevaselabanico.es

■ **Villa de Bubión.** Perchée sur les hauteurs du bourg, cette «villa» reproduit, à petite échelle et dans une version moderne, un village typique des Alpujarras. Ses ruelles jalonnées de placettes relient 41 petites maisons blanches faisant office d'appartements, dont 9 pourvues d'une cuisine. Le bâtiment de la réception abrite un café, un restaurant, des cuisines et une laverie. Le site offre des vues imprenables sur Bubión, le ravin de Poqueira et les montagnes. *Barrio Alto, Bubión. Saison basse, 110 € l'appartement, 120 € en saison haute, petit déj. compris. www.villasdeandalucia.com*

Province d'Almería

■ **Hôtel-Restaurant Mamabels.** Cette délicieuse pension à l'architecture cubiste se trouve dans le village blanc de Mojácar, à 90 kilomètres au nord-est d'Almería. Ornées de dessins et de peintures, ses 8 chambres spacieuses, dont certaines pourvues d'un salon et d'une terrasse, offrent toutes une vue sur la mer. Isabel «Mamabel» Aznar, l'hôtesse des lieux, mitonne de succulentes spécialités, tels l'espadon à la sauce aux câpres et une monumentale paella maison.

Calle Embajadores, Mojácar.

En saison haute : 75 € la chambre double; la suite de 85 à 95 €. Petit déjeuner : de 5 à 10 €. www.mamabels.com

■ **El Jardín de los sueños.** Le camp de base idéal pour visiter le parc naturel de Cabo de Gata. Comme son nom l'indique, le «Jardin des songes» invite à la rêverie. Situé dans la plaine de Rodalquilar, à 20 minutes à pied de la plage, cet hôtel décoré avec élégance et simplicité soigne l'intimité de ses visiteurs. Ces derniers sont logés dans 7 maisonnettes disséminées au milieu d'un jardin doté d'une piscine et parsemé de plantes du désert : cactus, agaves, figuiers de barbarie... L'ensemble s'inscrit dans le paysage grandiose de la Sierra del Cabo de Gata.

Parque Natural Cabo de Gata, Níjar. En été : 96 € une chambre simple ou double; 116 à 138 € la suite, petit déjeuner inclus. www.eljardindelossuenos.es

LES PARADORES, DES CHÂTEAUX EN ESPAGNE

C'est une invention espagnole. Fondés en 1928 par le roi Alphonse XIII, les paradores constituent une chaîne d'hôtels de luxe installés dans des bâtiments historiques, tels que monastères, châteaux et palais. Encore gérés par l'Etat (on parle de privatisation), les «Paradores de Turismo de España» regroupent 93 établissements réputés pour leur cadre grandiose et la qualité de leur accueil (voir www.parador.es). Voici nos trois préférés en Andalousie.

■ **Parador de Úbeda.** Bordant la plus belle place d'Úbeda, ce parador se loge dans un somptueux palais Renaissance du XVI^e siècle. Il appartenait à Ferdinand Ortega, doyen de la chapelle d'El Salvador, qui se trouve juste en face. S'élevant sur deux étages, la bâtie comprend deux patios enchantés drapés d'arcades à fines colonnes. Vastes et confortables, les 36 chambres, dont 6 donnent sur la place, éblouissent par leurs hauts plafonds, leur dallage carrelé, leurs frises sculptées et leur mobilier à l'ancienne. Parmi les mets du restaurant : le chevreau aux pignons cuit à l'étouffée et la perdrix aux poivrons farcis.

Plaza de Vasquez de Molina, Úbeda. Chambre double de 166 à 185 €, avec vue sur la place à partir de 212 €. Petit déj. : 18 €.

■ **Parador de Grenade.** C'est le plus couru de tous. Situé à l'intérieur de l'enceinte de l'Alhambra, il occupe un couvent

franciscain érigé au XV^e siècle à la place d'un palais maure dont il reste quelques beaux vestiges, telle la «salle nazride». Œuvres d'art et meubles d'époque garnissent le cloître et ses dépendances dans une atmosphère arabo-andalouse, avec ses jardins, ses faïences et son patio égayé d'une fontaine. Certaines des 40 chambres donnent sur les jardins du Generalife, comme la terrasse du restaurant, fameux pour son gazpacho andalou ou ses «pionnos» (gâteaux à la crème).

Real de Alhambra, Grenade. Chambre double standard à 330 €. Petit déjeuner : 20 €.

■ **Parador de Málaga**

Gibralfaro. Une fois que l'on y est, on n'a plus envie d'en bouger. Bien sûr, il y a les chambres, belles sans tapage, avec leurs murs blancs et leur sol en tomettes. Mais le vrai luxe est leur balcon qui surplombe la colline et la baie. Le soir, le restaurant panoramique qui flotte sur les lumières de la ville, l'excellence des plats et des vins transforment en lune de miel n'importe quel dîner en tête-à-tête. La qualité de l'accueil, efficace sans être obséquieux, fait de cet établissement situé à côté du château maure de Gibralfaro (XI^e siècle), la plus douce des retraites.

Castillo de Gibralfaro, Málaga. Chambre double de 185 à 240 €. Petit déjeuner : 15 €.

Le cloître d'un couvent du XV^e siècle sert de patio au Parador de Grenade.



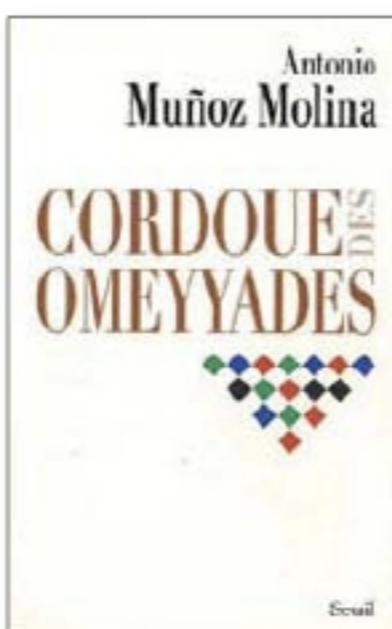
Juan Manuel Castro Pletto / Vu

EN SAVOIR PLUS

ESSAI

VOYAGE AMOUREUX DANS UNE VILLE DÉFUNTE

C'est cela les grands écrivains : sous leur plume, même le passé, les villes enfouies, palpitent de vie. Ce livre, que rééditent cette année les éditions du Seuil, est la meilleure introduction à Cordoue, ses monuments et son âme. En érudit mais aussi en artiste, Antonio Muñoz Molina raconte la ville au temps des califes, du VIII^e au XI^e siècle, d'Abd-al-Rahman I^{er} à Al-Mansur. Il en dit le quotidien, les beautés, les artistes et les grands esprits, les médecins et les copistes («A Cordoue, on publie soixante mille livres par an»), musulmans, juifs, chré-

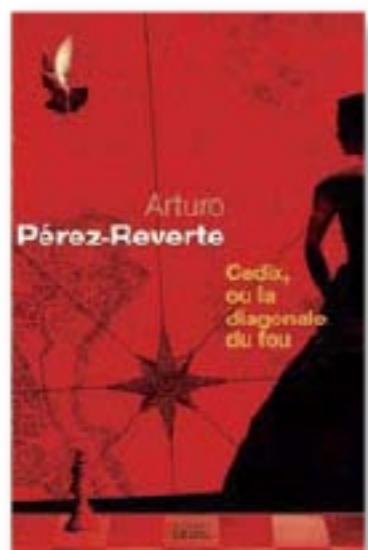


tiens qui firent la destinée extraordinaire de la ville. Il dépeint le vide miraculeux de la grande mosquée que «la criminelle cathédrale qu'on y a encastrée défigure», au grand dam de Charles Quint lui-même. Il décrit la splendeur de la cité, puis son effondrement en 1031 dans une guerre civile où, déjà, les puritains de l'islam jouèrent leur rôle : le crépuscule de Cordoue fut aussi celui d'Al-Andalus. Ce livre d'histoire, de voyage, est aussi le très beau roman de celle

qui fut «la plus grande ville d'Occident». ■

PIERRE SORGUE

«Cordoue des Omeyyades», d'Antonio Muñoz Molina, Seuil, 19 €.



FRESQUE

La bête de Cadix

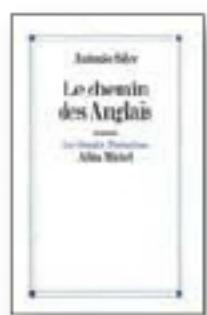
Quel est ce tueur en série qui assassine les jeunes filles de Cadix à coups de fouet pendant que la ville assiégée croule sous les boulets des armées napoléoniennes, en 1811 ? Arturo Pérez-Reverte, c'est Alexandre Dumas père et fils réunis. Et cette fois, il n'y va pas de main morte : entre les assauts des armées françaises, la réunion des Cortès qui rédigent leur première Constitution, un artilleur français férus de précision, le commissaire brutal qui enquête avec l'aide d'un professeur, joueur d'échecs lettré et intuitif, les soucis d'une jeune et belle négociante (Lolita Palma) qui tente de briser le blocus maritime grâce au corsaire Pepe Lobo, le romancier ne lésine pas sur les personnages pittoresques. Les ficelles sont parfois

aussi grosses que la documentation qui lui a servi à cette fresque aux airs de polar. Mais ce n'est pas la plus désagréable manière de découvrir Cadix, la ville la plus libérale d'Europe aux heures de sa gloire océane. P. S.

«Cadix, ou la diagonale du fou», d'Arturo Pérez-Reverte, Seuil, 23 €.

ROMAN

Un été dangereux



Le nom de Málaga n'apparaît qu'à la fin du livre. Pourtant le soleil, les parfums, la mer et les quartiers populaires sont bien de cette ville. À travers les destins croisés d'une bande d'ados dans l'été espagnol des années 1970, avec ce récit très poétique qui vogue, entre lumière et ombre, du côté de Camus mais aussi des romans picaresques, Antonio Soler signe une œuvre émouvante et troublante. P. S.

«Le Chemin des Anglais», d'Antonio Soler, Albin Michel, 22 €.

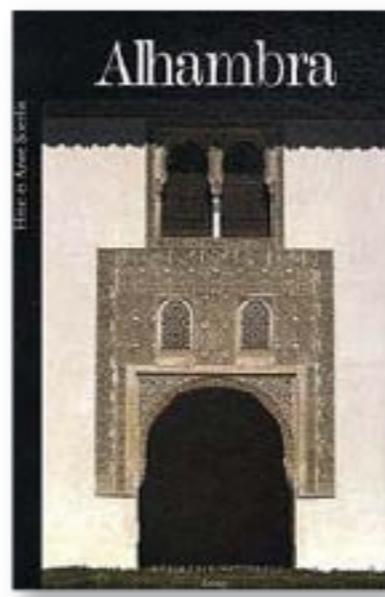
BEAU LIVRE

Les secrets révélés de l'Alhambra

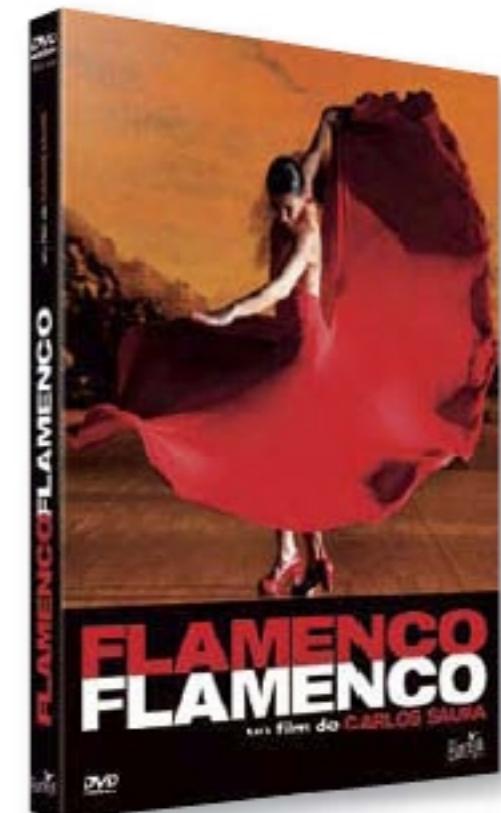
L'Alhambra (lire notre reportage dans ce numéro) est le fruit de l'interprétation parfois fantaisiste de ses restaurateurs successifs. L'un des intérêts de cet ouvrage, outre ses splendides photos, réside dans les gravures qui révèlent le palais de Grenade dans ses divers états, aux XVIII^e et XIX^e siècles. Toutefois, l'auteur du livre, l'historien d'art Henri Stierlin, y expose une vision

inédite du monument : il aurait été conçu sur le modèle du palais de Salomon à Jérusalem, lui-même reflet d'une représentation du cosmos que les

Perses, puis les Grecs et les juifs auraient transmise aux Arabes. Henri Stierlin apporte ainsi sa propre pierre à ce chef-d'œuvre plus imaginé que réel. J.-Y.D.



«Alhambra», d'Henri et Anne Stierlin, Actes Sud/Imprimerie nationale, 49 €.



DVD

Les habits neufs du flamenco

À 80 ans, Carlos Saura n'a pas perdu la flamme ! Seize ans après «Flamenco», le cinéaste espagnol revient à ses premières amours pour cet art né entre Jerez, Cadix et Triana. Le réalisateur a conçu son «Flamenco bis» comme une succession de tableaux vivants en faisant défiler les artistes devant des toiles de peintres andalous. La caméra capte, bien sûr, les improvisations des grands maîtres : chant halluciné de José Mercé, accompagné au marteau frappé sur l'enclume, ou solo, les yeux fermés, du guitariste Paco de Lucía. Mais le film fait surtout la part belle à la jeune génération, notamment aux danseurs qui ont fait éclater les codes de leur discipline. L'heure est aux mélanges des influences : pirouettes jazz de Rocío Molina, déséquilibres contemporains d'Israël Galván... Avec ce second volet d'une grâce époustouflante, Carlos Saura ne donne donc pas dans la répétition mais dans la curiosité renouvelée pour une tradition qui a su faire peau neuve. ■

FAUSTINE PRÉVOT

«Flamenco Flamenco», de Carlos Saura, Carlotta Films éd., 15 €.

UN GRAND CLIC...

217 LIEUX À LA LOUPE

Avec celle du «Petit Fûte», l'application ViaMichelin est l'une des rares dédiées à l'Andalousie. Uniquement disponible pour l'iPhone, elle coûte 4,99 €, un prix très abordable au regard de la mine d'informations qu'elle recèle. Nous avons ainsi dénombré un total de 217 lieux, fameux comme Séville ou Cordoue, mais aussi peu connus, tels Torremolinos, Salobreña et Ubeda. En quelques secondes, on obtient la liste des hôtels, des restaurants et des sites «à voir absolument» dans chacune des localités. La navigation, très aisée, propose de multiples entrées : par ordre alphabétique, par type de lieux ou encore en «recherche libre» (en tapant un nom, par exemple).

Autre possibilité : la touche «près d'ici» qui, grâce à la fonction de géolocalisation intégrée à l'iPhone, liste automatiquement les sites à visiter les plus proches de l'endroit où vous vous trouvez. Le contenu éditorial, en revanche, laisse parfois à désirer. Ne vous attendez pas à une analyse approfondie de tel monument ou œuvre d'art : les textes, souvent un peu convenus, sont avant tout destinés à servir d'introduction rapide. Apprendre que «L'Alhambra offre une architecture fascinante en parfaite symbiose avec les jardins» ne vous permettra pas de briller dans les salons en revenant de votre séjour andalou ! ■



ERIC TENIN

ET UN PETIT

L'espagnol (presque) sans peine !

Votre pratique de la langue de Cervantès est un peu rouillée ? MosaLingua Espagnol vous propose de la rafraîchir en y consacrant une dizaine de minutes par jour, à vos moments perdus. Supercherie ? Non : en fait, le concept est basé sur un principe de révision régulière entièrement géré par «l'appli». Ainsi, lorsque MosaLingua détecte que vous avez oublié un mot supposé déjà appris, elle vous le représente plus souvent. C'est très efficace, mais pas miraculeux... Il faut tout de même pouvoir se concentrer – ce qui n'est pas toujours facile, dans les transports en commun, par exemple – et suivre le programme au rythme où l'application vous le propose.

MosaLingua Espagnol : 4,99 € sur l'Apple Store (et bientôt sur Android).

ERGONOMIE 9/10

Très pratique, elle offre de nombreuses façons de trouver un point d'intérêt, y compris directement sur une carte interactive, sur laquelle on peut zoomer. La fonction «Affiner», permet de sélectionner les lieux selon vos centres d'intérêt, par exemple les restaurants ou les sites classés «trois étoiles».

RICHESSE 7/10

Les textes qui décrivent les lieux sont très succincts, mais les informations essentielles figurent, notamment les horaires d'ouverture, les tarifs d'entrée, le numéro de téléphone... Elles sont, en outre, régulièrement mises à jour. Les photos, elles, sont assez quelconques et ne peuvent être agrandies.

LE PLUS 7/10

Avant votre départ, vous pouvez rassembler vos lieux préférés dans un petit carnet virtuel et y ajouter des commentaires. Ce «guide individualisé» est aussi accessible sur Internet, pour peu que l'on ouvre un compte (gratuit). Pas bête, mais franchement sous exploité, à l'heure des Facebook et autres réseaux sociaux.

**COMMANDEZ
VOS COFFRETS RELIURES
pour conserver intacts
vos magazines !**



Chaque numéro de GEO est un passionnant rendez-vous avec le voyage et la découverte du monde. C'est pourquoi vous conservez vos GEO et prenez plaisir à les lire et les relire au fil des années.

Pour les garder intacts et protéger leur couverture et leurs superbes photos, nous avons créé les coffrets GEO.

- Lot de 2 coffrets permettant le classement total de 12 magazines GEO
- Résistants, sobres et élégants
- Siglos de lettres d'or sur matière toilee
- Livrés avec plusieurs millésimes adhésifs

Commandez également sur :
www.prismashop.geo.fr

BON DE COMMANDE

A retourner sous enveloppe affranchie à
Prisma Média - Libre réponse 20267 - 62069 Arras Cedex 09

OUI, je commande le lot de 2 coffrets reliures GEO (réf. 1001) :

Prix spécial	Quantité	TOTAL en €
15,90 € €

Participation aux frais de port* : + 3,50 €

*Au-delà de 5 lots, livraison spéciale facturée, nous consulter au 0826 963 964

TOTAL €

MON ADRESSE

Mme Mlle M.
Nom _____
Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____
E-mail : _____
 Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires.

Tarifs étrangers : nous consulter au 0826 963 964. Bon de commande valable jusqu'au 31/03/2013. Les informations ci-dessous sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

EN VERT ET CONTRE TOUT

Depuis plus de quarante ans, Singapour se construit une image de cité-jardin. Mais cette politique, imposée par l'Etat de façon autoritaire, s'est faite au détriment de la forêt tropicale et des terres agricoles qui s'étendaient sur l'île.

PAR CARRIE NOOTEN (TEXTE) ET LUCA LOCATELLI/MoST (PHOTOS)

Un ovni échoué dans la jungle ? En fait, une serre des jardins de South Bay dédiés aux plantes à fleurs tropicales. Nous sommes ici dans le plus vaste (54 ha) des trois parcs des Gardens by the Bay, dont l'ouverture est prévue en juin 2012, à l'embouchure de la rivière Singapour.



ENVIRONNEMENT





Les «supertrees» (super arbres) de South Bay serviront à la fois de châteaux d'eau et de jardins verticaux. Haute de 25 à 50 m, leur ramure métallique supportera des plantes épiphytes : fougères, lianes, orchidées, broméliacées...



Le barrage érigé en 2009 sur l'estuaire de la rivière Singapour a donné naissance au plan d'eau de Marina Bay, que bordent les gratte-ciel du quartier d'affaires. L'ouvrage, recouvert de gazon, fait la joie des fans de cerf-volant.



Ici, le moindre bout de terre est planté. En témoigne cette vue du Senosa Express, un monorail aérien qui relie la côte sud de Singapour à l'île de Sentosa dotée de 3 km de plages de sable.

Baobabs, agaves, oliviers, palmiers dattiers... Sous ses 3332 panneaux de verre, la grande serre du «Flower Dome», dans les jardins de South Bay, regroupera, sur 1,2 ha, des plantes issues des quatre continents et jouissant d'un climat de type méditerranéen ou subtropical.





Grâce à ses projecteurs, on peut jouer la nuit. Le golf de Marina Bay, ouvert en 2006, est le seul 18-trous public de la ville. En arrière-plan, la grande roue et les buildings du centre financier, dont les trois tours futuristes du Marina Bay Sands, assurent le spectacle.

Gare aux glissades ! Perchée à 190 m en haut des tours du Marina Bay Sands, la piscine dite « à horizon » n'oublie pas les palmiers. Inauguré en février 2011, ce complexe hôtelier et de loisirs a coûté la bagatelle de 4,8 milliards d'euros.





Depuis le 55^e étage de l'hôtel-casino Marina Bay Sands, le regard découvre un chantier titanique. Là, au sud de l'île de Singapour, à l'embouchure de la rivière éponyme, doivent être inaugurés en juin 2012 les Gardens by the Bay, un parc de 101 hectares composé de trois jardins. Le premier, Bay South, est déjà bien avancé et promet d'être spectaculaire, avec son dessin en forme d'orchidée – la fleur fétiche de la cité-Etat –, ses deux serres géantes et ses «supertrees», des arbres en béton et acier hauts de 50 mètres auxquels seront accrochés des épiphytes (végétaux qui poussent en se servant d'autres plantes comme support).

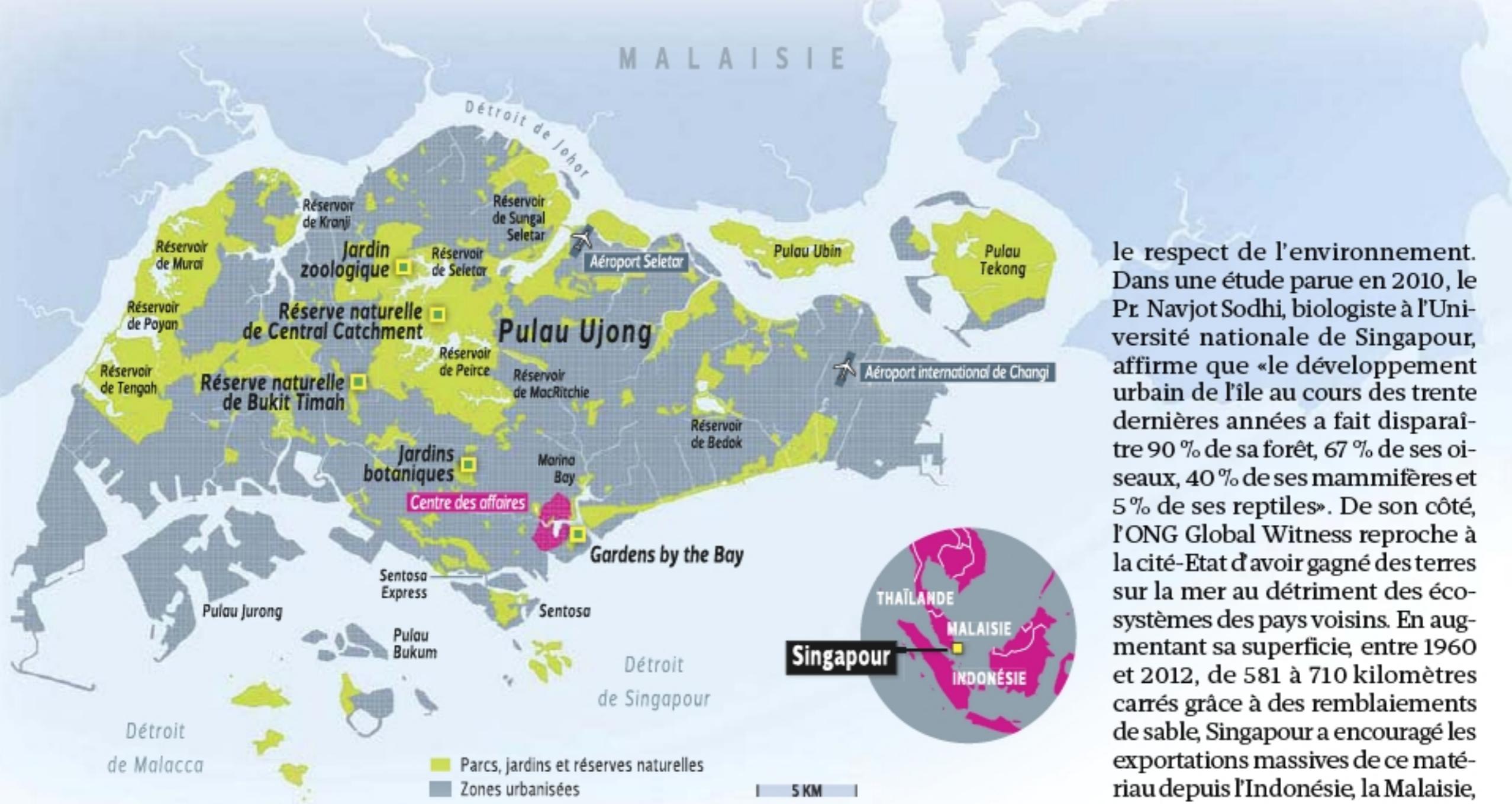
Ce n'est pas un hasard si ces «Jardins au bord de la baie» sortent de terre à deux pas des tours flambant neuves du centre d'affaires.

«Le quartier a été conçu comme un mini Manhattan, et on s'est dit qu'il lui fallait l'équivalent de Central Park», explique le Dr Kiat W. Tan, le directeur des futurs jardins. Mais ce projet pharaonique marque aussi une nouvelle étape de la stratégie en faveur des espaces verts mise en place par l'Etat voici quarante-quatre ans.

A l'indépendance de l'île, en 1965, la ville de Singapour, cernée par la jungle, ne s'étendait que sur 5 kilomètres autour de son port. Au cours de la décennie suivante, elle se développa à une allure fulgurante, tout en épargnant de vastes pans de nature. En effet, en 1968, le Premier ministre Lee Kuan Yew avait lancé le projet «Clean and Green Singapore» (Singapour propre et vert), visant à faire de la ville «une cité-jardin au cœur de l'Asie». Dix pour cent de la superficie de l'île, soit 70 kilomètres carrés, furent préservés pour être transformés en parcs, et une dizaine de réserves naturelles virent le jour autour ●●●

Les deux serres et les «supertrees» encore dénudés se dressent au-dessus d'un chantier. Mais dans deux mois, les jardins de South Bay sertiront de vert l'embouchure de la rivière Singapour.





●●● de réservoirs d'eau de pluie. Avec ce programme, Lee Kuan Yew voulait démontrer l'efficacité de la logistique et de l'administration de Singapour, afin de convaincre les investisseurs étrangers de s'y implanter. Une politique qui allait porter ses fruits : entre 1968 et 2007, les espaces verts, toutes catégories confondues (parcs, réserves naturelles, bords de route...) se sont étendus jusqu'à représenter près de la moitié de la surface de l'île. Dans le même temps, la population doublait, frisant les 5 millions d'habitants, et près de 10 000 sociétés étrangères s'installaient à Singapour, faisant de la cité-Etat un centre mondial de l'électronique et la deuxième place financière d'Asie après le Japon.

L'île souhaite désormais attirer des industries liées aux nouvelles technologies, telles l'informatique et le numérique, des secteurs où les cadres sont pointilleux sur la qualité de vie. Singapour est donc passé à la vitesse supérieure en impulsant, en 2011, un plan de développement décennal baptisé «Green Road Map» (Carte de la route verte). L'objectif est de faire évoluer la «cité-jardin» vers une «ville dans un jardin», en transformant l'île entière en un parc tropical dans lequel les infrastructures urbaines s'intégreraient. Les architectes sont fortement encouragés à doter leurs constructions de façades végétales, de toits de gazon et de jardins suspendus, et 320 équi-

pes de citoyens-jardiniers recrutés via les «centres communautaires» font reverdir les quartiers. La moindre passerelle, le moindre canal bétonné dans les années 1970 se couvrent de plantes et, dès l'an prochain, les cinquante principaux parcs de l'île seront reliés par 360 kilomètres de «coulée verte» réservés aux piétons et aux cyclistes.

Un tel effort n'aurait pu être mené à bien sans une planification imposée de façon quasi autoritaire, dans ce pays où le Parti d'action du peuple est au pouvoir depuis cinquante-trois ans : son cofondateur, Lee Kuan Yew, a tenu les rênes de la cité-Etat de 1959 à 1990, et son fils Lee Hsien Loong en est le Premier ministre. «Pour réaliser un projet comme les Gardens by the Bay en Europe, il aurait fallu se soumettre aux multiples niveaux de décision d'un système démocratique, reconnaît Andrew Grant, l'un des architectes du cabinet anglais qui a conçu ces jardins. Cela aurait grandement ralenti le processus.»

Mais la méthode a son revers. Dans les années 1970, les plantations de caoutchouc et 20 000 fermes furent supprimées pour être remplacées par des logements gérés par l'Etat, rendant le pays totalement dépendant des importations de fruits et légumes. D'autres rappellent qu'être «vert» ne rime pas forcément avec

Trois cents parcs et réserves

Située à la pointe sud de la péninsule malaise, Singapour est une cité-Etat formée de Pulau Ujong (l'île Ujong) et de 62 autres îles plus petites, couvrant au total 700 km². Près du quart de son territoire est occupé par plus de 300 parcs et réserves naturelles.

Inventaire d'une ville pépinière

21000 personnes travaillent dans les parcs et jardins.

4 400 ha d'espaces verts sont prévus d'ici quinze ans. Pour l'instant, on en est à 2787 ha.

3 347 ha C'est la superficie globale des réserves naturelles.

162 000 végétaux provenant de trente pays ont été plantés dans le jardin de Bay South.

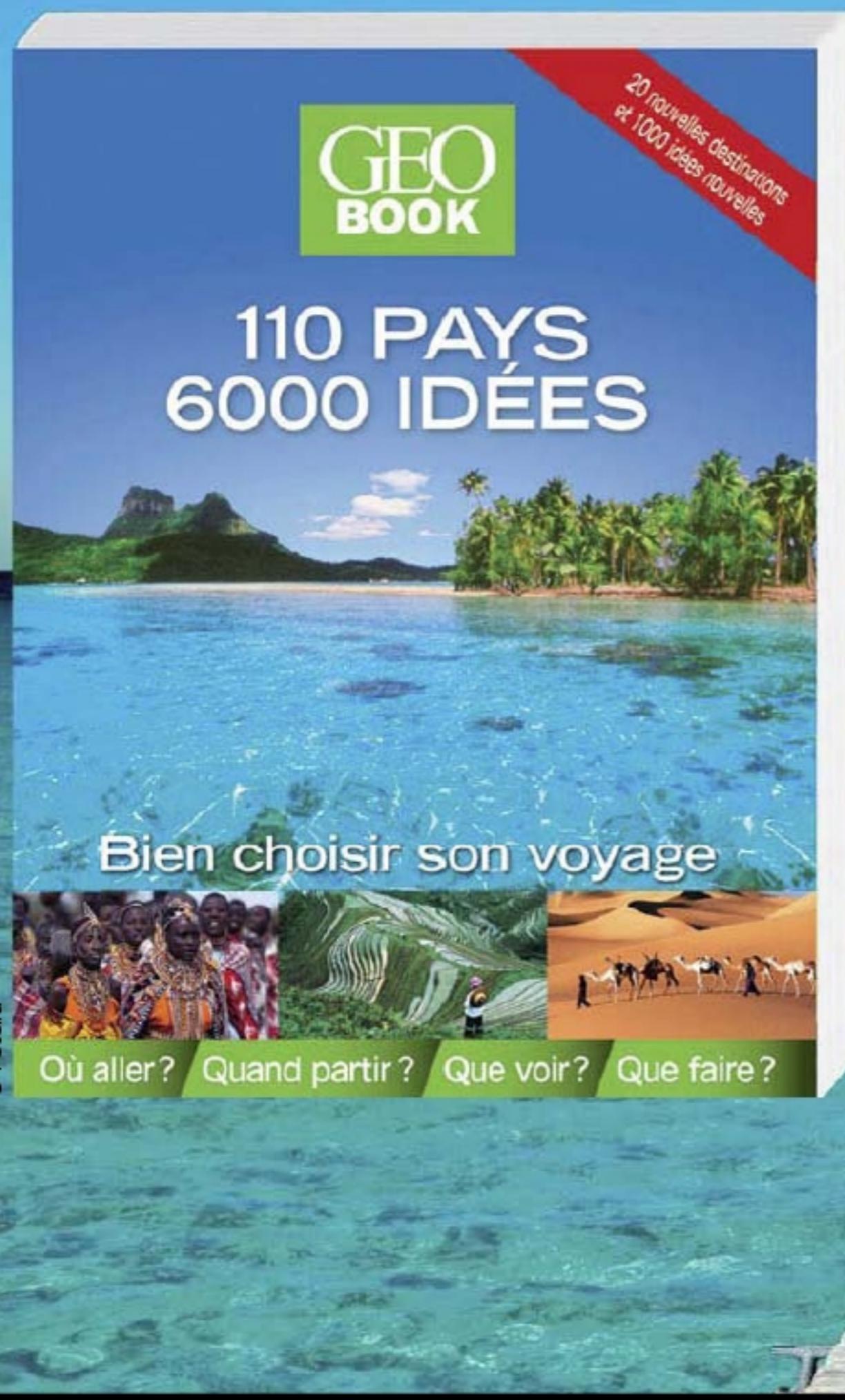
28 000 € C'est le prix de l'arbre le plus cher de Bay South : un camélia japonais de 500 ans.

le respect de l'environnement. Dans une étude parue en 2010, le Pr Navjot Sodhi, biologiste à l'Université nationale de Singapour, affirme que «le développement urbain de l'île au cours des trente dernières années a fait disparaître 90 % de sa forêt, 67 % de ses oiseaux, 40 % de ses mammifères et 5 % de ses reptiles». De son côté, l'ONG Global Witness reproche à la cité-Etat d'avoir gagné des terres sur la mer au détriment des écosystèmes des pays voisins. En augmentant sa superficie, entre 1960 et 2012, de 581 à 710 kilomètres carrés grâce à des remblaiements de sable, Singapour a encouragé les exportations massives de ce matériau depuis l'Indonésie, la Malaisie, le Vietnam et le Cambodge. L'Indonésie a ainsi vu une île rayée de sa carte, et le Cambodge, l'une de ses mangroves côtières disparaître. Si bien que ces pays ont arrêté de livrer du sable à Singapour.

C'est d'ailleurs sur ce sable que les Gardens by the Bay sont construits, après plus de trente ans de travaux pour combler la partie de l'estuaire qu'ils occupent. L'Etat annonce avoir déjà investi plus de 600 millions d'euros dans son Central Park à la singapourienne pour en faire un modèle de développement durable utilisant des technologies innovantes. Les «supertrees» seront dotés de cellules photovoltaïques qui transformeront l'énergie solaire en électricité fournit l'éclairage du parc, et d'un système de captage d'eau de pluie qui alimentera ses fontaines. La température de la serre du «Flower Dome» sera, elle, maintenue à 25 °C grâce à ses panneaux de verre mobiles qui s'inclineront automatiquement en fonction de la position du soleil, et d'un réseau de canalisations d'eau froide enterré dans le sol. Ce conservatoire des plantes méditerranéennes ne devrait ainsi pas consommer plus d'énergie qu'un bâtiment traditionnel. Avec cette vitrine des «technologies vertes», Singapour entend attirer les entreprises de pointe. Google a ouvert la voie : en 2009, la société américaine a décidé d'installer ici son siège asiatique, plutôt qu'à Hong Kong. ■

CARRIE NOOTEN

À CHACUN SON ENVIE DE VOYAGE



OÙ ALLER? QUAND PARTIR? QUE VOIR? QUE FAIRE?

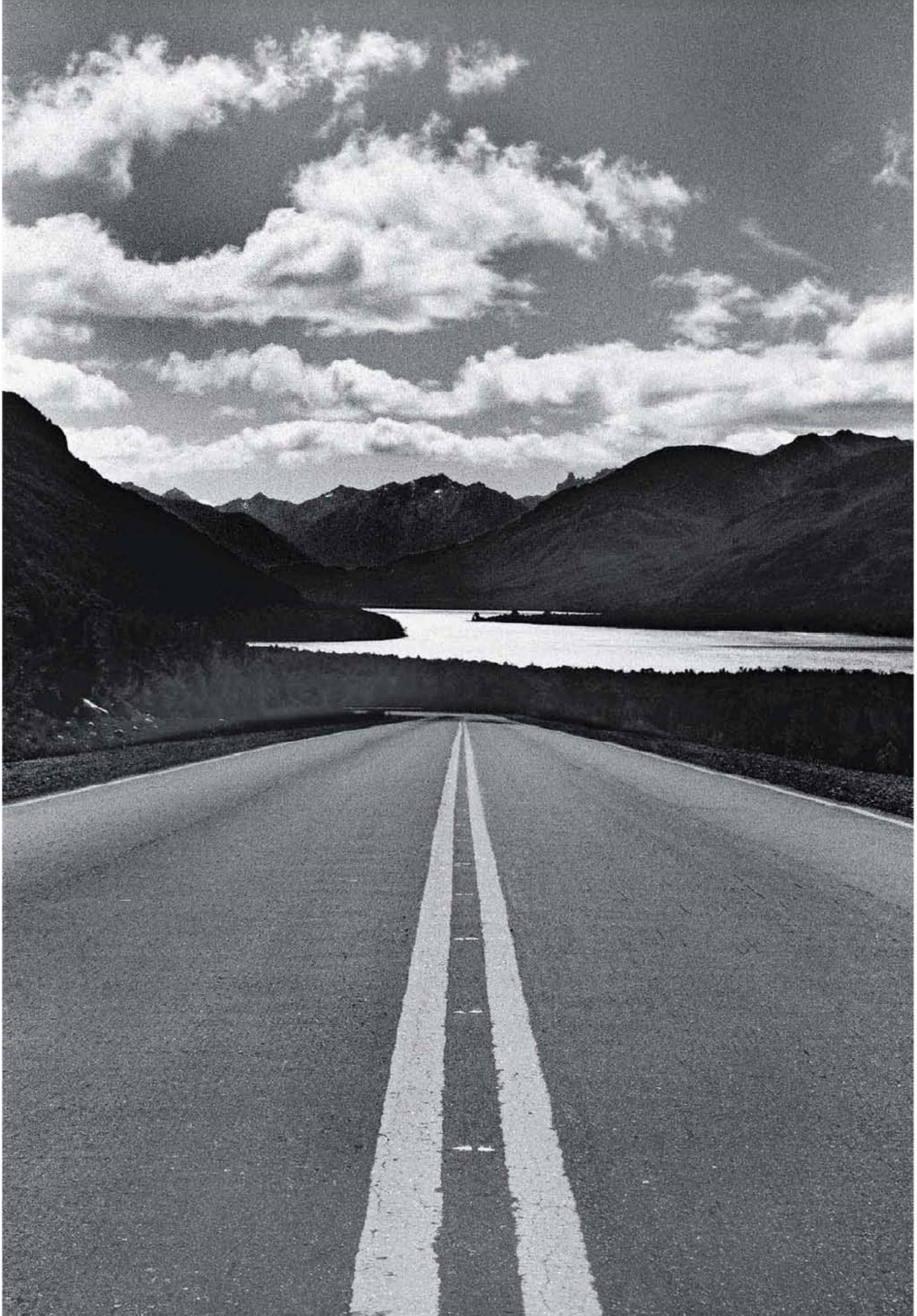
La collection GEObook, entre beaux-livres et guides pratiques : indispensable pour bien choisir son voyage.

Disponibles en librairie à partir de 25,90 €
www.editions-prisma.com

Le nouveau **GEOBOOK**
plus d'idées, pour plus d'évasion...

Départs au pied levé, treks insolites ou logements de charme, choisissez le voyage qui vous convient parmi 110 pays et 6000 idées.





Sur les routes de PATAGONIE

PAR LUIS SEPÚLVEDA (TEXTE) ET DANIEL MORDZINSKI (PHOTOS)

L'écrivain chilien Luis Sepúlveda est parti avec son «socio» (son coéquipier, son ami), le photographe argentin Daniel Mordzinski, explorer le grand Sud du continent latino-américain. Ils y ont trouvé le souffle de ces espaces infinis et l'esprit de ceux qui sont ou furent assez fous pour y vivre. Leur livre retraçant ce voyage sort ce mois-ci en France. Entre solitude et fraternité, courage et violence, ces «Dernières nouvelles du Sud» sont d'abord celles des hommes. En voici quelques extraits.

Entre Argentine et Chili, le voyage devait courir sur 3 500 kilomètres. Les rencontres et la vie en décideront autrement...

Au nord de la Patagonie argentine, la route mène d'un horizon d'herbe rase à l'autre. Seules nuances : les ombres des nuages.





I. Entre le ciel et la terre

[Nous avancions lentement sur une route de graviers car, selon la devise des Patagons, se hâter est le plus sûr moyen de ne pas arriver et seuls les fuyards sont pressés. De plus, nous devions de temps en temps faire une halte, descendre de voiture, ouvrir et refermer les barrières destinées à maintenir le bétail d'un côté ou de l'autre des fils barbelés. Elles s'ouvrent facilement mais les refermer demande un certain temps, avant de comprendre les curieux mécanismes inventés par les gauchos. Dans ces moments-là, on a l'impression d'entendre les vanneaux croasser de façon plutôt sarcastique. Le corbeau d'Edgar Poe répétait «jamais plus», les vanneaux ne sont pas des corbeaux mais, alors que je refermais la barrière du mauvais côté, je les ai parfaitement entendus me traiter de connard du haut d'une branche. (...)

Avec ou sans nuages, le ciel patagon semble toujours bas, il cesse d'être l'immense voûte céleste des autres latitudes et écrase le voyageur. Au cours d'un précédent voyage, alors que je chevauchais aux alentours de Río Mayo, j'ai croisé un gaucho venant en sens inverse. A vrai dire, on ne peut pas parler de rencontre car le cavalier dormait, mais les chevaux se sont arrêtés face à face pour nous rappeler les coutumes humaines. L'immobilité l'a réveillé en sursaut, il a ouvert les yeux et m'a salué :

- Comment ça va, l'ami ?
- Bien et vous ?
- Comme vous voyez, entre le ciel et la terre, m'a-t-il dit avant d'éperonner son cheval.

Effectivement, dans la steppe patagonne on est entre ciel et terre. Ajouté à l'uniformité de la plaine cela permet de tout voir, objet ou détail, aussi loin soit-il, et tout prend un caractère inédit, extraordinaire.

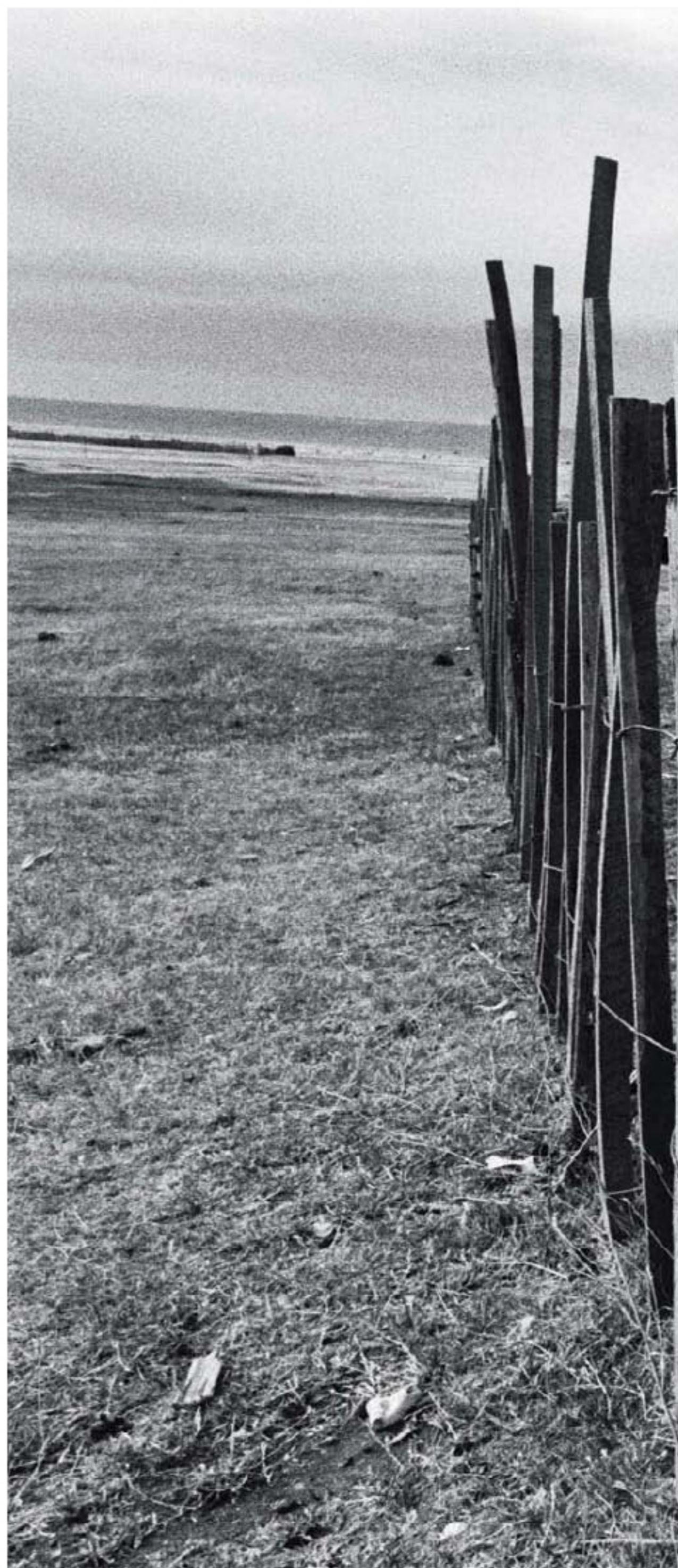
II. Une histoire de colons

[Sur la rive de l'immense lac Nahuel Huapi, toujours au nord du 42^e parallèle, se dresse San Carlos de Bariloche. C'est une belle ville touristique, si ordonnée qu'on a l'impression de se trouver dans une bourgade suisse abandonnée par erreur sous ces latitudes. Elle possède de bons hôtels, de fabuleux restaurants européens, des glaces délicieuses (...). C'est ce que montrent les cartes postales mais San Carlos de Bariloche est entourée d'une ceinture de pauvreté qui n'a jamais cessé de s'étendre et reste pourtant invisible pour les administrateurs de la ville.

Là, pendant les courts étés et les hivers longs et durs, survivent les «petites têtes noires» des Argentins, des Chiliens, des Chilotas et des Mapuches chargés des métiers les plus pénibles qu'ils exercent tandis que l'opulence dort, que la population aux cheveux blonds et aux yeux bleus se complaît dans l'autosatisfaction de se savoir les héritiers de ceux qui sont arrivés en bateau du Vieux Continent pour s'installer comme colons dans un lieu paradisiaque et inhabité. (...)

En 1903, un parfait crétin du nom d'Apolinario J. Lucero se vit confier par le gouvernement argentin la mission de réaliser le premier recensement de la population existante et de désigner à qui donner les terres arrachées aux Mapuches dans un passé encore frais et puant le sang. Parmi ses conclusions qu'on peut encore lire il y en a une particulièrement remarquable : «(...) Parmi ces habitants, les seuls à posséder les dispositions nécessaires pour être colons sont les Allemands car les Indiens et les Chilotas ne peuvent être utilisés que pour la main-d'œuvre (...)»

Avec un tel document pour fondement, qui pourrait s'étonner de l'enthousiasme ardent suscité par le nazisme qui a enflammé la ville pendant pratiquement une décennie ? **]**





Sur cette terre de moutons, les propriétés sont si vastes que des «peones» vivent seuls dans les coins les plus reculés de l'exploitation.



III. Le violon dans la steppe

[Nous regardions le chemin solitaire où nous n'avions croisé aucune autre voiture, aucun être vivant, humain ou animal, jusqu'au moment où nous avons vu quelque chose apparaître dans le nuage poudreux qui brouillait l'horizon.

Un homme marchait dans notre direction. Nous sommes arrivés à sa hauteur. Il était jeune et avait de longs cheveux noirs, une grosse moustache au-dessus d'un sourire amical et des lunettes de motard pour protéger ses yeux de la poussière. Mon «socio» a baissé la vitre et l'a salué d'un «bonjour l'ami» auquel il a répondu avec un sourire «je l'espère bien».

– Vous allez dans quelle direction ?

– Droit devant, comme presque tout le monde, a-t-il répondu.

– C'est d'une logique écrasante, a commenté mon «socio», et nous l'avons regardé avancer. Il se déplaçait avec aisance, comme s'il savourait tout particulièrement cette marche dans le vent et la poussière(...)

– Vous cherchez quelque chose ?

Il s'est arrêté, a relevé ses lunettes protectrices et nous a longuement observés avant de répondre :

– Je cherche un violon.

Pourquoi pas ? Quoi de plus sensé que de chercher un violon au beau milieu de la steppe ? (...)

– Ce violon, quand l'avez-vous perdu, l'ami ?

– Qui vous a dit ça ? Je ne peux pas l'avoir perdu puisque je ne l'ai pas encore trouvé, déclara-t-il dans une nouvelle démonstration de logique écrasante. (...)

Nous avons donc laissé la voiture au bord du chemin pour l'aider dans ses recherches (...) Jusqu'au moment où le type a pressé le pas, nous obligeant d'abord à trotter puis à courir vers un tas de bois amoncelé au milieu de la steppe. (...)

– On l'a trouvé, les gars ! Je le cherchais depuis des mois, a-t-il crié, tout excité, et il nous a donné l'accolade, et nous en avons fait de même pour fêter la trouvaille. La pièce de bois devait peser près de soixante-dix kilos. (...)

Pendant le transport, il nous a expliqué que le hasard n'avait rien à voir dans cette affaire car il savait que pour construire les voies du vieil express, les Anglais ne s'étaient pas contentés d'abattre les arbres des grandes forêts de la Patagonie andine, ils avaient également utilisé des bois importés des Indes. Des bois fins, nobles, des bois faits pour la musique...]

IV. Le Shérif et les bandits

[Le vent courbait les gigantesques peupliers entourant le cimetière et l'immense coupole formée par leur feuillage protégeait la paix de ceux qui reposaient là (...) Cigarette au bec, un homme disposait des fleurs sèches sur une sépulture.

– On nous a dit que Martín Sheffields était enterré ici.

– Le Shérif. Cette sale bête est quelque part par là, a-t-il répondu (...)

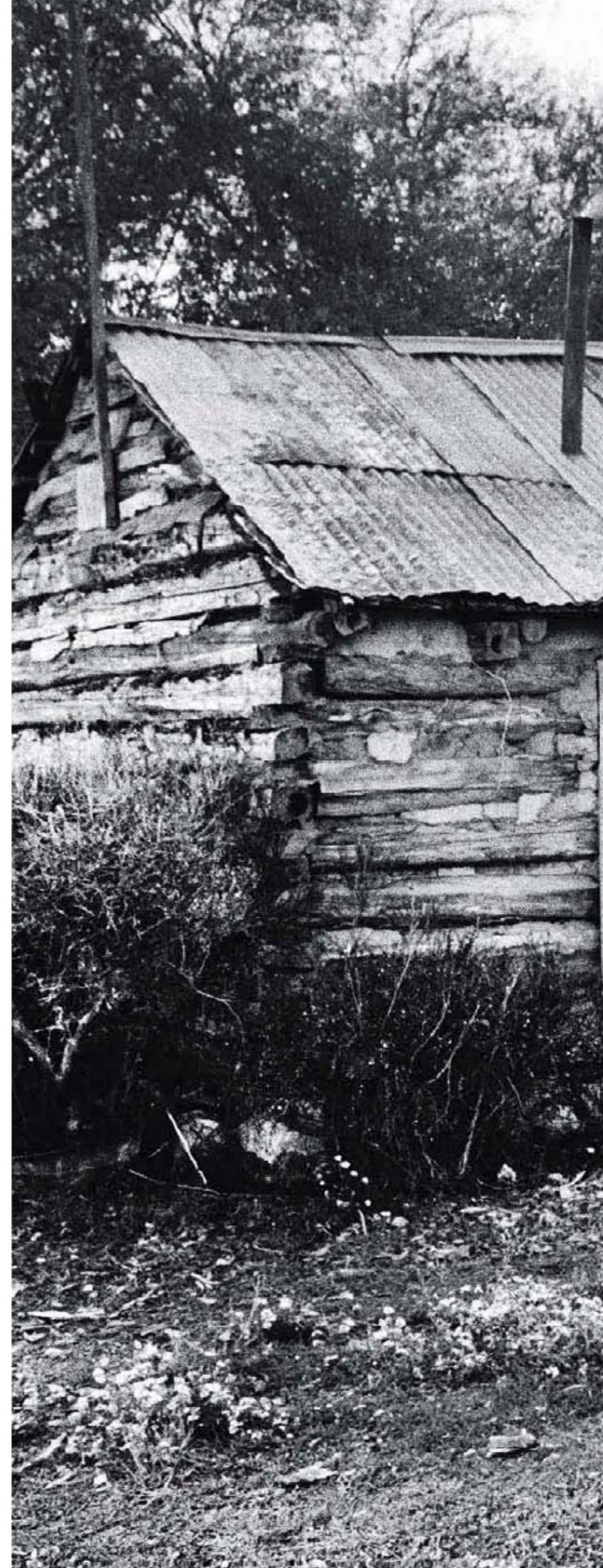
Martín Sheffields arriva en Patagonie au début du XX^e siècle. (...) Fin 1898, les hommes de [l'agence de détectives] Pinkerton avaient réussi à imposer la loi du plus fort dans les territoires de l'Ouest nord-américain, après avoir capturé ou éliminé la plupart des bandits. Mais il leur en manquait un : Butch Cassidy.

En 1901, la Pinkerton reçut une nouvelle inquiétante : Butch Cassidy avait quitté le territoire de l'Union à bord du vapeur «Soldier Prince» qui naviguait vers Buenos Aires. (...)

En 1901, Martín Sheffields se rapprocha de la Pinkerton. (...) La récompense de cinquante mille dollars offerte pour la tête de Butch Cassidy lui sembla l'occasion rêvée de connaître l'Argentine. (...)

Près de Cholila, la cabane construite avec des troncs d'arbres par Etta Place, Butch Cassidy et Sundance Kid est toujours debout (...) Sheffields est arrivé sur un cheval blanc et a crié depuis la barrière : «Butch, Sun !», les autres lui ont répondu en espagnol qu'ils s'appelaient Pedro et don José. Alors Sheffields a éclaté de rire, il a failli tomber de cheval, ensuite ils ont parlé entre eux en américain.

On ne saura jamais ce qu'ils se sont dit mais ils ont sûrement trouvé un accord car, sur tous les télégrammes expédiés par Sheffields à l'agence Pinkerton entre 1902 et 1905, on trouve toujours le même argument : «L'Argentine est un très grand pays et je suis sur leur piste.»]





Butch Cassidy et Sundance Kid, des bandits nord-américains, avaient fui en Patagonie et s'étaient retirés dans cette cabane.



Cette station service semble tout droit sortie d'un film de Carlos Sorin, chantre des «histoires minuscules» du Sud argentin.



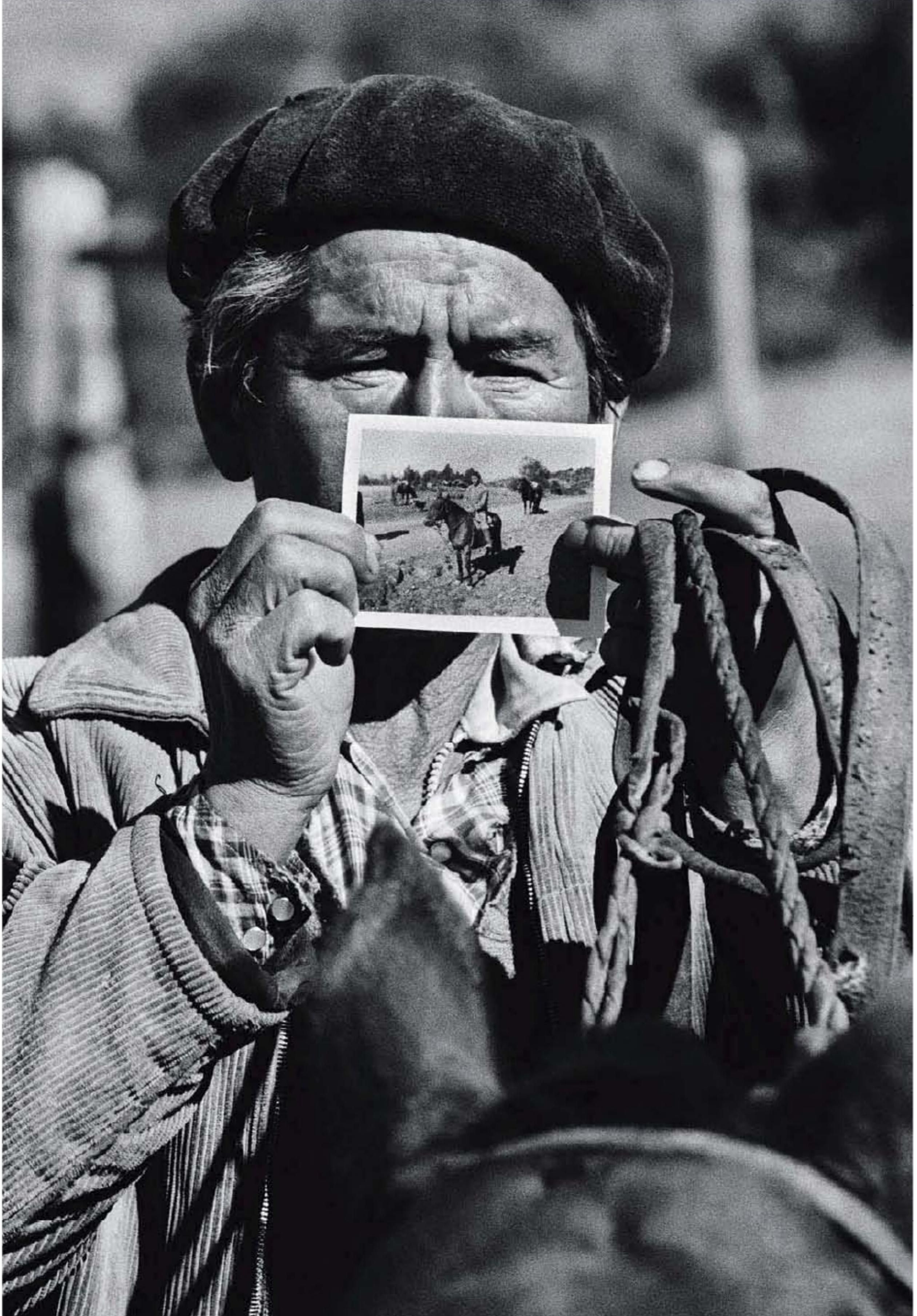
V. La bière et la République

[Nous sommes arrivés à El Bolsón, un lieu tolkienien au beau milieu de la Patagonie, avec deux intentions bien arrêtées : mon « socio » voulait goûter les fameuses fraises de la région et moi je rêvais d'une baignoire avec de l'eau chaude pour me débarrasser de la poussière accumulée après plusieurs semaines de voyage.

(...) La ville se dresse au milieu d'une vallée très fertile et le tracé de ses rues lui donne un air de village de pionniers mais de pionniers vêtus en hippies des années 60 et qui affirment avec un parfait naturel avoir des contacts fréquents avec des fées, des elfes et des lutins. (...)

Il est plus ou moins établi qu'en 1902, quand on a délimité la frontière entre l'Argentine et le Chili, les habitants ont continué à se sentir très loin de tout et abandonnés à leur sort. Malheureusement, le monde austral a toujours été la destination de nombreuses canailles et d'illuminés venus chercher une fortune rapide.

(...) En 1912, un Allemand du nom d'Otto Tip, qui avait essayé sans succès de cultiver le houblon dans le sud du Chili, traversa la frontière pour s'installer dans cette vallée fertile et, au bout de deux ans, commença à fabriquer de la bière pour le plus grand bonheur des premiers habitants du coin. D'après la légende, quand le mousseux breuvage était prêt, l'Allemand hissait un drapeau blanc et invitait tout le monde à boire à cœur joie. Au cours d'une de ces bringues, il réussit à convaincre les habitants de la nécessité de se séparer de l'Argentine et de devenir une république indépendante. Otto Tip fut donc le premier président de la République indépendante d'El Bolsón qui dura trois mois et retomba aussi naturellement que la mousse avant l'arrivée des troupes envoyées par le gouvernement de Buenos Aires.



VII. Gauchos de Patagonie

[

Ce matin-là, nous avons quitté Cholila de bonne heure après avoir rendu à la boucherie les clés de l'hôtel dont nous avions été les seuls clients et nous avons pris la route avec une bonne provision de maté, de l'eau chaude et un formidable salami offert par le patron de l'hôtel.

Je sortais d'une coqueluche que j'avais traînée pendant plusieurs jours, à tousser à en perdre le souffle et à essayer de trouver un soulagement dans le seul médicament offert dans les «pulperías» (épiceries) de la steppe : le sirop d'eucalyptus. Par bonheur, j'avais trouvé à Cholila un bon expectorant et des antibiotiques qui m'avaient débarrassé de ma toux.

– On prend quelle direction, don Eucalyptus ? m'a demandé mon «socio» installé au volant.

– Vers le sud, toujours vers le sud, «socio».

La steppe patagone invite les humains au silence car la voix puissante du vent raconte toujours d'où il vient et, chargé d'odeurs, dit tout ce qu'il a vu.

Nous avons donc fait en silence une centaine de kilomètres sur la route de graviers, croisé une ou deux fois des véhicules en suivant le même rituel : ralentir et mettre les mains sur le pare-brise au cas où le passage de l'autre voiture ferait sauter un caillou.

Il était près de midi quand nous nous sommes arrêtés pour siroter du maté, assis au bord du chemin. C'est alors que nous avons vu un cavalier s'approcher au grand galop dans la steppe.

Quand il a été à une cinquantaine de mètres de nous, il a fait passer sa superbe monture du galop au trot puis au pas. Entièrement vêtu de noir, il avait un foulard rouge autour du cou, comme pour une fête et, quand nous l'avons invité d'un geste à partager le maté de la calebasse, il a mis pied à terre. Dans son dos, le long couteau d'argent glissé dans sa ceinture a étincelé.

C'était un jeune gaucho qui buvait le maté en regardant ses bottes, et à la fin du troisième, il a dit merci pour faire comprendre que c'était suffisant et a pris son cheval par la bride.

– Vous allez chez don Pascual ? nous a-t-il demandé.

– On ne sait pas. Qu'est-ce qui se passe chez don Pascual ?

•••

L'heure de la guitare est aussi celle des confidences

••• – La marque, bien sûr. Avec ce beau ciel sans nuages, rien d'autre ne pourrait se passer. Allez-y, vous verrez, a-t-il dit avant d'éperonner son cheval et de s'éloigner au grand galop.

Nous avons mis le moteur en marche et suivi le nuage de poussière laissé par le gaucho parallèlement à la route.

Quelques kilomètres plus loin, nous sommes tombés sur une barrière ouverte et un autre cavalier nous a fait signe d'entrer.

– C'est par là qu'on va chez don Pascual ?

– Allez par là-bas, toujours par là-bas, nous a-t-il répondu en fermant la barrière avant de s'éloigner lui aussi au galop.

Nous sommes arrivés sur une esplanade entourée de piquets et plantée d'arbres à l'ombre accueillante. Nous avons vu des gauchos conduire des veaux vers un corral, près des arbres, d'autres faisaient rôtir une rangée d'agneaux crucifiés et deux génisses ouvertes comme des livres. Le fumet de la viande grillée nous mettait l'eau à la bouche. Abandonnant la voiture, nous nous sommes approchés d'un groupe de gauchos, tous très élégants, vêtus de noir, un foulard rouge autour du cou, qui montraient avec des gestes lents, harmonieux et dignes ce qu'ils étaient capables de faire avec un lasso, au centre de l'esplanade.

D'un léger mouvement du poignet, l'un d'eux faisait tourner la corde faite de bandes de cuir tressées, pour former un cercle parfait au-dessus de sa tête puis le faisait descendre au niveau de ses épaules, de sa taille, presque jusqu'au sol. Un autre dessinait un anneau vertical à travers lequel il passait plusieurs fois au milieu des approbations de ses collègues.

Nous avons contemplé avec admiration ces gauchos jusqu'à l'arrivée d'un homme âgé, de forte constitution, coiffé d'un béret enfoncé jusqu'aux yeux.

– Vous connaissez les bêtes enfermées dans l'enclos ? Ce sont des génisses et, bientôt, elles deviendront des vaches. Certains les trouvent laides mais il faut savoir les regarder. A l'intérieur, elles sont pleines de biftecks, de filets, de ris, de lait, de fromage et, à l'extérieur, elles sont couvertes de chaussures, de ceintures, de blousons et même de porte-clés, nous a-t-il dit en nous tendant la main.

– Don Pascual ?

– Lui-même. D'où vous venez les gars ?

Nous lui avons répondu que nous étions deux voyageurs qui voulaient raconter comment étaient les gens de la Patagonie. Il nous a écoutés attentivement et, quand nous lui avons demandé la permission de faire des photos, il a

acquiescé d'un hochement de tête et nous a recommandé de commencer par un certain Guillermo.

Après quoi il a sifflé et, depuis l'enclos, un cavalier lui a demandé ce qu'il voulait d'un signe de tête.

– Fais venir Rase-Mottes, a ordonné don Pascual.

Un cavalier s'est alors approché, il portait de larges jambières de protection et un gros blouson en laine et, quand il se déplaçait, il était difficile de déterminer la ligne de séparation entre le corps de l'homme et celui du cheval. Ils formaient un tout synchronisé jusque dans les plus légers mouvements. Il n'était pas vêtu avec l'élégance des gauchos qui continuaient à forcer l'admiration par leur dextérité au lasso mais je n'avais jamais vu quelque chose qui ressemblât autant à un centaure.

Nous avons appris plus tard que les gauchos des environs venaient participer au marquage, c'était un travail festif, réalisé dans la joie, et les conducteurs de troupeaux y assistaient aussi, des hommes solitaires comme Guillermo qui ramenaient le bétail de leur lieu d'hivernage dans la précordillère.

– A votre service, don, a-t-il dit en saluant.

– Comme tu es le plus beau, on va te prendre en photo.

– En haut ou en bas ? a-t-il demandé.

Mon «socio» s'est approché de lui, lui a tendu la main et lui a expliqué qu'il allait le prendre en photo monté sur son cheval et qu'il ne devait pas être nerveux parce que la première était un essai. Il l'a cadré avec son Polaroid et, après le clic de l'obturateur, la langue blanche est sortie, sans la moindre image. Don Pascual et plusieurs gauchos se sont approchés et, avec de grandes exclamations, ont salué l'apparition des taches de lumière et d'ombre jusqu'à ce que l'image se montre dans toute sa netteté.

– C'est toi, Rase-Mottes, c'est toi, s'est écrit l'un d'eux.

Mon «socio» lui a remis la photo et l'homme l'a d'abord regardée avec étonnement puis il a souri, l'a de nouveau regardée, a palpé sa barbe pour vérifier peut-être si c'était bien celle qu'il voyait, puis son béret, ses jambières de fier cavalier et, finalement, a caressé la tête de son cheval.

– Je suis comme ça ? a-t-il demandé en rendant la photographie.

– Elle est pour vous, don Guillermo, gardez-la, lui a dit mon «socio».

L'homme a mis pied à terre – nous avons compris pourquoi on l'appelait Rase-Mottes – et il a montré la photo au milieu des exclamations joyeuses. C'était la première fois qu'il voyait son image sur un cliché et, comme il ne cessait de le répéter, Canelo, son cheval, lui non plus n'avait jamais été pris en photo.



Chemise noire, veste en cuir, foulard rouge au cou, jambières, selle ouvragée... Le cavalier soigne son élégance

Mon «socio» s'est éloigné avec ses appareils et je suis resté à regarder un lasso voler et retomber autour du cou d'une génisse. Le gaucho la conduisait alors jusqu'au centre de l'esplanade où, à trois, on l'immobilisait sur le sol, couchée sur le flanc, tandis qu'un autre arrivait avec un fer chauffé au rouge et le plaquait sur la peau de l'animal avec une délicatesse dictée par des années d'expérience, marquant la peau velue de la génisse sans jamais brûler ses chairs.

Une centaine de bêtes furent ainsi marquées au milieu des approbations jusqu'au moment où le tintement d'une cloche nous a indiqué que nous devions rejoindre l'ombre des arbres.

Les épouses, les filles, les fiancées et les sœurs des gauchos avaient dressé une énorme table couverte de salades alléchantes, de plateaux chargés de centaines d'empanadas, et la main énergique de l'aînée des femmes coupait et distribuait des tranches de pain tout juste sorti du four. Nous avons également reçu notre part et, avec les autres gauchos, nous avons rejoint don Pascual qui, avec son grand couteau à manche d'argent, découpait d'irrésistibles morceaux de viande juteuse, odorante, et les déposait sur le pain.

Il existe un avant et un après quand on a mangé un «asado» (une viande grillée) au milieu des gauchos les plus authentiques, de ceux qui considèrent le travail non comme une

malédiction biblique mais comme la façon la plus digne d'être sur terre.

Nous nous sommes empiffrés, passant du veau à l'agneau, croustillant et sans la moindre graisse, et, tout en baptisant le vin avec un peu de soda, nous avons vu les animaux crucifiés disparaître et se transformer en squelettes pour la plus grande joie des chiens.

Quand les femmes ont annoncé l'arrivée du café et des tartes, un accordéon et une guitare ont fait aussi leur apparition. Après avoir accepté le maté pour faire descendre les viandes, nous avons décidé que le moment était venu de poursuivre notre route. En Patagonie, on apprécie celui qui arrive respectueusement tout comme celui qui s'en va à temps, au nom de ce même respect. L'heure de la guitare est aussi celle des confidences, des épanchements entre deux verres de genièvre.

Après avoir pris congé avec d'énergiques poignées de mains, des «bonne chance, les gars» débordants de sincérité, nous sommes partis et, dans la voiture, nous avons découvert qu'on nous avait préparé des «gâteries» pour la route : du pain, de la tarte, des fruits et même une bouteille de vin.

Avant de franchir la barrière et de reprendre la piste, nous sommes descendus de voiture pour crier à pleins poumons : «Bonne chance, les amis», et nous avons mis le cap au sud. Toujours au sud.

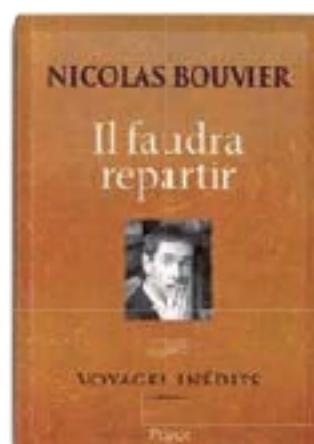


«Dernière nouvelles du Sud», de L. Sepúlveda et D. Mordzinski, éd. Métaillé, 196 p., 20 €.



Nicolas Bouvier,
âgé de 24 ans,
pose ici, en 1953,
devant sa Fiat
sur une piste
déserte de l'Anatolie turque.

Fonds Nicolas Bouvier, Musée de l'Elysée, Lausanne



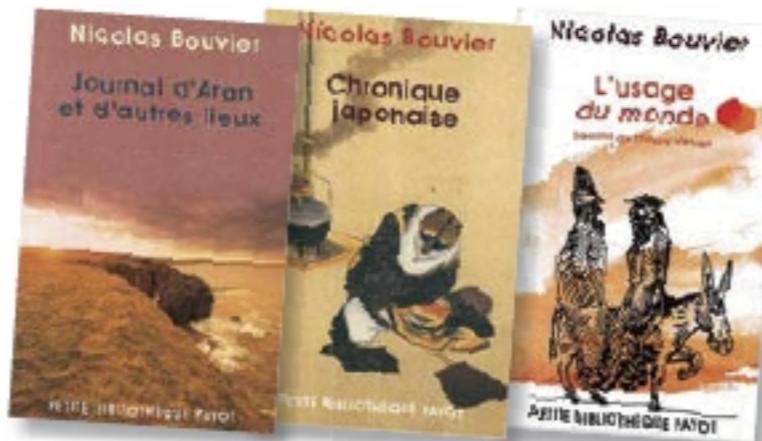
RÉCITS VAGABONDAGES POSTHUMES

Les carnets de route inédits de Nicolas Bouvier révèlent l'écrivain voyageur dans son intimité.

Jusqu'ici, ils dormaient dans le département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève, où François Laut, le biographe de Nicolas Bouvier, les avait dénichés. Il restait à publier ces textes posthumes de l'écrivain genevois, décédé il y a quatorze ans, le 17 février 1998. C'est désormais chose faite, grâce aux éditions Payot qui viennent de les réunir en un livre, sous le titre «Il faudra repartir». Ces inédits sont les feuilles de route de sept périodes que Nicolas Bouvier a rédigées dans des pays quasiment absents de ses livres, et qui s'échelonnent sur près d'un demi-siècle de son existence. Le premier a été écrit par un adolescent de 19 ans encore inconnu, le dernier par un homme de 63 ans mondialement célèbre.

Entre-temps, Nicolas Bouvier avait bâti une œuvre singulière, fondée sur une succession de voyages initiatiques. En 1953, à l'âge de 24 ans, il partait de Genève vers

l'Asie à bord d'une Fiat Topolino, avec son ami, le peintre Thierry Vernet. Ses pérégrinations, à deux puis en solitaire, durèrent trois ans, le menant jusqu'au Pakistan, en Inde et en Chine, sur l'île de Ceylan (actuel Sri Lanka) et enfin au Japon. Des années plus tard, Nicolas Bouvier tira de cette odyssée trois livres devenus des références pour de nombreux voyageurs et écrivains : «L'Usage du monde» (1963), «Chronique japonaise» (1970) et «Le Poisson-scorpion» (1982). D'autres périodes et ouvrages suivront, parmi lesquels l'inou-



bliable «Journal d'Aran et d'autres lieux» (1990). Ils révèlent un auteur au style incomparable, riche, imagé et sensuel, et dont les récits de vagabondages mêlent dialogues, portraits, descriptions de paysages, rencontres curieuses avec les peuples, réflexions sur les pays parcourus et introspection. Mais surtout, le Genevois, à travers son «Usage du monde», jeta les bases de la littérature de voyage moderne : un éloge de la lenteur, l'errance soumise aux risques et aux hasards, à la fois quête de la liberté et de soi-même, à la limite de l'expérience spirituelle. «On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt, c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait», soulignait-il.

Ce don de l'observation et de la formule lapidaire, on les retrouve par éclats dans les textes inédits de «Il faudra repartir». Ecrits sur le vif, peu ou pas retravaillés et dépourvus d'intention littéraire, ces brefs carnets de route dévoilent un Nicolas Bouvier qui met à nu ses joies, ses doutes et ses instants de faiblesse. Le premier, notamment, où le jeune homme, gonflé d'espoir et d'allégresse, relate son parcours entre Genève et Copenhague en 1948. Les six autres, d'un style plus télégraphique, laissent percer le talent multiforme de l'auteur, tour à tour reporter, ethnologue, poète, érudit, et même photographe. Ces textes constituent aussi des témoignages historiques. Le Genevois dépeint ainsi l'Allemagne de 1948, encore en ruines, la France rurale d'après-guerre, le Maghreb de 1958, en plein conflit d'Algérie, l'Indonésie de 1970, au lendemain du coup d'Etat du général Suharto, ou la Chine de 1986, à l'heure de l'ouverture économique. Malgré tout, ces notes éparses conservent intacts le ravisement de l'écrivain devant les splendeurs du monde et son admiration pour les peuples autochtones, que ce soit les Amérindiens du Canada, qu'il évoque en 1991, ou les Maoris de Nouvelle-Zélande, qu'il côtoie l'année suivante. Certes, depuis, les agences de voyage ont mis à la portée de tous les lieux, les cultures et les ethnies que Nicolas Bouvier décrivait dans ces pages. Mais son art de conteur nous les fait découvrir tels que nous ne les avons jamais vus. Alors, il nous faudra, comme lui, repartir... ■

JEAN-YVES DURAND

«Il faudra repartir, voyages inédits», de Nicolas Bouvier, éd. Payot (17 €). Et aussi : «L'Usage du Monde» (10,50 €), «Chronique japonaise» (9 €), «Journal d'Aran et d'autres lieux» (7,65 €), éd. Petite Bibliothèque Payot/Voyageurs.

LE MONDE EN POLARS L'AMÉRIQUE EN CRISE

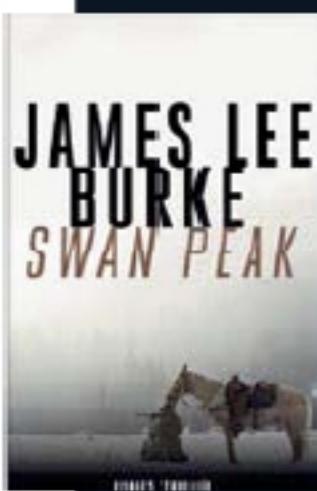
Le détective Dave Robicheaux a quitté sa Louisiane toujours dévastée après les ouragans Katrina et Rita pour les grands espaces du Montana. Il pense y couler des jours paisibles entre pêche à la mouche et chevaux, en compagnie de son épouse et de son ami, l'imprévisible Clete Purcel. Mais comme ces deux-là ont une propension hors du commun à croiser la route du Mal, entre mafieux, psychopathes et pasteurs véreux, la villégiature sera moins sereine que prévue... Comme d'habitude dans les romans de James Lee Burke, c'est moins l'intrigue que la puissance littéraire qui emporte. On retrouve cette écriture lente, ample, quasi cinématographique pour évoquer les paysages, la vivacité de l'air et des montagnes du Montana, comme il l'a fait, ailleurs, pour les parfums et langueurs de Louisiane. Elle prend le temps de digressions, par exemple pour de superbes lignes sur les derniers cow-boys

qui vivent en marge du monde. Burke, c'est un peu l'anti-James Ellroy, sa prose frénétique et ses visions paranoïaques. Pourtant, sa description de l'Amérique n'est guère plus reluisante. Cupidité de ceux qui exploitent les gisements de

gaz, veulerie des prêcheurs qui exploitent les foules, corruption, sauvagerie d'un ancien gardien d'Abu Ghraib, la prison irakienne où l'on torturait, les tares et les dérèglements d'un système sont au cœur du pays. Derrière l'empathie pour les humbles et la complexité des personnages, même secondaires, ce roman noir baigne dans une sorte de rage froide, un étrange mélange de foi religieuse et de conscience de classe. Si l'Amérique va mal, James Lee Burke se porte bien. ■

PIERRE SORGUE

«Swan Peak», de J. Lee Burke, Rivages/ Thriller, 22 €.



PIERRE SORGUE

«Swan Peak», de J. Lee Burke, Rivages/ Thriller, 22 €.

SUR SCÈNE LA PLANÈTE FESTIVE

Le festival de l'Imaginaire est le rendez-vous incontournable des passionnés de musiques et de danses venues d'ailleurs.



François Guenot/Maison des Cultures du monde

Le rite indien du sankirtana mêle les chants et les prouesses acrobatiques des joueurs de tambours.

Chaque printemps, la Maison des cultures du monde de Paris présente en divers lieux de la capitale des traditions artistiques et des rituels issus des quatre continents, souvent connus des seuls initiés.

Débuté le 9 mars, la 16^e édition de ce festival se poursuit jusqu'au 17 juin. On peut donc encore découvrir neuf ensembles dont l'art séculaire marie expression populaire et quête spirituelle. Parmi eux, les Qhapaq Negro, troupe figurant des esclaves noirs, qui anime de ses défilés masqués la fête de la Vierge de Paucartambo, au Pérou. De l'Inde nous viennent la danseuse Vidha Lal, interprète du «kathak», chorégraphie de cour imprégnée d'influence arabo-persane, et les maîtres du «sankirtana»

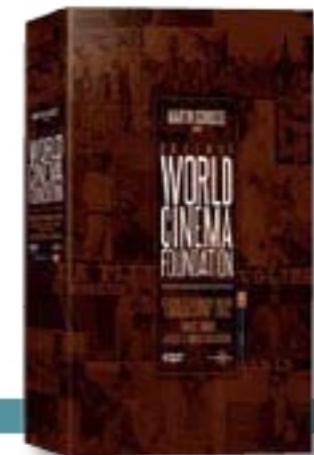
, une cérémonie vouée à Krishna. Le festival s'achèvera, du 15 au 17 juin, par trois jours de fête dédiés au Cap-Vert. L'occasion de chalouper sur les rythmes créoles de l'archipel – morna, mazurca, coladera, valse et samba – en cette période de la Saint-Jean, le saint le plus fêté sur ces îles, garant d'une bonne année de récolte. Et de célébrer en beauté l'arrivée de l'été. J-Y D.

Festival de l'Imaginaire, jusqu'au 17 juin. Spectacles entre 10 et 21 €. Site Internet : www.festivaldelimaginaire.com.

DVD

DES PÉPITES OUBLIÉES

Martin Scorsese ressuscite quatre films réalisés dans des pays en voie de développement.



En 2007, le réalisateur américain Martin Scorsese créait la «World Cinema Foundation». Son but : préserver les chefs-d'œuvre du cinéma «négligés» dans le monde. Le premier coffret édité par la fondation réunit quatre films percutants aux héros rebelles. «Les révoltés d'Alvarado», de Fred Zinnemann, captait en 1936 une grève de pêcheurs mexicains. Le «Voyage de la hyène», du Sénégalais Djibril Diop Mambéty, présentait dès 1973 l'émigration

en France de jeunes Dakarois comme un rêve impossible. «Transes», du Marocain Ahmed El Maanouni, saisissait en 1981 la tournée des musiciens engagés de Nass El Ghiwane. Mais la vraie découverte est «La Flûte de roseau» (1989) du Kazakh Ermek Shinarbaev. Cette histoire d'un paysan coréen qui venge sa fille assassinée préfigure «Old Boy», le film-culte du Sud-Coréen Park Chan-wook. ■

FAUSTINE PRÉVOT

Coffret «World Cinema Foundation», Carlotta Films, 39,99 €.

ABONNEZ-VOUS VITE



Photos non contractuelles

Près de

25%*

d'économie

Les avantages de l'abonnement :

- Vous bénéficiez d'un tarif préférentiel.
- Vous ne payez rien aujourd'hui mais seulement à réception de facture.
- Vous recevez votre magazine chaque mois chez vous !
- Vous avez la certitude de ne rater aucun numéro.

POUR 1 AN D'ÉVASION !

+ recevez le set de bagages

Compagnon de voyage indispensable, ce superbe ensemble de 3 bagages pratiques et élégants vous accompagnera dans toutes vos escapades !

Matière : Polyester très résistant

La trousse de toilette

De grande contenance • Dim. : 19 x 15 x 4 cm

Le vanity case

Doté d'une bandoulière réglable
• Dim. : 30 x 22,5 x 10 cm

La valise à roulettes

Avec poignée télescopique pliable.
Face semi rigide pour protéger efficacement toutes vos affaires.
Dim. : 47 x 34 x 16 cm



EN CADEAU



BON D'ABONNEMENT

A compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à : GEO - Libre réponse 10005
62069 Arras cedex 9

OUI ! Je m'abonne à **GEO** pour 1 an - 12 numéros **au prix exceptionnel de 49,90€** et je reçois en cadeau le **set de bagages**. Je ne règle rien aujourd'hui, je paierai à réception de facture.

HGE0512N

J'indique mes coordonnées : Mme Mlle M.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Téléphone** _____ Date de naissance** _____

E-mail** _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Média et de celles de ses partenaires.

Je choisis mon mode de paiement :

chèque bancaire à l'ordre de GEO

CB : Visa Mastercard

N° _____

Sa date d'expiration _____

Afin de sécuriser votre paiement, merci d'indiquer ici les 3 numéros figurant au verso de votre carte bancaire

Signature (Obligatoire) :

Je peux aussi m'abonner au **0 826 963 964** (0,15 €/min.) ou sur

www.prismashop.geo.fr

*Prix de vente au numéro et prix de vente dans le commerce **Facultatif. Offre réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine, valable deux mois dans la limite des stocks disponibles. Délai de livraison du set de bagages : 3 semaines environ après enregistrement de votre règlement. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre abonnement. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre abonnement. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amenés à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

Bières du monde

NOUVEAUTÉ



La bible des bières du monde !

Ce livre unique explore la bière, un breuvage synonyme de dégustation, d'expérience, d'échange et de voyage. Au fil des pages, vous pénétrez dans le vaste monde des brasseries : plus de 800 brasseries sont répertoriées et vous y découvrez les notes de dégustation détaillées de plus de 1700 bières... Que ce soit dans le Yorkshire, à Dublin, Prague ou encore chez soi, ce guide apprendra aux amateurs, débutants ou confirmés comment savourer ce doux mélange de malt et de houblon.

Un livre qui révèle tout le savoir-faire et toute la tradition de ce breuvage ancestral !

Prix non-abonnés : 27,50 €

Prix abonnés : 26,10 €*

REF :
12289

Editions Prisma
19,5 cm x 23,5 cm - 352 pages

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ.
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Whiskies du monde

BEST-SELLER

Un livre à consommer sans modération !

Prenez la route du whisky : de l'Écosse aux États-Unis, en passant par le Japon, aucun terroir n'est oublié ! Comment se fabrique le whisky ? Quels sont les différents types ? Comment bien le déguster ? Toutes les questions trouvent leur réponse dans ce livre très complet avec :

- des cartes pour parcourir les routes du whisky,
- les plus grandes distilleries et leurs secrets de fabrication,
- les visuels de plus de 700 références, répertoriées et commentées,
- de nombreux et instructifs commentaires de dégustation.

Partez pour un voyage inédit parmi les meilleurs whiskies du monde !

Editions Prisma
19,5 cm x 23,5 cm - 354 pages

REF :
11912

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ.
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

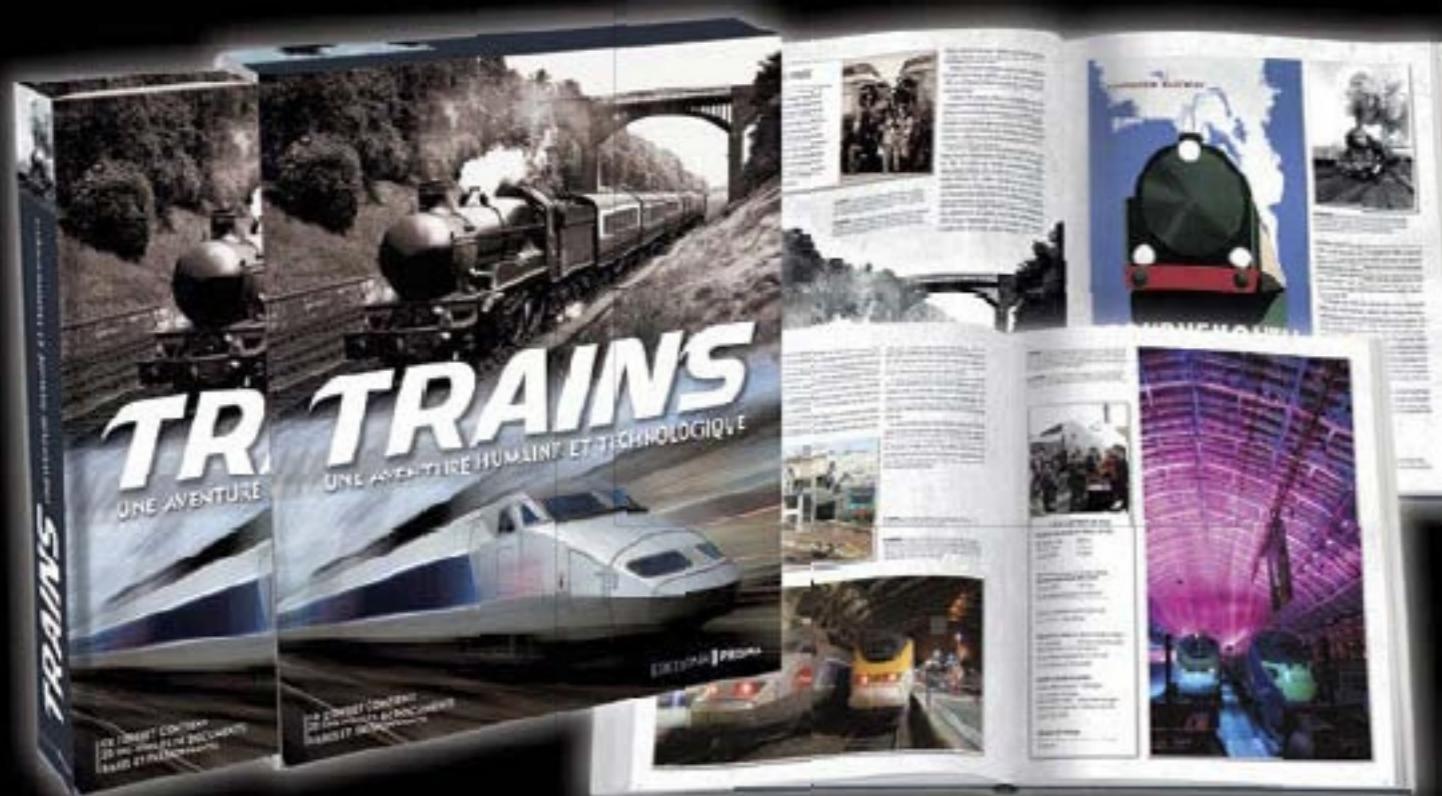


Prix non-abonnés : 27,50 €

Prix abonnés : 26,10 €*

Coffret Trains

NOUVEAUTÉ



Une aventure humaine et technologique

Voici l'histoire d'une merveilleuse machine qui a changé la face du monde. Des origines du rail, aux trains électriques en passant par le TGV d'aujourd'hui, ce coffret richement documenté vous emmènera à la découverte du monde fascinant des trains. 20 fac-similés de documents d'époque vous font pénétrer dans cet univers : certificats de contrôle technique de 1863, articles sur l'Orient-Express... Plongez au cœur de cette invention majeure qui a toujours passionné les hommes à travers les siècles !

28,3 x 24,5 cm - 96 pages

Prix non-abonnés : 35 €

Prix abonnés : 33,25 €*

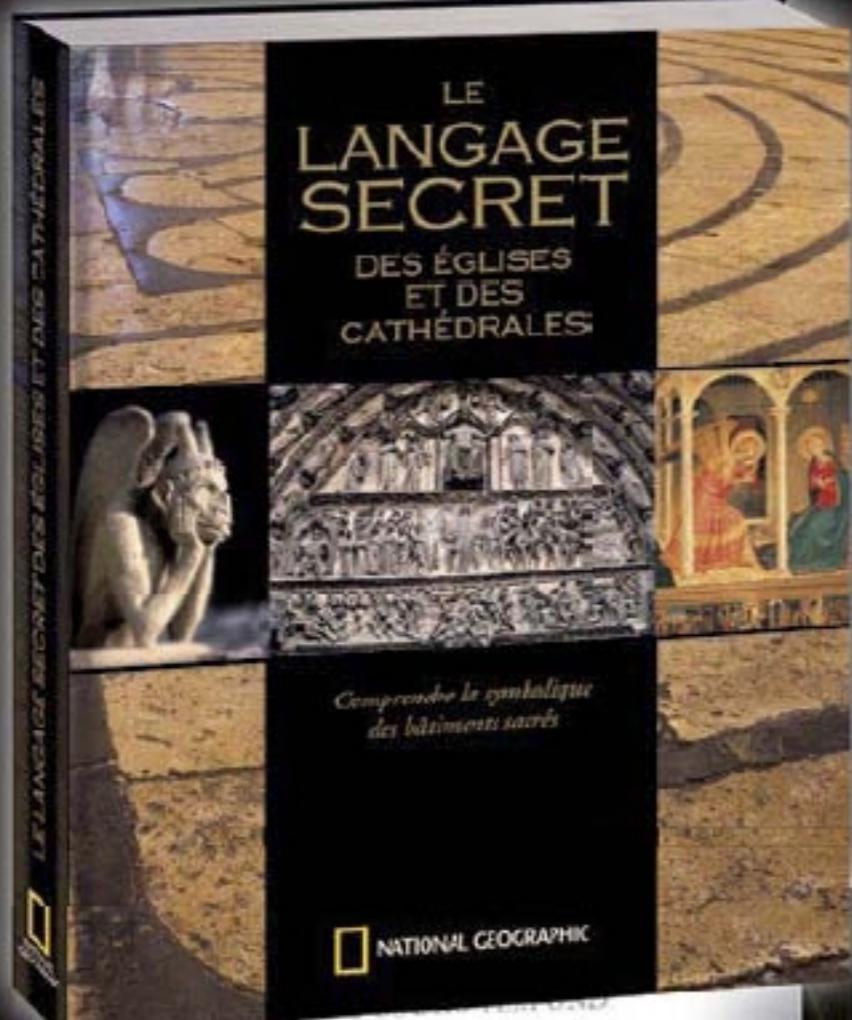
REF :
12260

SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS
POUR NOS ABONNÉS

Le langage secret des églises et des cathédrales

NOUVEAUTÉ



Décodez les mystères de l'art sacré

Ce livre offre des clés pour apprécier à leur juste valeur l'architecture, l'agencement et la décoration des lieux de culte chrétiens, et mettre en lumière leur signification sacrée.

Ce beau livre vous invite à :

- décrypter le symbolisme utilisé dans les églises et les cathédrales pour exprimer les différents aspects de la foi,
- découvrir le sens sacré de la structure, du mobilier et de la décoration des lieux de culte chrétiens,
- explorer les édifices emblématiques du christianisme : Notre-Dame de Paris, Saint-Pierre de Rome, Saint-Paul à Londres, la Sagrada Família à Barcelone...

Un ouvrage passionnant pour les amoureux d'Art et d'Histoire !

Format : 24 x 30,6 cm
224 pages



Prix non-abonnés : 35 €

Prix abonnés : 33,30 €*

REF :
12256

*La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits.

COMMANDÉZ-LES DÈS AUJOURD'HUI

à découper ou à photocopier et à retourner à : Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

- Je suis déjà abonné(e) et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **49 €** (1 an/12 n°s).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Référence	Qté	prix unitaire en €	TOTAL en €
Bières du monde	1121218191			
Whiskies du monde	111191121			
Coffret Trains	1121216101			
Le langage secret des églises...	1121215161			

Pour 5 € de plus, je reçois un CD-Rom quiz (réf.10477)

+ 5 €

Participation forfaitaire port/emballage pour toute commande**

+ 5,95 €

Je m'abonne à **GEO** aujourd'hui (1 an - 12 n°s)

49 €

** Au-delà de 5 exemplaires, nous consulter au 0 825 06 21 80 afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

TOTAL GÉNÉRAL

- Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.
- Je règle par carte bancaire Visa Mastercard

_____ Date de validité _____

Les 3 derniers chiffres
figurant au verso de votre carte
(afin de sécuriser votre paiement).

Signature :

Mes coordonnées : M. Mme Mlle

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

GEO398V

E-mail (facultatif) : _____

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2012. Tarifs étrangers : nous consulter au 0 826 963 964 (0,15 cts/min).

Délai de livraison sous 10 jours ; sinon maximum de 6 semaines. Si votre produit vous arrive endommagé ou ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours pour nous le retourner, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO,
62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement GEO (12 n° mensuels) pour 1 an : 49 €. **Abonnement GEO (12 numéros mensuels) + GEO Voyage (6 n°) pour 1 an : 69 €.**

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20-Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburgh New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. : 00 49 40 37845 4048. E-mail : aboservice@guj.de

Espagne : Tél. : 00 34 91 436 98 98. E-mail : suscripciones@guj.es

Russie : Tél. : 00 7 095 937 60 90. E-mail : gruner_jahr@co.ru

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.geo.fr

Index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geomagazine.fr

RÉDACTION GEO VOYAGE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Rédactrice en chef déléguée : Sylvie Bommel

Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barouger (6061)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)

Chefs de service : Jean-Yves Durand (6086), Pierre Sorgue (6076)

Secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162).

Maquette : Daniel Musch (6173), chef de studio,

Béatrice Gaulier (5943), rédactrice graphiste.

Service photo : Agnès Dessuant (6021), chef de service, Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U).

Ont contribué à la réalisation de ce numéro : Vincent Borel, Diane Cambon, Ricardo Cases, Juan Manuel Castro Prieto, Alvaro Fernández Prieto, Clémence Devoucoux (rédauteuse-graphiste), Sébastien Desurmont, Laure Dubesset-Chatellain, Patricia Lavaque (chef de studio), Francis Marmande, Antonio Muñoz Molina, Daniel Mordzinski, François Musseau, Bénédicte Nansot (secrétaire de rédaction), Esperanza Pelaez, Faustine Prévot, Juan-Manuel Castro-Prieto, Sophie Pauchet et Léonie Schlosser (cartographes), Sara Roumette, Luis Sepúlveda.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brotons (6282)
Anne-Kathrin Fischer (6286)

Magazine mensuel édité par



GROUPE PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Éditeur : Martin Trautmann

Directrice marketing : Delphine Schapira

Chef de groupe : Audrey Boehly

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directrice exécutive Prisma Pub : Aurore Domont (6505).

Directrice commerciale adjointe : Chantal Follain de Saint Salvy (6448).

Directrice de publicité : Delphine Gossé (6452).

Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Sophie Magnillat (6459).

Responsable back office : Céline Baude (6467).

Responsable exécution : Paqui Lorenzo (6493).

Directeur du marketing publicitaire

et des études éditoriales : Nicolas Cour (5323).

Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (5677).

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).

Photogravure : Quart de Pouce, une division de

Made for Com, 5, rue Olof-Palme 92110 Clichy.

Imprimé en Allemagne : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh.

© Prisma Presse 2012. Dépôt légal : avril 2012.

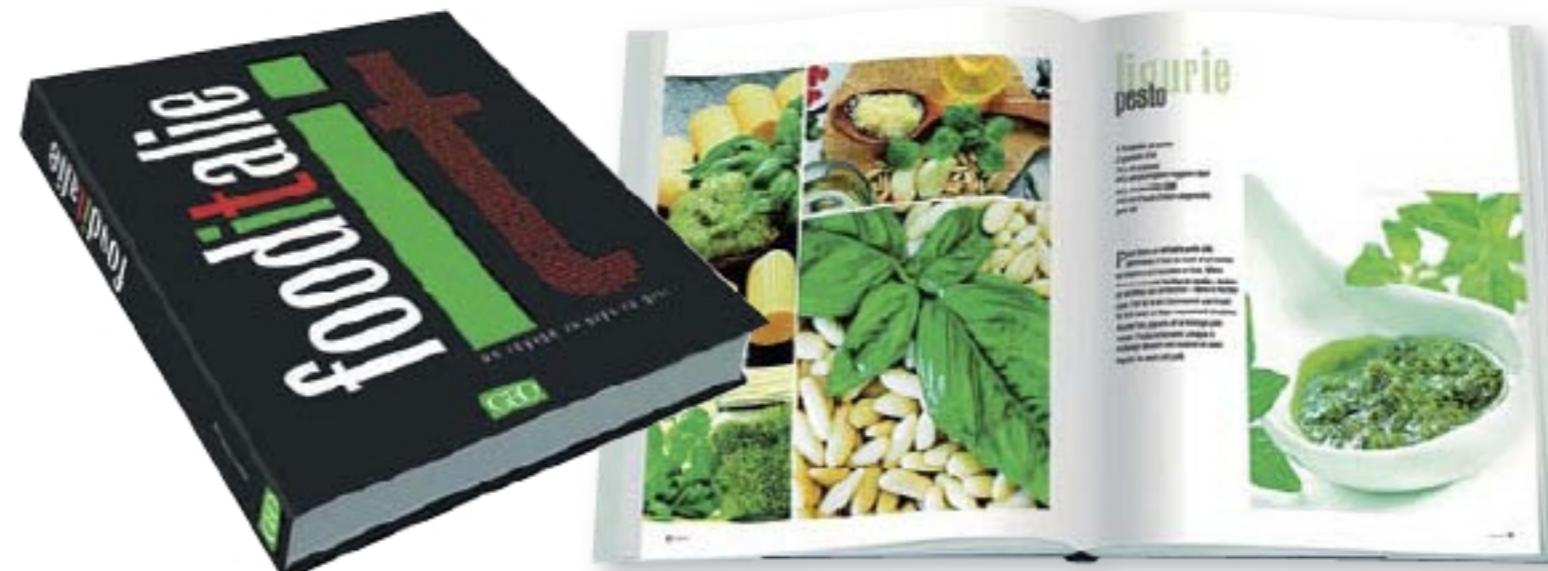
Diffusion Presstalis - ISSN 2112-2342. Crédit : mars 1979.

Numéro de Commission paritaire : 0316 K 90752.

GEO NOUVEAUTÉS

GASTRONOMIE

BALADE AU PAYS DES SAVEURS



Avec son très grand format et ses splendides photographies, «Food Italie» vous entraîne dans un délicieux périple. Explorez les variantes de la tradition culinaire italienne : plats simples ou élaborés, fromages forts ou doux, viandes séchées ou en sauce... Découvrez au fil des pages la quintessence de l'alimentation italienne, avec ses denrées aux caractéristiques sensorielles uniques.

Les Alpes, la Sicile, les Abruzzes... Vingt régions du pays font chacune l'objet d'un chapitre. On peut lire la description des terroirs, des produits spécifiques ou encore des recettes traditionnelles. Un bref reportage

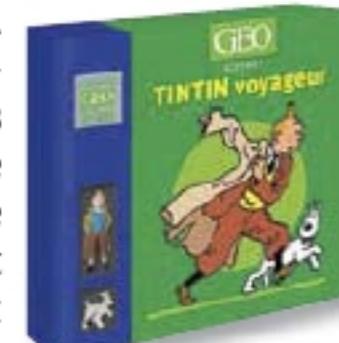
photographique accompagne des notes sur l'histoire, les traditions, le savoir-faire et l'art culinaire de ces régions à l'identité affirmée. Partez donc à la découverte de saveurs connues comme les pizzas, mais aussi de splendeurs gastronomiques encore inexplorées que sont les buratas, les specks ou le limoncello. C'est à cette profusion de délices, reflet de l'âme italienne et de sa diversité, que «Food Italie», à mi-chemin entre ouvrage artistique et livre de recettes, vous convie.

«Food Italie», de Valério Costanzia, éditions Prisma/GEO, 464 pages, 45 €. Disponible en librairie et en grande surface.

ALBUM

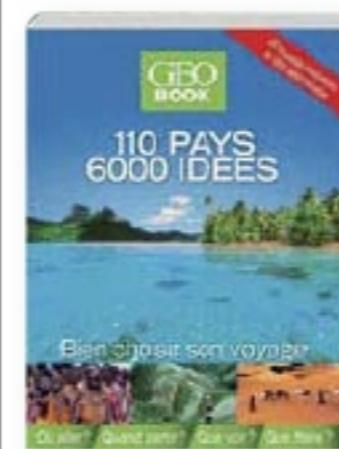
Sur les traces de Tintin

A Shanghai, au Zaïre, au Pérou ou au Tibet, les journalistes de GEO ont revisité les lieux qui ont servi de cadre aux péripéties du héros d'Hergé. Au final, deux aventures se conjuguent : celle que nous content les vignettes et les bulles tirées des albums, et celle vécue par les journalistes qui lui font écho. Les photos de GEO troublantes répliques de certaines vignettes, à l'instar du site de Pétra en Jordanie représenté dans «Coke en stock», sont d'un réalisme saisissant. En prime, les figurines de Tintin et Milou accompagnent cet album collector.



GUIDE

Six mille idées pour s'évader



Envie de soleil, de nature ou d'aventure ? La nouvelle édition du «GEO Book» vous permet de choisir votre voyage en fonction de vos activités préférées, des personnes qui partent avec vous et du temps dont vous disposez. Le tout agrémenté d'informations pratiques (décalage horaire, formalités, budget, conditions météo, etc.) et de superbes photos... pour rêver avant de partir !

«GEO Book, 110 pays, 6 000 idées», éditions Prisma/GEO, 432 pages, 25,90 €. Disponible en librairie et en grande surface.



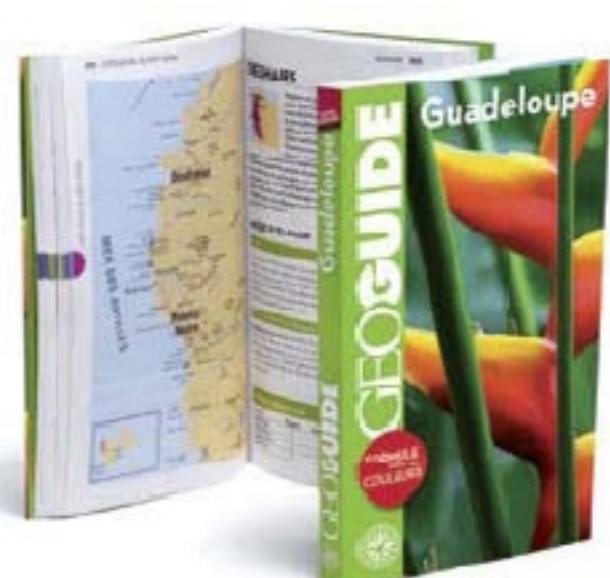
Quelle Belle Journée - Comstock/Comstock Images/Getty Images

GEOGUIDE / PRATIQUE / CULTUREL / ESSENTIEL

ALLEZ PLUS LOIN avec les nouveaux GEOGuide. Des guides tout en couleurs pour tout VOIR d'un pays ou d'une ville. Des adresses et des conseils précieux pour y VIVRE pleinement. 52 destinations en France, en Europe et dans le monde pour aller toujours plus loin. De 9€ à 17,50€.

www.geo-guide.fr

guides
Gallimard




HERMÈS
PARIS

LE TEMPS DEVANT SOI